



# THÉATRE COMPLET

DE

# FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# Théâtre complet

TEXTES REMANIÉS PAR L'AUTEUR
AVEC L'HISTORIQUE DE CHAQUE PIÈCE

## TOME V

## LE COUP D'AILE
## L'AME EN FOLIE




PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*35 exemplaires sur vieux japon à la forme*
*(dont 5 hors commerce),*
*numérotés de 1 à 30 et 31 à 35.*

*13 exemplaires sur chine (dont 1 hors commerce),*
*numérotés de 36 à 47 et 48.*

*260 exemplaires sur vélin de Rives (dont 5 hors commerce),*
*numérotés de 49 à 303 et 304 à 308.*

# HISTORIQUE

DE

# « LE COUP D'AILE »

# HISTORIQUE

DE

# « LE COUP D'AILE »

---

Le matin du jour où je devais, avec la première de *l'Amour brodé* au Théâtre-Français, encaisser le plus fâcheux échec de ma carrière d'auteur dramatique, j'ai reçu un télégramme qui me félicitait du nouvel essor qu'allait prendre ma jeune gloire. Celui qui mettait les pieds dans le plat avec un si magnifique à propos, n'avait jamais eu de chance, ou plutôt n'avait jamais cessé d'entasser fautes sur fautes. Renié, non sans justice, par les siens, exilé dans un coin ignoré d'Algérie, il achevait tristement les derniers jours d'une vie déshonorée. Au moment où j'ouvrais sa dépêche, mon état d'esprit n'était pas précisément favorable à la conception d'un nouvel ouvrage dramatique. J'avais suffisamment à faire avec celui que je m'étais mis sur les bras. Cependant, ce matin-là, mon nom s'étalait en gros caractères à la première page des journaux, j'avais, en somme, une enviable célébrité et le contraste entre les feux que lançait mon étoile, et la

nuit morne où s'ensevelissait celui qui, du fond des enfers, m'envoyait un hommage, me frappa au point que je me promis d'en tirer tôt ou tard le premier acte d'une pièce. Ce n'est qu'au bout de douze ans, après avoir composé la *Nouvelle Idole*, le *Repas du lion*, et la *Fille Sauvage* — que je me suis tenu parole en écrivant enfin le *Coup d'aile*.

Ce drame né du contraste entre deux hommes, l'un méprisé, l'autre honoré, se présenta tout de suite à mon esprit comme devant fatalement évoquer l'idée de la gloire, et en même temps je décidai que celui des deux hommes que je mettrais aux prises avec la gloire, serait le déchu. L'idée n'était pas aussi paradoxale qu'elle en avait l'air. Nous désirons ce qui nous manque avec plus d'intensité que nous ne jouissons de ce qui nous est prodigué. L'imagination du pauvre revêt la fortune de couleurs qui font pâlir celles que lui connaît le riche. Restait à décider quel genre de paria je rendrais amoureux de la gloire. Ici je me trouvais en présence du problème diamétralement opposé à celui que m'avait posé la *Nouvelle Idole*. On se rappelle que j'avais alors cherché, pour en charger le héros de ma pièce, un *crime sympathique*. Au contraire, dans le passé du héros du *Coup d'aile*, je prétendais mettre un crime aussi odieux que possible, un de ces crimes, qui, si on le montrait au doigt, le ferait traiter, n'importe où, comme « un chien enragé ». Tout d'abord je songeai à faire de lui un espion. Mais l'affaire Dreyfus était encore trop récente. Alors je me rappelai que deux officiers,

Voulet et Chanoine, envoyés en mission au centre de l'Afrique, s'étaient révoltés, avaient tiré sur les troupes envoyées pour les mettre à la raison, et massacré le colonel Klobb, avant de succomber eux-mêmes. Je n'avais qu'à supposer que l'un d'eux, laissé pour mort dans la brousse, revenait en France. Je tenais mon affaire !... Mettre dans le cœur de ce bandit, en guerre déclarée avec le monde civilisé, un désir effréné de recevoir, sous forme de gloire, l'hommage du monde civilisé, quelle trouvaille ! Je le croyais, du moins!...

Si je fais cette réserve, c'est que je n'allais pas tarder à m'apercevoir que ce sujet plein de promesses m'exposait à un terrible malentendu qui s'est, en effet, produit au cours des représentations et que voici : Ma pièce sur la gloire n'était, aux yeux du public, qu'une pièce sur le patriotisme. Je parlais une langue, on en écoutait une autre. Pourquoi cela? D'abord parce que dans l'esprit du peuple les idées de gloire et de patrie semblent inséparables. Je l'ai constaté bien facilement pendant que je travaillais au *Coup d'aile*. Je commençais à me préoccuper des dangers de l'entreprise et, à ma prière, un de mes amis, fonctionnaire dans l'enseignement public, posa, à 60 enfants d'une école primaire, cette question : « Qu'est-ce que la gloire? » en leur donnant trois jours pour répondre, de façon à ce qu'ils eussent le temps de consulter leurs parents dont je désirais surtout connaître l'opinion. Sans exception, toutes les réponses firent allusion à la patrie et souvent, elles allèrent jusqu'à énoncer en toute simplicité : « La gloire c'est

la patrie! » En y réfléchissant, cela s'explique à merveille.

Les gens du peuple n'ont que bien peu d'occasions de se familiariser avec la gloire. Pour eux-mêmes il n'en est pas question et ils ignorent celle des littérateurs et des artistes. Ce qui leur en donne une première notion, c'est la popularité des hommes politiques, ces hommes qui ont l'obligation professionnelle de protester sans cesse qu'ils agissent dans l'intérêt de la patrie. Vous voyez s'établir le trait d'union. Puis au-dessus du grand ministre ou du tribun, il y a le général vainqueur. Son image grossièrement coloriée occupe la place d'honneur dans toutes les chaumières parce qu'il a glorieusement défendu la patrie.

Décidément le rapport entre les deux grandes notions se confirme. Mais voici qu'un régiment passe. La foule fait la haie le long des trottoirs. Une musique entraînante exalte les cœurs, et soudain les têtes se découvrent, les yeux se remplissent de larmes devant le drapeau déchiqueté par les balles. Devant lui, les humbles spectateurs se sentent soulevés de terre. Pendant quelques secondes ils connaissent pour leur propre compte le frémissement divin, celui du triomphateur acclamé par tout un peuple, et cela parce qu'ils contemplent le haillon sacré qui symbolise la patrie! Étonnez-vous ensuite qu'entre elle et la gloire leurs esprits simplistes ne discernent aucune différence!

Et à ces mêmes esprits qu'il fallait avant tout distraire de la patrie, quel était l'homme qui allait parler de gloire? Un officier dégradé pour avoir

tiré sur le drapeau... Un traître qui ne prononçait pas une parole sans que l'image de la patrie se dressât comme un douloureux fantôme.

Pour compléter l'illusion, voilà que sur la scène on apportera le drapeau... Oh ! mes personnages pourront désormais discourir sur la gloire ! Entre les mots qu'il écoute et la chose qu'il voit, pensez-vous que le spectateur hésite ? La patrie s'est montrée, il n'aura plus d'yeux que pour elle. Tout cela je ne l'ai complètement aperçu que longtemps après, et j'ai composé ma pièce trop occupé des rêves de grandeur de mon bandit pour songer à autre chose. C'est à Dieppe que j'ai écrit le *Coup d'aile*, du 26 juin au 29 juillet 1905. Ma pièce était promise à Guitry et je suis allé lui en lire la version primitive à Rouen, qui était à moitié chemin entre Dieppe où je travaillais et la campagne normande où Guitry prenait ses vacances. Le personnage de Michel l'enchanta. Il me fit quelques observations dont je tins compte et il en résulta une seconde version que je lui lus quelques semaines plus tard aux environs de Metz où il vint me voir. A cette occasion il me témoigna de nouveau sa joie de prêter au personnage de Michel le prestige de son talent. Le théâtre de la Renaissance inaugura la saison d'hiver par une pièce de Jules Lemaître à laquelle devait succéder le *Coup d'aile*. La lecture de mon drame aux interprètes eut lieu dans l'appartement de Guitry, place Vendôme. L'effet produit fut mauvais. La pièce de Lemaître n'avait pas réussi, on entrevit pour la mienne un sort non moins funeste. Guitry me la rendit et je la portai à Antoine qui

lui fit le meilleur accueil et la représenta au Théâtre-Antoine.

Devant le public des premières, le succès fut très vif pendant les deux premiers actes et plus discuté au troisième pour les causes que j'ai développées plus haut. Devant les spectateurs ordinaires qui se figuraient écouter un drame patriotique pendant que je poursuivais obstinément une pièce sur la gloire le malentendu ne fit que s'accentuer et le *Coup d'aile* n'obtint qu'une vingtaine de représentations.

Je donne ici mon ancien troisième acte. En le comparant au nouveau on verra comment j'ai cherché à rendre sensible aux spectateurs le rapport qui unit secrètement les idées de gloire et de patrie et à mettre en évidence ce qui exalte leurs âmes jusqu'à l'héroïsme sous un nom qui n'est pas toujours exact.

Cette forme définitive du *Coup d'aile* a été répétée au Théâtre-Français en 1916 et, sur le point d'être jouée, interdite par la censure. En 1917, la pièce a été représentée dans plusieurs villes de la Suisse et l'attitude du public m'a fait espérer que tout en allant jusqu'au bout de mon idée j'avais réussi à la rendre plus claire.

# ACTE III

## SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, CLOTILDE. (Bernard est occupé à parcourir des journaux. Entre Clotilde.)

CLOTILDE

Pas encore de nouvelles?

BERNARD

Non, rien.. J'attends !... Voilà plus d'une demi-heure que j'ai envoyé Charles : il ne tardera pas à rentrer.

CLOTILDE

Et nous apprendrons que Michel est parti.

BERNARD

Je le souhaite, mais j'en doute.

CLOTILDE

Tant pis !... S'il n'a pas pris un train hier soir, c'est signe que nous le reverrons aujourd'hui ? Est-ce que tu sais où il loge ?

BERNARD

Non. J'ai dit à Charles de s'adresser d'abord au Cheval Blanc. C'est la seule auberge du village où l'on reçoive les journaux qui me sont hostiles et Michel m'a cité un passage de la *Vigie* qu'il avait lue en dinant. (Entre le domestique.) Ah ! Voici Charles.

## SCÈNE II

BERNARD, CLOTILDE, CHARLES

BERNARD, au domestique.

Vous avez fait ma commission.

CHARLES

J'arrive de Jossigny... M. Renaud a couché au Cheval Blanc...

BERNARD

On ne s'est pas douté que vous veniez de ma part ?

CHARLES

J'ai bien pris garde aux recommandations de Monsieur... C'était facile !... Les patrons de l'auberge avaient autre chose à faire qu'à s'inquiéter de moi : la moitié du régiment est campée chez eux... J'ai fait causer le garçon... C'est lui qui porte les valises des voyageurs. Il est commandé pour aller au train de onze heures avec celle de M. Renaud.

BERNARD

Bien, merci... Demandez si Mlle Froment est levée. Dès qu'elle sera prête, qu'on la prie de descendre ici.

CHARLES

Oui, Monsieur. (Il sort.)

## SCÈNE III

BERNARD, CLOTILDE.

CLOTILDE

Que veux-tu dire à Hélène ?

BERNARD

Je suis curieux de savoir ce qui s'est passé hier, lorsque je l'ai laissée seule avec Michel. Leur entretien a duré vingt bonnes minutes. Après le départ de mon frère, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'elle. Il a fallu recevoir des électeurs jusqu'au dîner et, pendant la soirée, m'intéresser aux campagnes du colonel. Tout en écoutant ce brave homme, j'avais les yeux sur Hélène. Il m'a semblé qu'elle était gaie.

CLOTILDE

Oui, d'une humeur charmante.

BERNARD

On ne m'ôtera pas de l'idée que mon frère prolonge son séjour à cause d'elle. Je m'en rendrai compte en la faisant causer. Dans le cas où Michel aurait mordu à l'hameçon, je pourrais sans doute, avec un bon conseil, précipiter les événements.

CLOTILDE

A ta place, j'apprendrais carrément à Hélène que Michel est son père.

BERNARD

Quelle maladresse !... Elle t'a dit qu'elle détestait ce père inconnu.

CLOTILDE

Oui, mais elle est entraînée vers Michel... Je ne croirai jamais que l'attrait pour une personne risque d'être anéanti par une aversion simplement raisonnée.

BERNARD

Si elle pardonnait à Michel sans obtenir d'être emme-

née par lui, nous resterions avec une parente... Des parentés de ce genre... Non !... (Hélène entre : elle va serrer les mains de Clotilde et de Bernard )

## SCÈNE IV

BERNARD, CLOTILDE, HÉLÈNE

**BERNARD, gaiement à Hélène.**

Déjà levée ?...

HÉLÈNE

Depuis longtemps. Contre mon habitude, j'ai mal dormi.

BERNARD

Vous aviez assisté dans la journée à une scène pénible ; cela vous a rendue nerveuse.

HÉLÈNE

Probablement. Pourquoi êtes-vous si cruel envers un malheureux ?

BERNARD

On est cruel avec les tigres.

HÉLÈNE

Moi, une enfant, je l'ai apprivoisé en un clin d'œil...

BERNARD

C'est vrai ! Quand je suis venu vous rejoindre, vous paraissiez tous deux fort bons amis. Soyez fière de posséder à ce point l'art de dompter les monstres. Je n'ai pas la même chance. A-t-il été assez odieux avec sa menace d'aller se faire écharper dans un cirque pour se venger de mon refus.

HÉLÈNE

Il ne se venge pas !... Il va dans le cirque pour voir fondre sur lui des milliers d'hommes ivres de fureur. Seul contre tous, calme et dédaigneux devant la meute hurlante, il sera superbe !... Des cris d'enthousiasme éclateront parmi ses assassins. Au moment de mourir, il aura la sensation d'être un héros !...

BERNARD

Quel besoin a-t-il de terminer en beauté une existence particulièrement laide ?

HÉLÈNE

Son existence n'est pas laide !... Il a mérité la colère dont on l'accable, mais sous le poids de cette colère, il se redresse avec une admirable énergie... Je vais dire une chose pour laquelle il serait capable de me battre s'il m'entendait : ne trouvez-vous pas qu'avec ses airs de vouloir planer sur tout un peuple, il tombe aux genoux de ce peuple?... Pendant qu'il promettait de conquérir un royaume à la France, j'avais l'impression qu'il demandait pardon à sa patrie.

BERNARD

Sans s'humilier !...

HÉLÈNE

S'il s'humiliait, ce serait moins touchant. Témoigner l'ardent désir d'entendre glorifier son nom, n'est-ce pas avouer à quel point il souffre d'être détesté?...

BERNARD

Évidemment, son ambition désespérée est d'une beauté navrante. Par malheur, nous ne pouvons rien.

HÉLÈNE

Vous peut-être, mais moi ?...

BERNARD

Vous voyez un moyen de lui venir en aide ?...

HÉLÈNE

Oui, un moyen très simple.

BERNARD

Lequel ?...

HÉLÈNE

Vous avez entendu qu'à une certaine époque j'avais envie d'entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres, ce qui consiste à être servante des vieillards infirmes. J'ai renoncé parce que je n'avais pas assez de charité chrétienne, pour aimer des créatures plus ou moins repoussantes... Mais votre frère... je n'aurais pas grand mérite à m'attacher à lui... Je lui rendrais la vie si douce qu'il oublierait ses rêves... Mon idée est peut-être folle... Qu'en pensez-vous?...

BERNARD

Mademoiselle Hélène, une idée romanesque n'est pas toujours folle. La vôtre est excellente : je l'approuve infiniment. Se créer des devoirs, c'est le secret d'embellir sa vie !... je ne vois qu'une objection : Sous quel prétexte viendrez-vous au secours de Michel qui n'est pas un vieillard infirme ?

HÉLÈNE

Les plaies de l'âme saignent comme les autres.

BERNARD

Oui, mais en dedans.

HÉLÈNE

Il m'a découvert les siennes. Le plus difficile est fait.

BERNARD, corrigeant.

Reste à faire... A quel titre vous installerez-vous auprès de cet homme qui n'est ni vieillard, ni malade... Infirmière?... Sœur de charité?... Rien ne va!...

HÉLÈNE

Une chose va : je serai sa fille.

BERNARD

Bravo!... Vous avez trouvé!...

CLOTILDE, se jetant au cou d'Hélène.

Que je vous embrasse!... C'est gentil tout plein!...

BERNARD

Il s'agit maintenant de préparer Michel avec prudence.

HÉLÈNE

Est-ce qu'on va chercher midi à quatorze heures devant un homme qui n'a plus qu'à se tuer?... Je lui ai offert d'être sa fille.

BERNARD

Comment, offert?...

HÉLÈNE

Oui... Vous nous aviez à peine quittés... Quand je disais que le plus difficile était fait...

BERNARD

Qu'a-t-il répondu?

HÉLÈNE

Qu'il n'acceptait pas.

BERNARD

Alors tout est fini?...

HÉLÈNE, embarrassée.

Non pas !... J'ai bon espoir !...

BERNARD

Il a demandé le temps de réfléchir?...

HÉLÈNE, s'emparant de cette idée.

C'est cela... de réfléchir... Ce matin j'aurai la réponse.

BERNARD

Ah ! vous attendez sa visite ?

HÉLÈNE

Oui, voici bientôt l'heure.

BERNARD

Eh bien, vous le verrez... On me prévient qu'il est encore dans le pays.

HÉLÈNE

Je le savais, ce matin je l'ai aperçu de ma fenêtre... Il a fait plusieurs fois le tour du jardin.

BERNARD

Que cherchait-il?...

HÉLÈNE

Moi, sans doute.

BERNARD

Pourquoi n'êtes-vous pas allée le rejoindre?... C'était une occasion d'en finir...

HÉLÈNE

Je n'avais pas achevé de m'habiller.

BERNARD

Bah ! dans des cas pareils on n'y regarde pas de si près... (S'interrompant.) Hein ?... On marche dans le jardin... (Se précipitant au vitrage.) C'est Michel... Il a l'air indécis... Le voilà qui s'arrête... Là !... Il s'asseoit sur un banc... (A Hélène.) Nous allons filer discrètement... Appelez-le...

HÉLÈNE, vivement.

Non ! non !... Je ne veux pas le voir en ce moment.

BERNARD

Pourquoi ?

HÉLÈNE

On va venir chercher le drapeau... Nous ne serions pas tranquilles... Je préfère ne lui parler qu'après la cérémonie... Retenez-le !... Je me sauve !... (Elle sort.)

## SCÈNE V

BERNARD, CLOTILDE

CLOTILDE

L'étrange fille !...

BERNARD

Elle aurait mille fois le temps d'apprendre la décision de Michel avant qu'on emporte le drapeau. Tiens, veux-tu mon opinion ?... Elle ne dit pas la vérité, ou, du moins, nous cache un détail important !... (Regardant au dehors.) Ah ! Michel se lève !... Il avance lentement. (Clotilde applique sa figure au vitrage.) Prends garde !... Ne te laisse pas voir... Il examine toutes les fenêtres.

CLOTILDE

Il paraît fatigué... Comme il s'est cassé depuis hier !...

BERNARD

S'il entre, reçois-le...

CLOTILDE

Tu es bon !...

BERNARD

Après ce qui s'est passé, je ne puis plus causer avec lui... Dans son intérêt même, il faut couper court à toute discussion, pour qu'il reporte ses espérances du côté de sa fille.

CLOTILDE

Si je reste avec lui, envoie-moi du renfort! Jeanne, le colonel, qui tu pourras...

BERNARD

Je monte chercher le colonel et je reviens avec lui. Du moment qu'un étranger sera là, je ne crains rien.

CLOTILDE

Il se décide : le voici ! (Elle recule dans l'appartement, s'assied devant une table, prend un journal et se compose une attitude.)

BERNARD, gagnant la porte.

Débrouille-toi !... (Il sort.)

## SCÈNE VI

CLOTILDE, MICHEL (Ce dernier entre, fait quelques pas dans la direction de Clotilde, et ne parle qu'après s'être assuré qu'elle est bien seule.)

MICHEL

Bonjour, Clotilde... Reconnaissez-moi... Je suis votre beau-frère... Autrefois, vous m'avez toujours traité avec

amitié... Secourez-moi... Priez votre mari pour moi... Ce que je réclame n'est pas dangereux. Je tâche de conquérir un nom... Sauvez votre vieux Michel !

CLOTILDE, d'abord saisie, reprend son sang-froid et répond d'un ton glacé.

Monsieur Renaud, mon beau-frère est mort depuis longtemps... Ne parlons plus de lui...

MICHEL, éclatant d'un rire qui est presque un sanglot.

Ha ! ha ! ha !... Très joli... Une farce vraiment drôle !... Elle vaut le voyage !... Adieu, Madame... (Il fait un tour sur lui-même, étourdi, voulant sortir, puis il se redresse avec un violent effort et revient à Clotilde.) Suis-je distrait !... J'oubliais le plus important... Je voudrais dire deux mots à cette petite... l'orpheline... Ha ! ha ! ha !... orpheline de père et de mère !

CLOTILDE

Vous la verrez, monsieur Renaud... (Entrent Hérouard, Bernard, Jeanne.)

## SCÈNE VII

CLOTILDE, MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE

CLOTILDE, au colonel, qui vient lui serrer la main.

Déjà sanglé, éperonné, botté, colonel !...

HÉROUARD

Eh ! oui, Madame, on va me réclamer bientôt.

CLOTILDE

Vous n'avez pas été trop à l'étroit dans votre chambre ? J'ai un remords de vous l'avoir donnée... Elle n'est pas

très grande, et, ce matin, en me réveillant, je me suis souvenue de vos explications au sujet du drapeau... Un camarade encombrant, avez-vous dit...

HÉROUARD

Trop aimable de vous inquiéter pour si peu... J'ai occupé toute la place à moi seul. Le porte-drapeau, apprenant que la chambre voisine n'était pas habitée, y a déposé le drapeau.

CLOTILDE

C'est vrai!... la chambre bleue, entre celle de Mlle Froment et la vôtre... Comment n'y avais-je pas pensé?

BERNARD, à Clotilde.

Dis donc, ma femme, l'heure avance; il est temps d'offrir à déjeuner au colonel.

CLOTILDE, haussant les épaules.

Sois sûr, mon ami, que j'y ai pensé depuis longtemps.

HÉROUARD

Cher député, on m'a gâté! J'ai déjeuné au saut du lit. Me voilà prêt à recevoir mes hommes.

MICHEL

Je suis étonné que vous alliez si tard à la manœuvre.

HÉROUARD

Pardon, monsieur Renaud, je ne vous voyais pas... Il n'y a pas manœuvre aujourd'hui... Nous changeons de cantonnement. Comme la chaleur est très supportable, j'ai décidé qu'on ferait grasse matinée... Et mes gaillards en prennent à leur aise... (Tirant sa montre.) Ils doivent être ici dans deux

minutes, et rien ne s'annonce encore... Ça s'appelle heure militaire !... Vous qui sortez de Jossigny, donnez-moi des nouvelles... Est-ce que le régiment se dispose à partir ?

MICHEL

Je n'arrive pas du village... Depuis le point du jour, je me promène.

HÉROUARD

N'est-ce pas vous que j'ai aperçu de ma fenêtre, ròdant sur le haut de la falaise, de l'autre côté du jardin ?

MICHEL

Cela se peut ! J'étais en avance et depuis un bon moment, je flâne aux environs.

HÉROUARD, s'approchant de Michel.

Je vous avertis que votre pantalon est déchiré... Là... contre le genou.

MICHEL, après avoir examiné.

C'est en passant par-dessus la barrière du jardin... Je me suis accroché.

HÉROUARD

Vous n'êtes pas entré par la grille ?

BERNARD

Est-ce que les portes sont faites pour lui ? Hier déjà, il est entré dans le jardin comme un voleur...

MICHEL, montrant Hélène qui entre.

Et voici une jeune fille à laquelle ma présence inopinée a causé une peur bleue... Elle lisait tranquillement et, tout à coup, me voit devant elle...

## SCÈNE VIII

CLOTILDE, MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE

HÉLÈNE, interrompant Michel.

Non, Monsieur, je n'ai pas eu de peur bleue... Un mouvement nerveux n'est pas de la peur... (Riant d'un rire un peu forcé.) Si vous me prenez pour une poule mouillée, vous tombez mal ! Je suis très résolue et je le prouverai tôt ou tard.

HÉROUARD, riant.

Vous le prouvez à l'instant même.

JEANNE, à Hélène.

M. Renaud est très fier, chaque fois qu'il met en fuite une jeune fille. Je ne suis pas fâchée qu'il trouve enfin à qui parler.

MICHEL, avec une gaieté fébrile sous laquelle perce le désespoir. A Hélène.

Vous aussi contre moi !... (A Jeanne.) Et puis vous !... (Regardant vers Clotilde.) Qui encore ?... A qui le tour ?

HÉROUARD, à Hélène.

Mademoiselle, vous n'avez le droit d'attaquer personne... Hier votre conduite a été navrante : mieux aimer vous tourner les pouces, que danser avec mes officiers !... C'est à dégoûter du métier militaire !

JEANNE, à Hérouard.

Et moi, qui ai valsé toute la journée, je ne comptais donc pas !... Pourtant, ils n'avaient pas l'air si dégoûtés que cela, vos lieutenants !...

HÉROUARD, riant.

Ah ! permettez, Mademoiselle, vous déplacez la question... (Pendant qu'Hérouard s'efforce d'atténuer sa maladresse, Bernard s'approche de sa femme et cause avec elle à mi-voix.)

BERNARD

Eh bien!...

CLOTILDE

Quelle affaire !... Il s'est jeté presque à mes pieds...

BERNARD

Le grand jeu, alors?

CLOTILDE

Oui : « Clotilde!... Ma belle-sœur !... Votre vieux Michel ! ... » Tout le tremblement !...

BERNARD

Tu n'as pas faibli ?

CLOTILDE

Michel mort... Je m'en suis tenue là, non sans peine, car il faisait pitié... (Montrant le groupe où l'on discute gaiement.) Maintenant encore je lis dans ses regards une véritable angoisse... Retourne près d'eux, et prépare le colonel à nous quitter le plus tôt possible... Pour Michel, j'ai hâte qu'on en finisse.

BERNARD

Si tu t'en allais, il se sentirait plus à l'aise.

CLOTILDE

Et moi donc ! (Haut.) Jeanne, m'accompagnes-tu jusqu'à la route ? Nous verrons de loin si les soldats montent la côte.

JEANNE

Oui, et je reviens au galop les annoncer au colonel. (Elle s'éloigne.)

HÉROUARD, la suivant des yeux

Me voilà pourvu d'un gracieux petit aide de camp!... (Clotilde et Jeanne sortent dans le jardin.)

## SCÈNE IX

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE

BERNARD

Gracieux, non!... Je le regarde comme un oiseau de mauvais augure, puisqu'il vous apportera le signal du départ.

HÉROUARD

Vraiment! Je puis espérer que ma présence n'a pas été trop importune?

BERNARD, protestant.

Oh! colonel!

HÉROUARD

Dame!... L'hôte inattendu qu'on accepte par devoir...

BERNARD, interrompant.

C'est très vilain de nous prêter des sentiments pareils... Nous vous regretterons beaucoup... Sachez-le, colonel, votre séjour dans cette maison marquera une date dans ma vie... Jusqu'à ce jour, je me figurais que les vieilles formules du patriotisme ne conviennent plus qu'aux esprits peu cultivés. Ce matin, lorsque je suis sorti pour saluer le drapeau, je faisais une concession aux préjugés

de mes électeurs, mais je n'étais pas aussi pénétré de respect que mon attitude l'indiquait. Eh bien, au moment où le drapeau s'est avancé, j'ai eu l'impression que l'officier, en saluant de l'épée, offrait sa vie et celle de ses soldats et que le drapeau acceptait !... Mieux encore !... Quand le drapeau a passé devant moi pour franchir cette porte, je me suis incliné, oh ! cette fois, très sincèrement ému. C'était un prince pénétrant sous mon toit. Jamais manant n'a reçu avec plus de soumission la visite de son seigneur. Je vous parle comme à un ami, auquel on ne craint point de dévoiler ses petits travers...

HÉROUARD

Ah ! monsieur Prinson, j'envie votre éloquence : elle me servirait à vous remercier... Notre métier n'est pas en hausse par le temps qui court. On trouve tout simple que nous allions nous faire casser des os à Madagascar, au Tonkin, au Soudan, pourvu que nous nous laissions traiter d'imbéciles et de propres à rien. C'est donné !... Mais bah !... des crétins comme nous, il en faut !... J'éprouve tout de même un soulagement à rencontrer quelqu'un devant lequel on n'a pas à rougir d'être un de ces crétins-là !... Il existe donc encore un homme de bon sens qui admet qu'un peuple est f... dès qu'il n'honore plus le courage militaire !... Lorsqu'on m'a prévenu que je logerais chez le député Prinson, ma foi, je l'avoue, cela ne m'allait qu'à moitié... Vos discours, arrangés par les journaux, ressemblent si peu à ce que j'entends !... En lisant les comptes rendus de la Chambre, on se demande parfois : « Comment reste-t-il une France ? » Et puis on voit que la France reste pourtant debout, et alors on se dit qu'il doit y avoir un correctif. Eh bien ! à présent, je sais qu'il y en a un. Vous êtes de meilleurs bougres que vous n'en avez l'air... Vous aimez la France !... Vous aimez son drapeau !... Vous ne les séparez pas l'un de

l'autre... Le drapeau !... Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles... Le prêtre a son Dieu vivant, incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une présence réelle. Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe... Quand vous vous êtes mis à parler du drapeau comme s'il s'agissait d'une personne, j'ai frémi de la tête aux pieds... C'est une personne !

MICHEL

Je suis ancien soldat, et j'ai fait plus qu'entendre siffler les balles... Regardez !... (Il porte la main à sa figure.) Oui, vous avez raison : le drapeau est une personne !... Mais cette personne n'est pas la Patrie !... J'ai observé sous le feu de l'ennemi des soldats de la Légion étrangère, ou bien des gens qui vendent leur sang : des nègres, des forbans... Autour de la personne en question, leur courage s'exaspérait follement... Ils se faisaient hacher pour elle... Ce n'était cependant pas leur Patrie !

HÉROUARD

Alors qui ?

MICHEL

La gloire !

HÉROUARD

En quoi peut-elle toucher des nègres qui n'ont même pas de mot pour la désigner, ou des désespérés qui ont perdu jusqu'à leur nom ?

MICHEL

Vous aussi, mon colonel, vous avez conduit au feu ces deux espèces de gens. Oui ou non, est-il vrai que le drapeau exalte leur courage ?

HÉROUARD

Oui, c'est vrai !

MICHEL

Comment l'expliquez-vous ?

HÉROUARD

Pour eux le drapeau incarne le régiment. L'esprit de corps, qui est un petit patriotisme, les enflamme. Ils protègent contre l'ennemi l'emblème du régiment avec une passion analogue à celle que développent certains jeux. Lorsque des enfants se disputent un ballon, il y a souvent des bras et des jambes cassés.

MICHEL

J'ai connu des révoltés qui avaient pour le régiment une haine effroyable et qui ne pouvaient pas regarder le drapeau sans pâlir. L'un ne représentait donc pas l'autre.. Savez-vous ce qui rend le drapeau sacré aux nègres et gens de sac et de corde ?... C'est qu'ils ont appris que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême... Que la colère et le mépris attendent ceux qui le laissent prendre... L'admiration et la louange, ceux qui le sauvent... Ah ! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux... Ils n'espèrent ni honneurs, ni triomphe... Mais ils éprouvent confusément que l'élan d'un peuple entier vers un objet, homme ou chose, constitue la vision la plus émouvante qu'il soit donné de contempler... Les objets finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... J'ai vu, au fond de sanctuaires où se pressaient des milliers de pèlerins, des vierges de bois, devenues vraiment divines à force d'avoir entendu les ardentes prières et les supplications des foules... Elles guérissaient les infirmes et convertissaient les pécheurs... Le drapeau, lui, est tissé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui, les fronts les plus humiliés rayonnent... Il est une beauté !... C'est la gloire !...

HÉROUARD

Une beauté, c'est certain... On se bat devant lui, comme, sur le terrain, on se battrait devant une femme très belle.

MICHEL

Et si un révolté en arrive à tirer sur lui... eh bien ! on tue la femme qu'on trouve dans les bras d'un autre... on tue et on adore...

HÉROUARD

Monsieur Renaud, vous ne ferez pas entrer dans ma caboche de vieille baderne, qu'un soldat peut aimer son drapeau et tirer dessus. En outre, cette même caboche confondra toujours la patrie et la gloire... Malgré cela, vous venez de dire des choses qui m'ont plu... Où avez-vous servi ?

MICHEL, farouche.

Cela n'a pas d'intérêt..., je suis de ceux qui ont perdu jusqu'à leur nom.

HÉROUARD

Je n'insiste pas... (Il lui tend la main.) Une poignée de main tout de même.

MICHEL

Pas cela non plus.

HÉROUARD, d'un ton renseigné.

Ah ! ah !... je regrette !... (Jeanne entre la première, bientôt suivie de Clotilde.)

## SCÈNE X

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, CLOTILDE

JEANNE

Les voici.

HÉROUARD

Encore bien loin ?

CLOTILDE

Tout près, malheureusement.

HÉROUARD

Permettez-moi de m'assurer que mon ordonnance prépare mon cheval.

CLOTILDE, restée près de la porte.

Le cheval est là. Déjà les badauds font cercle autour de lui... (Hélène et Michel exceptés, tous les personnages se sont portés vers Jeanne et Clotilde, et, groupés autour d'elles, observent le spectacle. — Au dehors, voix nombreuses, entrecoupées d'appels, de strophes inachevées de la *Marseillaise*, et, presque aussitôt, dominant les autres bruits, le pas cadencé de la troupe avec le cliquetis des armes. Un commandement : la troupe s'arrête et fait front. D'autres commandements. Le bruit des conversations reprend. Les musiciens accordent leurs cuivres. Une clarinette exécute quelques roulades. Pendant ce temps, Hélène et Michel restent abandonnés sur le devant de la scène. A peine les autres personnages les ont-ils quittés, qu'Hélène se tourne vers Michel et s'adresse à lui d'un ton joyeux.)

HÉLÈNE

Bonjour !... Vous m'en voulez encore ? Quel air méchant !...

MICHEL

L'air d'un animal aux abois.

HÉLÈNE

Si vous saviez, vous prendriez une autre figure... Ayez confiance... Ne voyez-vous pas que je suis contente ?...

MICHEL

Vous avez raison, petite jeunesse : pour vous, la vie peut être belle !

HÉLÈNE

Pour nous deux, j'espère !... (Entre le porte-drapeau, suivi de deux sous-officiers.)

## SCÈNE XI

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, CLOTILDE, LE PORTE-DRAPEAU

HÉROUARD, faisant un signe au porte-drapeau qui vient se placer devant son chef, les talons réunis, dans la position militaire.

Retrouverez-vous votre chemin jusqu'à la chambre du drapeau ?

LE PORTE-DRAPEAU

Oui, certainement, mon colonel.

HÉROUARD, avec un geste qui l'autorise à rompre.

Allez. (Le porte-drapeau disparaît dans le salon voisin. Hérouard se tournant vers Clotilde et Bernard, se dispose à prendre congé.) Madame, il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre accueil, dont je garderai un charmant souvenir.

BERNARD

Et n'oubliez pas, colonel, que vous me devez une réparation pour avoir prétendu que vous n'étiez chez moi qu'un hôte en quelque sorte imposé. Vous viendrez bientôt nous voir comme ami... Le promettez-vous ?

CLOTILDE

Oui, colonel, il faut fixer une date... Allons, un bon mouvement !... (Le porte-drapeau revient en grande hâte.)

LE PORTE-DRAPEAU, très ému.

Mon colonel, on a volé le drapeau !

HÉROUARD

Comment !... Vous êtes fou !...

LE PORTE-DRAPEAU

Volé ! Il a disparu !...

BERNARD

Par où a-t-on pénétré ?... La fenêtre est-elle brisée ?

LE PORTE-DRAPEAU

La fenêtre est en parfait état, les persiennes solidement fermées. C'est par la porte qu'on est entré.

BERNARD

Elle est enfoncée ?

LE PORTE-DRAPEAU

Il n'y avait qu'à ouvrir ; elle n'était pas fermée à clef.

BERNARD

Mais c'est impardonnable... inouï !

HÉROUARD, *intervenant pour disculper son officier.*

Il n'est pas en faute... Aucun règlement n'ordonne de prendre pour le drapeau les mêmes précautions que pour un portefeuille bourré de billets de banque. Les seules précautions qui le concernent ont pour but sa conservation.

BERNARD

Oui... empêcher qu'il ne s'abîme. On ne s'est jamais dit qu'il pourrait être volé !

HÉROUARD

Eh ! qui diable l'aurait prévu ?... Que voulez-vous qu'on fasse d'un drapeau volé ? C'est renversant !

CLOTILDE, allant jusqu'au perron.

Il y a au moins deux cents badauds !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! qu'est-ce qu'ils vont penser ?

BERNARD, affolé.

Oui, mon colonel, comment leur expliquer la chose ?

HÉROUARD

Est-ce que j'ai des comptes à rendre aux badauds ?

BERNARD

Moi, le député dans la maison duquel a lieu l'accident, moi, j'en ai !...

MICHEL, à Bernard, de façon à n'être entendu que de lui seul.

Ah ! que j'aurais de plaisir à te laisser avec une sale histoire sur les bras !... Mais c'est plus fort que moi !... Je parle !... (Allant à Hélène et s'arrêtant à deux pas d'elle, il dit en la montrant au colonel) : Voici la voleuse !... (A Hélène.) Il est dans votre chambre, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL, à Hélène.

Vous avez la clef ?... (Hélène fait signe que oui.) Donnez !... (Elle tire de sa poche une clef qu'elle remet à Michel qui la passe au lieutenant.)

CLOTILDE, au porte-drapeau.

Lieutenant, venez, je vous prie. (Elle sort avec lui.)

## SCÈNE XII

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE

BERNARD, à Hélène.

Pourquoi cet acte insensé?

HÉLÈNE

On m'a dénoncée trop tôt... J'allais monter dans ma chambre et jeter le drapeau par la fenêtre aux pieds des soldats.

BERNARD

Je suis confondu !... Qu'attendiez-vous?... Qu'espériez-vous ?

HÉLÈNE

Je veux être arrêtée, condamnée, mise en prison. (Regardant Michel.) Il faut que les plus déchus se trouvent en famille avec moi !...

HÉROUARD

Eh bien ! Mademoiselle, ce vœu bizarre ne sera pas exaucé. Vous ne serez ni arrêtée, ni même inquiétée... (Se tournant du côté de Bernard.) Il serait trop cruel de prendre au tragique une lubie de fillette névrosée.

BERNARD, au colonel.

Soyez tranquille, je me charge de lui faire payer cher sa plaisanterie.

## SCÈNE XIII

MICHEL, HEROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE, CLOTILDE, LE PORTE-DRAPEAU. (Le porte-drapeau revient tenant à la main le drapeau et suivi de Clotilde. Il va droit à Hérouard.)

HÉROUARD, au porte-drapeau.

Tout va bien ?

LE PORTE-DRAPEAU

Oui, en parfait état, mon colonel. (Il se dirige vers le perron.)

HÉROUARD, à Bernard.

Alors, au revoir, monsieur le député.

BERNARD

Nous allons tous assister à votre départ.

HÉROUARD

En route ! (Tous les personnages s'éloignent, excepté Hélène et Michel. En passant auprès de ce dernier, le colonel s'arrête et dit un seul mot.) Merci !... (Puis il rejoint ceux qui se groupent sur le perron pour assister à la cérémonie du drapeau. Les premiers commandements retentissent. Hélène s'élance comme une folle vers l'extérieur. D'un bond Michel se trouve sur son chemin et lui barre le passage.)

MICHEL

Halte !... Où allez-vous ?... (Montrant le drapeau.) C'est un objet devant lequel on meurt !... On ne l'insulte pas !... (Au même moment, sur le commandement : Au drapeau !... éclate la sonnerie consacrée. Hélène se laisse tomber sur un fauteuil et reste accablée, tandis que Michel examine les personnages respectueusement groupés sur le perron autour du drapeau. Aussitôt que les honneurs sont rendus, commandements et départ de la troupe. Pendant la scène suivante on entend la musique s'éloigner en jouant des marches guerrières. Clotilde et Jeanne disparaissent dans la maison. Bernard revient et va droit à Hélène.)

BERNARD

Mademoiselle, après une pareille conduite, je ne vous connais plus! Je vous donne cinq minutes pour quitter la maison. Vous trouverez vos bagages à la gare... Cinq minutes, vous m'entendez!... (Il sort.)

## SCÈNE XIV

MICHEL, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Eh bien! malgré vous, j'ai ce que je voulais!... Me voilà sur le pavé, sans abri, sans pain!... Aurez-vous le courage de me laisser dans la rue?

MICHEL

Comment, vous avez voulu devenir plus misérable que moi pour me sauver la vie?...

HÉLÈNE

J'ai voulu détruire vos scrupules. Est-ce fait? Comptez-vous m'emmener?

MICHEL

Écoutez d'abord un terrible secret que je n'ai pas osé vous dire hier et que je ne pourrais plus vous cacher aujourd'hui. (Un silence.) Ne remarquez-vous pas, ma chère Hélène, que nos caractères se ressemblent étrangement? Nous agissons pour des motifs très différents, vous par excès de charité, moi par excès d'égoïsme, mais une fois bien résolus, nous n'avons pas deux chemins pour aller au but... Le vol du drapeau, mais c'est un tour de ma façon!... Dans le moindre geste d'Hélène Froment perce le caractère de Michel Froment... Vous êtes brave, ardente,

folle, vous êtes ce que j'étais à votre âge, avec, en plus, de la bonté... Moi, qui me croyais mort, je me rencontre sous vos traits, tout frémissant de jeunesse et d'espérance... Est-ce moi ?... Est-ce vous ?... Je ne sais plus ! Le père et la fille ne font qu'un !

HÉLÈNE, bouleversée.

Je tremble d'avoir compris ! Cette ressemblance dans nos caractères ne vient donc pas du hasard ?...

MICHEL

Eh, parbleu, non ! tu es ma fille, ma vraie fille, mon sang !...

HÉLÈNE

Celui qui nous a lâchement abandonnées, ma mère et moi, c'est vous ?... Celui que, toute petite, je me représentais aussitôt qu'on parlait d'un être méchant, c'est vous !...

MICHEL

J'étais méchant !... Auprès de toi, je deviens un autre homme !... Tu as des mots qui vous retournent l'âme !... Ainsi pendant que je me désolais de ne plus espérer la gloire, tu m'as si noblement démontré qu'on peut la remplacer par de la tendresse !... Vois-tu cette parole a profondément remué les cendres de mon cœur... Elle en a fait jaillir une chaude étincelle... Je connais mon enfant depuis un jour seulement, et je l'aime déjà beaucoup !

HÉLÈNE

Vous auriez dû l'aimer, il y a vingt ans !...

MICHEL

Sois généreuse !... Il est vraiment trop facile de m'accabler !... J'ai tant souffert !... Je n'en puis plus !... Les

explications que je donnais de mon retour n'étaient que prétextes inventés par mon orgueil. Au fond, je ne suis qu'un exilé guettant une fissure pour se glisser dans l'humanité, pareil à un chien perdu qui rôde autour des chaumières et vient, la nuit, gratter aux portes des étables... Ouvre-moi !... Fais-moi rentrer parmi les vivants...

HÉLÈNE

Pas avant que vous ayez obtenu le pardon des morts !...

MICHEL

Quels morts ?...

HÉLÈNE

Ma pauvre maman !... Je me souviens qu'elle agonisait déjà et que je faisais ma prière du soir au pied de son lit. Elle m'a interrompue pendant que je répétais la phrase où nous recommandons à Dieu nos père et mère. « Non, pas lui !... pas lui !... Moi toute seule !... »

MICHEL

Elle avait le délire !.

HÉLÈNE

Oui ! elle ne dissimulait plus ses vrais sentiments. Si je partais avec vous, j'offenserais sa mémoire.

MICHEL

Tu n'offenserais rien !... Est ce qu'on se laisse mener par des divagations de malade ?... Ton récit prouve qu'en temps ordinaire on te faisait prier pour moi !... On m'avait donc pardonné ! Ta mère...

HÉLÈNE

Sa dernière volonté a été que je ne rapproche pas votre nom du sien...

MICHEL

Quoi ! ce n'est pas assez d'avoir contre moi tout ce qui respire, les morts eux-mêmes sortent du tombeau pour me ravir ma fille !. . Eh bien, je disputerai ma fille même aux morts... Pour commencer, puisqu'elle ne se jette pas dans mes bras, c'est moi qui lui ouvre les miens... Qu'on vienne l'en arracher !... (Il saisit Hélène et l'embrasse longuement. Furieuse, elle se débat et le repousse.)

HÉLÈNE

Laissez-moi !... Ne recommencez jamais !... Retournez où l'on embrasse de force : chez les nègres.

MICHEL

Tu as de la chance de n'être pas prise au mot : chez les nègres, je massacrais quiconque me résistait.

HÉLÈNE

Est-ce une façon de m'annoncer que si je résiste je serai massacrée ?

MICHEL

Je ne supporterai pas que tu joues avec mon malheur... Hier tu insistais pour consacrer ta vie à un étranger, et, parce que je suis ton père, tu me condamnes à la solitude éternelle... Cela ne se peut pas ! Il n'y a pas en moi l'étoffe d'un résigné... Je veux que tu partes avec moi... Tu as offert, tu tiendras !

HÉLÈNE

Non, je ne tiendrai pas...

MICHEL

Prends garde !... Jusqu'à présent j'ai fait le bonhomme... Tu avais apprivoisé l'ogre !... Ne t'y fie pas !... L'ogre est à bout de patience...

HÉLÈNE

Vous aurez donc toujours cette manie d'épouvanter les petites filles !... Attendez au moins que vous soyez au cirque... Le champ de bataille sera digne de vous !...

MICHEL

Ah ! tu m'insultes, morveuse !... (Se précipitant sur elle et la prenant à la gorge.) Demande pardon, ou je t'étrangle !... (La jetant à terre d'une brusque poussée.) Demande à genoux !... Pardon, tout de suite !... Si tu tiens à la vie, demande !...

HÉLÈNE, étouffant.

Pardon !

MICHEL, lui donnant une brusque secousse.

Mon père !...

HÉLÈNE, d'une voix sourde.

Mon père !... (Michel relâche son étreinte. Hélène lui saute au cou en répétant d'une voix vibrante.) Mon père !... Je vous suivrai... j'obéirai... Ah ! tant pis !... Vous me forcez, je ne suis plus responsable !... (Elle fond en larmes.)

MICHEL, après l'avoir longuement embrassée.

Pauvre enfant !... (La serrant contre sa poitrine.) Je sens galoper ton cœur !... (Il contemple la main d'Hélène posée sur la sienne.) Ta main tremble ?...

HÉLÈNE

C'est de rage !... Après une raclée pareille !...

MICHEL

Tu rages et tu m'embrasses ?..

HÉLÈNE

Je suis, en même temps, furieuse et contente. D'abord, si je n'avais pas eu le désir d'être vaincue, je serais morte plutôt que de céder.

MICHEL

Oui, tu serais morte! Ta vie n'a tenu qu'à un fil !

HÉLÈNE

Je l'ai vu dans vos yeux.

MICHEL

La mienne aussi, d'ailleurs. Ce n'est pas impunément qu'on parle d'espérance à un damné. Je me tuerais avec toi plutôt que de partir seul.

HÉLÈNE

C'est ce qui met ma conscience à l'aise.

MICHEL

Bien ! le moral est bon. Et ce petit cœur, il ne bat plus trop fort ?

HÉLÈNE

Non. Je suis tout à fait d'aplomb. Donnez-moi le temps de mettre mon chapeau et je vous accompagne jusqu'aux Antipodes. (Elle va devant une glace et se coiffe.)

MICHEL

Sans regret ?

HÉLÈNE, ayant fini de se coiffer, se retournant vers Michel

Je sais qu'il n'y aura jamais de pardon pour vous. Tous deux ensemble nous serons seuls au monde. (Entre Bernard.)

## SCÈNE XV

MICHEL, HÉLÈNE, BERNARD

BERNARD, à Michel

Est-ce que tu l'emmènes?

MICHEL

Oui.

BERNARD

Je trouve qu'en cette affaire tu n'as pas été dupe. Arrivé seul et malheureux, tu pars avec Hélène qui sera ta consolation.

HÉLÈNE, à Michel.

Ne craignez pas de me blesser. Répondez que vous êtes pourtant dupe. La gloire vous offrait des millions d'âmes à conquérir et vous n'avez gagné qu'un petit cœur d'enfant.

MICHEL, enfonçant son chapeau sur ses yeux.

Filons! (Il saisit Hélène par le poignet et l'entraîne au dehors.)

## SCÈNE XVI

BERNARD, CLOTILDE. (Bernard derrière la porte vitrée examine Hélène et Michel qui s'en vont par le jardin. Entre Clotilde.)

CLOTILDE

Je guettais son départ. Est-ce qu'enfin il emmène Hélène?

BERNARD, les montrant du geste.

Regarde !

CLOTILDE, accourant près de lui.

Qu'a-t-il donc à la traîner comme une proie ? Elle court presque.

BERNARD

Il se sauve en cachant ses larmes. Il vient de voir s'envoler pour toujours sa chimère aux longues ailes.

RIDEAU

# LE COUP D'AILE

*Pièce en trois actes, représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre Antoine, le 10 janvier 1906.*

*Était en répétitions au Théâtre Français lorsque la Censure l'a interdite en octobre 1915.*

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| MICHEL PRINSON | MM. | Antoine. |
| BERNARD PRINSON | | Signoret. |
| COLONEL HÉROUARD | | Mosnier. |
| LE PORTE-DRAPEAU | | Damorès. |
| CHARLES, domestique | | Verse. |
| HÉLÈNE FROMENT | Mmes | Van Doren. |
| CLOTILDE PRINSON, femme de Bernard | | Grumbach. |
| JEANNE PRINSON, sa fille | | Martineau. |
| MATHILDE RENTY | | G. Fleury. |
| AMÉLIE, sa fille | | de Villers. |

# LE COUP D'AILE

## ACTE PREMIER

Les trois actes se passent dans une grande pièce servant à la fois de vestibule et de fumoir à une villa construite sur le haut d'une falaise et dominant la mer.

Le fond est occupé par une galerie vitrée qui se prolonge vers la gauche et conduit à d'autres appartements.

A droite, petite antichambre vitrée donnant accès à un perron.

On découvre à travers le vitrage du fond, la mer, sans limites vers la gauche, et, vers la droite, bordée de riantes collines qui forment la rive opposée d'un golfe.

Par le vitrage de droite, on aperçoit ces mêmes collines avec des villas et des parcs, ainsi qu'un petit jardin formant le premier plan et séparé du chemin d'arrivée par une grille avec portail.

### SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, JEANNE

Il est 6 heures du matin. Clotilde et Jeanne en peignoir, suivent les péripéties d'un combat qui se livre le long de la plage. Au dehors, on entend une vive fusillade, certains coups très rapprochés, d'autres lointains. Le bruit d'une canonnade venant de la mer, domine, par moments, tous les autres bruits.

JEANNE, au vitrage du fond, appelant sa mère, qui, à l'autre bout du vitrage, regarde dans une direction opposée.

Maman!... Maman!... Viens vite!... Voici du nouveau!

CLOTILDE, après avoir lorgné.

Je ne vois rien.

JEANNE

Est-ce possible !... Suis avec ta lorgnette, tout le long de la haie...

CLOTILDE, après une nouvelle inspection.

Je les tiens !... En as-tu des yeux !... Je me figurais que ce coin-là était occupé par les Français !

JEANNE, d'un ton de charitable supériorité.

Maman, tu me fais pitié !... Tu n'as pas du tout l'instinct de la stratégie !... Tu ne vois donc pas que le parc de Mme Rochet fourmille de manchons blancs ?... Des ennemis partout !... (La canonnade en mer devient intermittente. Entrent Mathilde et sa fille Amélie.)

## SCÈNE II

CLOTILDE, JEANNE, MATHILDE, AMÉLIE

MATHILDE

Chère amie, n'est-ce pas vraiment trop de sans-gêne ?... Arriver chez les gens lorsque le soleil se lève !...

CLOTILDE, allant à elle et lui serrant la main.

Trop tard, au contraire, bonne amie !... La fête a commencé vers minuit et touche à sa fin. (Embrassant Amélie pendant que Mathilde serre la main de Jeanne.) Bonjour, Amélie !...

AMÉLIE

Bonjour, Madame !... Vous permettez... (Elle court vers le vitrage du fond.) Où faut-il regarder ?

JEANNE

Il n'y a plus grand'chose à voir...

MATHILDE

On raconte à Jossigny-sur-Mer que le thème de la manœuvre, c'est qu'une armée, venue de je ne sais où, tente un débarquement sur nos côtes ?

JEANNE

Oui, figurez-vous. Ces navires que vous voyez c'est la flotte ennemie qu'on suppose avoir débarqué un corps d'armée sur la plage. (S'interrompant pour regarder les cuirassés dont le feu redouble.) Qu'est-ce qui leur prend encore, à ceux-là ?... Si c'étaient de nouveaux sous-marins !

AMÉLIE

Vous avez vu des sous-marins ?

JEANNE

Non, pas vu, puisqu'ils sont sous l'eau... Ils ont fait une attaque superbe.

AMÉLIE

Ce devait être fascinant !

JEANNE

Tu parles !... On voyait la mer unie comme un

miroir et on songeait au drame qui se préparait là-dessous... Je ne respirais plus !

AMÉLIE

Tu crois que ça recommence ?...

JEANNE, après une rapide inspection.

Non !... Fausse alerte !...

MATHILDE, regardant à droite.

Une chose qui me dépasse, c'est qu'on ait laissé l'envahisseur s'installer à terre. Il était si facile aux soldats d'empêcher les chaloupes d'aborder !

CLOTILDE

Il n'y avait pas de soldats. On a mobilisé des troupes au loin. Les trains militaires n'ont cessé d'arriver toute la nuit...

JEANNE

Pour s'opposer au débarquement, il y avait en tout huit douaniers, pas un de plus !... (On entend une sonnerie de clairon qui se répète de colline en colline, tout le long de la côte, et, au même instant, les coups de canon et de fusil, qui, pendant les dernières répliques, étaient devenus très rares, cessent complètement.)

AMÉLIE

Que signifie cette musique ?

MATHILDE

C'est évidemment le signal de cesser le feu, puisqu'il cesse.

CLOTILDE

Ouf !... (Ils reviennent tous vers l'intérieur de l'appartement.) Cela paraît tout drôle de ne plus entendre ces grondements perpétuels... j'ai la tête cassée. Mais c'est égal : un spectacle pareil vaut la peine d'être vu. (A Jeanne.) Quel dommage que ton père soit retenu à Paris.

JEANNE, riant.

Je trouve, au contraire fort heureux qu'il soit absent... Les généraux n'en feraient qu'une bouchée... après son discours de lundi ! pense donc, le député qui a décidé la Chambre à réduire d'un cinquième le budget de la guerre.

MATHILDE

Quel succès, chère amie !... Que de compliments à vous faire !... (Charles apporte un télégramme à Clotilde. Il attend, pendant que sa maîtresse l'ouvre et le lit.)

CLOTILDE

O mes enfants, quelle joie ! Jeanne ! ton père arrive.

JEANNE

Aujourd'hui, maman ?

CLOTILDE

Ce matin, tout de suite ! (Lisant la dépêche.) « J'apprends, au ministère, que de grandes manœuvres se font sur nos côtes. Je pars immédiatement et arriverai demain matin pour admirer et recevoir nos braves soldats. Hélène part avec moi. Envoyez au

train de 8 heures. » (A Charles) Allez dire au chauffeur d'aller prendre Monsieur à la gare. (Charles sort.)

JEANNE

Hélène, maman, qui est-ce ? Nous ne connaissons intimement aucune Hélène.

CLOTILDE

Je ne la connais pas plus que toi, mais je sais qui elle est. Il s'agit d'une jeune fille, orpheline de père et de mère, à laquelle ton père s'intéresse et dont il est même, je crois, tuteur. On dit qu'elle est charmante.

JEANNE

De mon âge ?

CLOTILDE

A peu près.

JEANNE

Elle vient pour longtemps ?

CLOTILDE

Son arrivée est une surprise. J'ignore tout de ses projets.

JEANNE

Pourvu qu'elle soit gentille, cela va nous faire une camarade. (A Amélie.) Veux-tu venir à la gare avec moi ? Tant de gens parlent à mon père ! Tu m'empêcheras de rester en tête à tête avec cette Hélène.

AMÉLIE

Tu permets, maman ?

MATHILDE

Va, j'attendrai pour serrer la main à l'orateur.

CLOTILDE, à Jeanne.

En passant, dis qu'on prépare pour Mlle Hélène la chambre au bout du corridor.

JEANNE, à Amélie.

Vite, dépêchons ! (Jeanne et Amélie sortent.)

## SCÈNE III

CLOTILDE, MATHILDE

CLOTILDE

A présent que nous sommes seules, dites-moi sincèrement ce que vous pensez du discours de mon mari.

MATHILDE

Le mien trouve le discours superbe, quoique un peu dangereux.

CLOTILDE

Dangereux pour qui ?

MATHILDE, étonnée.

Mais pour le pays... A qui d'autre pourrait-il faire tort ?

CLOTILDE

A l'orateur lui-même.

MATHILDE

Je ne comprends pas... La Chambre a voté tout ce qu'il a voulu. Son triomphe est complet.

CLOTILDE

Ici la chose a été moins bien prise qu'à Paris. Songez donc que l'usine de Saint-Léger, qui fabrique exclusivement du matériel de guerre, emploie plus de dix mille ouvriers. Ils sont furieux contre mon mari, qu'ils accusent de détruire leur gagne-pain en lésinant sur le budget de la guerre. Vous jugez si nos adversaires vont profiter de l'occasion... Déjà hier a paru dans un journal de la localité un article d'une insigne perfidie. Pour peu que des insinuations pareilles se multiplient, la situation de Bernard vis-à-vis de ses électeurs sera très compromise.

MATHILDE

J'ignorais l'article. En quoi est-il perfide ?

CLOTILDE

Il exploite le grand malheur qui a frappé notre famille. Il remue ce funeste passé.

MATHILDE

Je n'y suis pas... Qu'y a-t-il dans le passé de M. Prinson ?

CLOTILDE

Il y a son frère !

MATHILDE

C'est vrai !... L'odieux Michel !... Depuis des années son nom ne m'était plus revenu à l'esprit.

CLOTILDE

Nous faisons tout pour qu'on l'oublie. Ce discours maudit a réveillé sa sinistre mémoire... Vous comprenez pourquoi je me tourmente. Lorsqu'on porte le nom d'un officier qui a déshonoré son uniforme, on se tient à l'écart des questions militaires. On s'occupe de la mévente des vins, de l'impôt sur le revenu, du clergé, mais on n'indispose pas l'armée avec des économies de bouts de chandelle. Je parie d'ailleurs que Bernard regrette son débordement d'éloquence... Sa dépêche en est une preuve... Vous la lirez demain dans les journaux du département.

MATHILDE

Elle est très habilement rédigée... L'impression sera bonne... ([illegible]) Quel fléau, ce Michel ! Dix ans après sa mort, il fait encore du mal !

## SCÈNE IV

MATHILDE, CLOTILDE, JEANNE, AMÉLIE

(Les deux jeunes filles entrent avec précipitation par la porte du jardin. Elles sont [illegible] d'avoir couru.)

JEANNE, à sa mère d'une voix essoufflée.

Maman !... Nous n'avons pas pu aller à la gare.

A l'entrée du sentier nous avons été arrêtées par un homme... un vilain homme... qui nous a fait une peur !

CLOTILDE

Est-ce qu'il mendiait ?... A-t-il été grossier ?... Vous a-t-il menacées ?

JEANNE

Non pas précisément grossier... pas menaçant non plus.

AMÉLIE

Ce n'est pas un mendiant, il est proprement habillé.

MATHILDE

Enfin qu'est-ce qu'il voulait ?

JEANNE

Nous n'en savons rien. Nous étions arrivées très près de lui sans le voir, parce qu'il était assis dans l'herbe, sur l'extrême rebord de la falaise : lui, devait nous observer depuis un instant. Je marchais la première. Il s'est tout à coup dressé devant moi et, pendant un bon moment, m'a regardée droit dans les yeux. Puis il m'a demandé : « Vous êtes la fille de Bernard Prinson ? » ... il a dit cela d'un tel ton !... Nous avons filé comme des flèches et couru jusqu'ici !...

MATHILDE, passant la main sur le front de sa fille.

Ont-elles chaud !... Pour si peu, se mettre dans un état pareil !

JEANNE

Si vous aviez vu sa figure, vous ne diriez pas : pour si peu... Une figure marbrée de cicatrices, et, là-dedans, des yeux qui ont l'air d'avoir été arrachés, puis remis en place au petit bonheur, des yeux brûlants de fièvre ou de colère. Quant à l'homme, je suis sûre que, d'un bras, il culbuterait n'importe quel lutteur. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux ni de plus horrible.

CLOTILDE, souriant.

Quel tableau !... Et dire qu'il représente peut-être un très brave homme !

JEANNE

Oh ! ça, maman, je jurerais bien que non ! Il ne peut pas être un brave homme !...

CLOTILDE, regardant vers l'extérieur.

Ton père ! (Jeanne pousse un cri de joie et se précipite vers le perron. Au même instant, la porte vitrée s'ouvre et Bernard Prinson entre, suivi d'Hélène.)

## SCÈNE V

MATHILDE, CLOTILDE, JEANNE, AMÉLIE, BERNARD, HÉLÈNE

JEANNE, sautant au cou de son père.

Papa, que je vous embrasse !... (L'embrassant sur joue droite.) Ceci pour vous ! (L'embrassant sur la joue gauche.) Ceci pour votre beau discours !

CLOTILDE, embrassant son mari.

Tu as fait bon voyage?

BERNARD, pendant qu'un domestique le débarrasse de son chapeau et de son manteau qu'il emporte.

Excellent! Je dors en wagon aussi bien que dans mon lit... (Montrant Hélène.) Voici une jeune personne qui doit être moins reposée, car elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. (Prenant Hélène par l'épaule et la conduisant à sa femme.) Je te la présente. Elle est très gentille et raisonne avec beaucoup de maturité. Nous n'avons causé que bien peu, pendant le dîner en wagon-restaurant, mais j'ai constaté cela.

CLOTILDE, donnant la main à Hélène.

Mademoiselle, soyez la bien venue, j'espère que vous vous plairez à la maison. (Hélène s'incline sans timidité.)

BERNARD, poussant Hélène vers Jeanne.

Jeanne, je te la confie. (Jeanne sourit à Hélène et l'emmène un peu à l'écart, tout en essayant de causer. Amélie les rejoint, après que Bernard lui a serré la main avec un bonjour amical.)

MATHILDE, donnant une poignée de main à Bernard.

Vous trouvez la maison envahie, non par l'ennemi, mais par d'indiscrets amis... Nous sommes ici depuis l'aurore à regarder la bataille.

BERNARD

A-t-elle été belle?

CLOTILDE

Splendide!... Nous avons passé la nuit à la fenêtre.

BERNARD, riant.

Nous découvrirons tout à l'heure qu'après avoir fait 400 kilomètres depuis hier soir, je suis le plus frais de vous tous. (Après un silence, à Clotilde.) J'ai une nouvelle à t'annoncer. En quittant la gare, je me suis fait arrêter à la mairie où j'ai appris que nous logeons le colonel Hérouard du 170e de ligne... Il va venir tout de suite.

CLOTILDE

Les troupes ne rentrent donc pas aujourd'hui dans leurs garnisons ?

BERNARD

Non, les manœuvres dureront plusieurs jours et les soldats restent cantonnés chez l'habitant.

JEANNE, battant des mains.

Oh ! veine ! encore une bataille !

BERNARD, souriant.

Mâtin ! C'est la fille du plus pacifique des députés qui tient ce langage d'Amazone !

CLOTILDE, riant.

L'Amazone vient d'avoir une fameuse frousse !

JEANNE, humiliée.

Oh ! maman !

CLOTILDE

Ce qui s'appelle une frousse !... (A Bernard.) Elle

s'était mise en route pour aller au-devant de toi, et, à cent mètres de la maison, un inconnu lui a demandé si elle n'était pas la fille de Bernard Prinson... Au lieu de répondre, elle a pris ses jambes à son cou, et nous avons assisté à un retour peu triomphal !

JEANNE

S'il avait abordé maman, je voudrais bien savoir quelle mine elle aurait faite... Je défie de regarder cet être-là sans avoir peur.

BERNARD, devenant très attentif.

Vieux, jeune ?

JEANNE

Il est si défait, on ne peut guère juger... Pas bien vieux, certainement.

BERNARD

Après avoir demandé si tu étais ma fille, qu'a-t-il ajouté ?

CLOTILDE, riant.

S'il a encore parlé, elle était déjà loin !... (Charles se présente à la porte.) On annonce que le café est servi.... Si vous voulez passer à la salle à manger... (A Mathilde.) Chère amie, vous devez mourir de faim après une promenade si matinale ?

MATHILDE

Nullement. Nous avions déjeuné avant de partir, et à présent que nous avons vu notre député en

bonne santé, nous allons nous sauver. J'ai aussi des officiers à recevoir et il faut que je veille à leur installation. Je loge deux lieutenants qui, sans doute, auront des camarades dans le voisinage, et je compte inviter tout ce jeune monde à goûter vers 4 heures. Nous organiserons une petite sauterie. Ne manquez pas de venir.

CLOTILDE

Nous acceptons avec le plus grand plaisir. (Mathilde et Amélie serrent la main de Bernard. Clotilde reconduit les visiteurs jusque sur le perron. Bernard empêche Jeanne de les suivre.)

BERNARD, à Jeanne.

Conduis Mlle Froment à la salle à manger et dis qu'on m'apporte mon café. Il faut que je parle à ta mère.

JEANNE, à Hélène.

Alors, partons toutes les deux. (Hélène et Jeanne sortent. Au même instant, Clotilde revient.)

## SCÈNE VI

CLOTILDE, BERNARD

BERNARD

L'homme dont Jeanne a eu si peur, devine qui c'est ?

CLOTILDE

Qui ?

BERNARD

Michel !

CLOTILDE

Ton frère ?

BERNARD

Oui.

CLOTILDE

Qu'est-ce qui te le fait penser ?

BERNARD

Un mot que j'ai reçu hier où il me prévient de sa visite... C'est lui !

CLOTILDE

Mais il avait juré de ne jamais reparaître en France.

BERNARD

D'abord il n'a rien juré de pareil, et puis, les serments, pour lui, tu sais...

CLOTILDE

Pourtant lorsqu'il est revenu d'Afrique, il était absolument à ta merci... Tu as dû en profiter pour garder barre sur lui.

BERNARD

Qu'appelles-tu « garder barre » ?...

CLOTILDE

Nous étions convaincus de sa mort. Les journaux du monde entier avaient longuement décrit son sup-

plice et compté les plaies de son cadavre. Un avis officiel du décès de ton frère t'avait permis d'hériter légalement de sa fortune. Qui te forçait à la lui rendre comme tu l'as fait ? Rien. On ne doit rien à un cadavre. J'ai compris, lorsque nous avons décidé la restitution, que tu prenais en échange des garanties formelles.

BERNARD

Tu as mal compris. Depuis deux ans, nous étions certains de la mort de mon frère, lorsqu'un nommé Renaud m'a écrit de Londres qu'il était ce frère, miraculeusement échappé à ses bourreaux à travers des périls sans nombre. Il racontait gaiement, — car ce chourineur a toujours eu le mot pour rire, — sa traversée comme chauffeur d'un paquebot, son arrivée en Angleterre, et sa lutte contre la faim pendant les premiers mois. On était en plein hiver, il avait eu la chance de débarquer par une semaine de grosse neige et de se faire embaucher comme balayeur des rues. Au dégel, il était entré comme frotteur dans un bureau de la Cité, où, bientôt, grâce à son français, on lui avait donné une petite place de rédacteur. C'est alors que M. Renaud, infime employé dans une banque de Londres, m'a écrit, sans autre but, je le crois sincèrement, que de m'annoncer les bons tours qu'il avait joués à la mort... Il ne demandait rien, ne revendiquait rien... Il mettait tout son orgueil à faire sentir qu'à force d'endurance il était indépendant de tout, même du destin. A cette époque, ma situation politique commençait à grandir et n'avait pas trop souffert

du déshonneur de Michel... Celui-ci ayant payé sa trahison de sa vie, on était quittes... A tout prix il fallait l'empêcher de ressusciter. J'ai versé au crédit de M. Renaud, à Londres, une somme équivalente à la fortune de feu mon frère. M. Renaud, touché du procédé, a répondu que Michel Prinson était mort... Note-le bien ! il n'a pas fait serment de ne jamais reparaître. Michel mort, voilà tout.

CLOTILDE

Comment ose-t-il se risquer en France ? S'il se fait pincer, lui, un pirate, un assassin, un traître, c'est la guillotine.

BERNARD

Nullement. Son crime, vieux de dix ans, est couvert par la prescription. C'est probablement ce qui lui donne la hardiesse de rentrer. Il peut aller et venir sans danger.

CLOTILDE

Charmant !... Tout le danger est pour toi !

BERNARD, souriant.

Il en aurait bien un peu sa part si on le reconnaissait, car on le tuerait comme un chien enragé... Mais cela ne m'empêcherait pas d'être dans un joli pétrin... La présence à mes côtés d'un pareil frère serait exploitée de la façon la plus perfide.

CLOTILDE

D'autant plus que Michel arrive à un instant cri-

tique... Ton discours était une merveille... Pourtant j'ai l'impression que tu as dépassé la mesure dans l'étalage de tes sentiments pacifistes

BERNARD

Que veux-tu ? La semaine dernière j'ai parlé contre la suppression des vingt-huit jours et les agriculteurs de ma circonscription ont été furieux.

CLOTILDE

Pour les calmer, tu soutiens une thèse qui met en ébullition les ouvriers de la manufacture d'armes. C'est réussi !

BERNARD

Tu m'avoueras aussi que le rôle de député n'est pas facile dans ce sacré département ! La moitié des électeurs veut qu'on tienne la poudre sèche, l'autre moitié qu'on la mouille, ma conscience m'ordonne de fouler aux pieds nos intérêts de clocher pour ne songer qu'à ceux du pays... Par-dessus le marché je porte le poids d'un passé compromettant : à l'époque de mes débuts dans la vie publique, trouvant que la notion de patrie se tenait mal devant ma logique d'étudiant, et n'ayant pas encore découvert que la patrie c'était moi, et qu'elle coulait dans mes veines avec le sang tout imprégné de vertus françaises que m'ont légué mes ancêtres, j'ai simplement nié ce que je ne parvenais pas à comprendre. Aujourd'hui, lorsque je prononce de sages paroles, on me jette à la face mes affirmations hasardées d'autrefois. Entre l'électeur belli-

queux hostile à l'internationaliste que j'ai été, et l'électeur pacifiste, rebelle au patriote que j'ai à cœur d'être, que devenir?... Un gaffeur, n'est-ce pas?...

CLOTILDE

Tu es bien trop malin pour cela, mais il est certain que ton discours n'a pas fait bonne impression.

BERNARD

Eh parbleu! je m'en doute. Depuis lundi les gens d'ici m'accablent de dépêches exaspérées... Le plus terrible, c'est que presque toutes renferment le nom de Michel, juste au moment où il arrive!

CLOTILDE

Tes correspondants s'inspirent d'un odieux article de *la Vigie* dans lequel on remet en lumière l'histoire de ton frère.

BERNARD

J'ai lu l'article... Enfin le mal est fait : tâchons d'y porter remède. J'ai déjà commencé... En passant par le bourg, je me suis arrêté à la mairie pour demander à loger un officier de haut grade...

CLOTILDE riant.

Tu as demandé!... Devant Mme Renty, tu disais qu'on t'a prévenu que tu logeais...

BERNARD

Dame! Elle n'a pas besoin d'être initiée à mes

petits secrets. (Un domestique apporte un plateau avec café, lait, petits pains et beurre. — Pendant le reste de la scène Bernard déjeune très lentement.) Oui, j'ai demandé et j'ai bien fait, car le greffier m'a donné l'assurance que, sans ma démarche, on ne nous envoyait personne... Enfin, nous avons un colonel !... Aucun des généraux ne couche à Jossigny. S'il y en avait un, il serait pour nous.

CLOTILDE

Je connais un colonel qui va être joliment dorloté... Pourvu que ton frère, en provoquant quelque esclandre, ne vienne pas tout gâter !... C'est qu'il court grand risque d'être reconnu. Au temps de sa splendeur, son portrait a paru dans tous les journaux. Sa figure était populaire...

BERNARD

Jeanne vient de se trouver face à face avec lui : l'a-t-elle reconnu ? Je n'ai aucune appréhension à cet égard. Avec l'annonce de sa visite, il m'a envoyé sa photographie pour me rassurer, et, en effet, ce n'est plus lui.

CLOTILDE

Oh ! montre sa photographie.

BERNARD

Tout à l'heure, elle est dans ma valise... Mais voici le mot que j'ai reçu. (Il tire de sa poche une enveloppe qu'il lui remet.)

CLOTILDE

Une carte !... Il n'en avait pas long à dire ! (Regar-

dant le timbre.) De Genève... (Sortant la carte de l'enveloppe et lisant.) « M. Renaud ayant à causer avec M. le député Prinson, se propose de passer les quinze premiers jours de juillet à Jossigny-sur-Mer, sachant par les journaux que la famille Prinson y est établie. Il souhaite que ces quinze jours ne s'écoulent pas sans qu'il trouve l'occasion de rencontrer M. Prinson et aura l'honneur de se présenter plusieurs fois chez lui. Il se permet d'envoyer sa photographie, pour que M. Prinson soit bien convaincu que le visage de M. Renaud n'éveillera chez personne le souvenir d'une physionomie odieuse à tout bon Français. » Toujours le même cynisme !... Pourtant le ton n'est pas menaçant. L'insistance qu'il met à s'appeler Renaud, le soin qu'il a d'établir qu'il est méconnaissable, sont de bons signes... Mais enfin, que veut-il ?

BERNARD

Je n'en sais rien, mais ce qu'il veut, on sent qu'il vient l'exiger sans la moindre émotion à l'idée de nous revoir. Ayant lu ce billet, je ne pouvais pas te laisser seule, même un jour, avec ce forban pour voisin. De plus, à tout hasard, j'ai emmené sa fille.

CLOTILDE

Comment espères-tu ranimer un sentiment paternel qui n'a jamais existé ?

BERNARD

J'espère tout autre chose. Sa fille, dont il n'a pas voulu lorsqu'elle était une charge, peut-être lui

fera-t-il bon accueil au moment où elle devient une consolation. Pourquoi, si Michel souffre de la solitude, n'aurait-il pas l'idée de prendre avec lui cette créature gentille et bien élevée ?

CLOTILDE

A quoi cela nous avancerait-il ?

BERNARD, riant.

D'abord à nous débarrasser d'elle, et puis, à moins craindre Michel. Un individu qui vit séparé de tout, hostile ou indifférent à tout, dans les circonstances critiques, on ne sait par où l'aborder. Vois quelle différence s'il arrivait accompagné d'Hélène. Nous serions prévenus par elle de ce qu'il médite. On pourrait négocier par son entremise, profiter de son influence... Au lieu d'avoir affaire à une espèce de démon, j'aurais devant moi un gredin plus ou moins pareil aux autres. Hein ! quand j'hésitais à me charger d'Hélène !... Te rappelles-tu ? J'aurais parfaitement pu m'en dispenser... Fille naturelle de mon frère, cela ne comptait pas... Mais le curé du village où la mère d'Hélène venait de mourir m'écrivait lettres sur lettres. Déjà il me comparait à Jean-Jacques mettant sa famille aux Enfants-Trouvés...Ces histoires-là sont des mines à chantages... Un chef de démocratie doit pouvoir intervenir dans la discussion de sujets émouvants, tels que la recherche de la paternité, sans courir le risque d'interruptions désobligeantes. Un peu à contre-cœur, j'ai fait une bonne action, et m'en

voilà récompensé puisque la présence d'Hélène est, jusqu'à un certain point, une sauvegarde.

CLOTILDE

Ta bonne action, ne t'en vante pas trop. Depuis huit ans que cette petite est au pensionnat, l'as-tu seulement demandée trois fois au parloir ?

BERNARD, riant.

C'est tout au plus.....

CLOTILDE

Quant à moi, je me serais volontiers occupée d'elle, mais tu le défendais.

BERNARD

Je considérais comme dangereux tout contact entre elle et les miens. Il faut cette menace d'un péril inconnu pour que je me décide à la mettre en rapport avec vous.

CLOTILDE

Je voudrais éviter les bévues... Dis-moi... Hélène sait-elle que Michel est son père ?

BERNARD, vivement.

Diable, non !... Fais attention ! Il sera temps de l'instruire, si Michel s'intéresse à elle. Encore ce sera M. Renaud et nullement Michel...

CLOTILDE

Enfin, à propos de son origine, que croit-elle ?

BERNARD

Sa mère et elle abandonnées à l'époque de sa naissance par un père dont elle ignore le nom. De plus je lui ai fait entendre que je veille sur son éducation, comme président d'une société protectrice de l'enfance.

CLOTILDE

Que doit-elle penser en ce moment? Depuis huit ans tu la laisses enfermée, et, voilà que tout d'un coup tu l'enlèves, tu l'installes dans une belle auto, tu l'introduis dans une charmante villa. « Et c'est ici chez moi... J'espère que vous y serez heureuse! Voici ma femme, ma fille. » Quelle salade cela doit faire dans son esprit... En route, elle ne t'a pas questionné?

BERNARD

C'est moi qui l'ai questionnée. Malgré mes préférences pour l'éducation laïque, j'avais tenu à la placer chez les sœurs, dans l'espoir qu'à la fin de ses études elle se ferait religieuse... Ces vocations-là ont parfois du bon...

CLOTILDE

En ce moment une vocation pareille irait contre ton projet de la colloquer à Michel.

BERNARD

Aussi je ne désire plus le cloître... C'est précisément pour m'éclairer sur ses penchants que je l'ai interrogée... Eh bien! figure-toi qu'il y a deux ans, elle a réellement été tentée de prendre le voile...

Mais le plus singulier, c'est qu'elle ne voulait pas entrer dans l'ordre auquel appartiennent les religieuses qui l'ont élevée.

CLOTILDE

Quel ordre choisissait-elle ?

BERNARD

Je n'en sais rien. Nous causions en dînant, et un collègue de la Chambre, qui m'a demandé la permission de s'asseoir à notre table, a mis fin à l'entretien... la voici... (Hélène entre, accompagnée de Jeanne.)

## SCÈNE VII

CLOTILDE, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE

JEANNE, câline allant à son père.

Mon vieux papa, que je vous embrasse encore !... (En se penchant sur son épaule, elle s'aperçoit que sa tasse de café est à peine entamée.) Comment, votre tasse est encore pleine ! Vous n'avez pas avalé trois bouchées ! C'était donc bien important ce que vous aviez à dire ?... Voulez-vous que je fasse rapporter du café ? Le vôtre est froid.

BERNARD

Laisse donc !... J'aurai fini dans un clin d'œil.

JEANNE

D'abord, vous ne placerez plus un mot. J'ai trop de choses à vous raconter. (Elle continue à lui parler bas.)

CLOTILDE, à Hélène.

Si mon mari a négligé son déjeuner, c'est moi qui suis en cause... Je lui ai posé tant de questions !... Vous devinez sur qui ?... Sur vous, oui, Mademoiselle. Souvent, j'ai eu le désir de m'occuper de vous... je n'ai pas pu, mais l'intention y était, croyez-le... Je serais heureuse de vous être utile... Pour cela, il faudrait d'abord nous connaître un peu... J'espère que vous aurez confiance en moi et que vous me direz tout.

HÉLÈNE

Ce serait bien volontiers, mais que dire ?... Il n'existe pas un passé plus nul que le mien.

CLOTILDE

Peut-être pas rempli d'événements... Et encore !... Je viens d'apprendre qu'il y a deux ans, vous aviez envie d'entrer en religion. C'est un événement, cela, dans la vie d'une âme ! Étiez-vous vraiment décidée ?

HÉLÈNE

Oui, presque...

CLOTILDE

Naturellement, vous seriez devenue religieuse dans le couvent même où vous étiez élève ?

HÉLÈNE

Non. Je voulais entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres.

CLOTILDE

Votre rêve, à dix-huit ans, était de soigner des vieillards infirmes ?

HÉLÈNE

Mon rêve !... Oh ! pas du tout ! Ma volonté.

CLOTILDE

Mais pourquoi ?

HÉLÈNE

Je n'étais pas heureuse. J'avais perdu ma mère et sa tendresse n'avait pas été remplacée... Personne autour de moi ne devinait à quel point j'étais seule... Lorsqu'on ne peut pas être consolé soi-même, on éprouve le besoin de consoler les autres.

CLOTILDE

Cela vous paraît simple ?

HÉLÈNE

Il me semble... Être consolateur ou consolé nous sauvent également de l'abandon.

CLOTILDE

Vous avez renoncé à votre projet... pourquoi ?

HÉLÈNE

J'ai eu peur de ne pas persévérer toute ma vie... Je ne suis pas assez pieuse.

BERNARD, se levant.

Allons !... me voilà lesté !... (A Jeanne.) Sonne pour qu'on emporte ce plateau. (Jeanne va pousser un bouton électrique.)

CLOTILDE, à Jeanne.

As-tu montré sa chambre à mademoiselle ?

JEANNE, souriant à Hélène.

Pas encore, je vais la conduire.

CLOTILDE, à Hélène.

J'ai choisi pour vous une chambre d'où on découvre toute la rade... Je suppose qu'avant de venir ici vous n'aviez jamais vu la mer ?

HÉLÈNE

Même ici, Madame, je ne l'ai pas encore aperçue.

JEANNE, riant.

C'est vrai, d'où l'aurait-elle aperçue ?... Elle est arrivée en auto par des rues étroites, et, à table, elle tournait le dos à la fenêtre. (Prenant d'un geste amical Hélène par le bras, elle l'entraine dans la galerie.) Regardez ! (Hélène, muette d'admiration, contemple la mer qui scintille sous le gai soleil.)

CLOTILDE

Vous ne trouvez pas que c'est beau ?

HÉLÈNE

Si !

JEANNE

Vous attendiez-vous à tant d'immensité ?

HÉLÈNE

Mes yeux ne sont pas habitués à un autre horizon que quatre murs. L'immensité n'y entre pas... J'ai à peine la sensation de voir... J'ai surtout la sensation de pouvoir... oui, de pouvoir glisser là-dessus pendant des jours et des jours...

BERNARD, riant.

Vous croyez qu'elle découvre la mer ?... Point !... Elle découvre la liberté !... (Au même instant, Jeanne, très émue, montre du doigt un individu qui longe la grille du jardin.)

JEANNE

Papa !... Voilà celui qui m'a fait si peur !... Il examine la maison. (Bernard se précipite pour voir celui qu'elle désigne.) Là !... debout devant la grille.

BERNARD, après un rapide examen rejoignant Clotilde, lui parle à mi-voix, pendant qu'Hélène et Jeanne continuent à observer les mouvements de l'intrus.

C'est bien lui !... Laisse-nous !... Je garde pour un instant Hélène et Jeanne... A cause d'Hélène... La lui montrer... Qu'il sache qu'elle est sa fille.

JEANNE

Il entre dans le jardin... Il nous a vues !... Il vient !

BERNARD, d'un ton très calme.

Eh ! qu'il vienne !... Je le connais... C'est un très brave homme !... (Clotilde s'en va. Hélène et Jeanne se disposent à la suivre.) Non, vous deux, restez !... Et s'il cherche à causer avec vous, au lieu de l'éviter,

soyez gentilles et confiantes... Vous m'entendez, Hélène ? (Michel apparaît massif, gros, défiguré, affreux à voir. Son visage est d'abord masqué en partie par un large chapeau mou rabattu sur les yeux. Lorsqu'il a fait trois pas dans l'appartement, il se découvre et rien ne dissimule plus les cicatrices de son front.)

## SCÈNE VIII

BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE, MICHEL

MICHEL, très jovial, sans tendre la main à Bernard, se présentant lui-même.

C'est M. Renaud !... Bonjour !...

BERNARD, sans faire un pas vers lui, d'une voix blanche.

Bonjour, monsieur Renaud. Voici ma fille Jeanne.

MICHEL, toujours du même ton réjoui.

Ah ! oui !... Elle n'en veut pas trop au gros butor qui lui a fait peur ? Dites donc, cette fois, pas moyen de se cacher !... Regardez-moi bien, mademoiselle Jeanne !... (Elle le regarde dans le blanc des yeux.) A la bonne heure ! Il y a progrès !... (Se tournant vers Hélène.) Et celle-ci... a-t-elle aussi repris courage ?... Ah ! mais, il y a erreur... (à Jeanne.) Ce n'est pas avec elle que vous étiez tantôt.

JEANNE

En effet.

BERNARD, avec importance.

Je vous présente Mlle Hélène Froment.

MICHEL, comme frappé d'un souvenir.

Froment!... Je ne connais que ça! J'ai déjà dû rencontrer mademoiselle... (Hélène naïvement fait un geste négatif.) Si, Mademoiselle... Mais vous étiez trop petite!... Vous n'avez pas pu vous former une opinion sur moi... (A Bernard.) J'ai une chance particulière... La famille au complet... Il manque pourtant Mme Prinson.

BERNARD, interloqué.

Ma femme se porte bien, merci!... (Faisant signe à Jeanne d'emmener Hélène.) Mes enfants, j'ai à causer avec M. Renaud. (Hélène et Jeanne s'en vont, après avoir salué Michel.)

## SCÈNE IX

BERNARD, MICHEL, puis CHARLES

BERNARD, ému.

Toi, ici!

MICHEL, goguenard.

Allons bon!... Vous tutoyez M. Renaud!

BERNARD

Assez de comédie!... Si tu veux causer, parle sérieusement.

MICHEL

Tu as raison, les meilleures plaisanteries sont les plus courtes... A partir de maintenant je redeviens Michel.

BERNARD, inquiet.

Rien qu'avec moi, cependant.

MICHEL

Ah ! ah ! Renaud pour la galerie et Michel pour toi. Tu fais bien de préciser, sans cela je te fiche mon billet qu'à la première personne qui entrait...

BERNARD

Oui ou non, viens-tu me créer des ennuis ?

MICHEL, très bon enfant.

Penses-tu !... Quel plaisir aurais-je à t'embêter ?

BERNARD

Tu as une façon de parler...

MICHEL

Ne fais pas attention... Je ne suis plus habitué... c'est-à-dire, je reste des semaines, des mois, sans parler à personne et, quand je trouve des gens qui m'écoutent, ce ne sont pas des duchesses... Des ennuis !... Fichtre non !... Tu es un trop brave homme !... J'arrive, et qui est-ce que je vois installée à ton foyer, traitée comme ta propre fille ?... La mienne !... Celle que j'ai assez salement plaquée dans le temps avec sa mère... Donnes-tu également asile à la mère ?

BERNARD

Elle est morte.

MICHEL

Fâcheux!... Cette femme m'avait aimé... J'aurais une expérience amusante à faire si je rencontrais une ancienne bonne amie... Courir à elle, les bras ouverts, en criant : « Je suis ton Michel adoré !... » (Riant à gorge déployée.) Avec une gueule pareille, hein ! qu'en dis-tu ?

BERNARD, révolté.

Ce que je dis ? Écoute !... Lorsque tu m'as écrit d'Angleterre que tu étais sauvé, j'ai préféré ne pas répondre... Tu ne demandais pas de nouvelles, et, par une espèce de pitié, j'ai reculé devant celles que j'aurais eues à te donner. J'ai ouvert un crédit à M. Renaud, tu as accusé réception dans les termes que je souhaitais... Nous en sommes restés là... Mais, devant ton impudence, c'est un besoin pour moi de te montrer le mal que tu as fait... Deux mois après que le récit de ta rébellion a été publié en Europe, notre mère est morte de chagrin... Oui, uniquement de chagrin, car sa santé était parfaite avant le désastre... Quant à notre père, c'est encore plus triste... Tu étais son préféré... Dès qu'il était question de ton avancement, de tes campagnes, de ta renommée, ses yeux brillaient !... Un jour il est entré dans ma chambre et a étalé un journal devant moi. Son doigt m'indiquait un titre en grosses lettres : « Afrique Centrale... Révolte d'un officier français ». Alors, j'ai commencé l'affreux article dont chaque ligne révélait un crime. L'expédition commandée par Michel Prinson accusée d'atrocités : villages brûlés, femmes, enfants égorgés ;

prisonniers farcis d'une cartouche de dynamite qu'on faisait éclater. Une seconde expédition envoyée à la recherche de la colonne mal famée... Le récit de l'embuscade préparée par toi... Le massacre de tous les blancs !... La fin héroïque du colonel qui tombait sous les balles en criant une parole de pardon. Lorsque je suis arrivé au bout de la lecture, mon père m'a fait signe de ne rien ajouter. Il est sorti sans avoir ouvert la bouche. Jamais plus il n'a prononcé ton nom. Il a traîné pendant des mois avec une maladie noire. Un matin, on l'a trouvé inanimé sur son lit... Nous avons réussi à cacher qu'il avait pris du poison, mais c'est la vérité !... (Long silence.)

MICHEL

Les pauvres vieux ! Très triste !... Bah ! quand un fruit véreux tombe de l'arbre, est-ce que les fruits voisins s'en plaignent ?... Ils s'arrondissent d'autant mieux. Pourquoi les personnes sont-elles moins avisées ? Et d'ailleurs, puis-je être responsable de toutes les inepties qu'on a publiées sur moi ?... Ainsi les festins de chair humaine : on exagère !... (Avec un demi-sourire.) La vérité est que je goûtais souvent à la popote de mes noirs, comme c'était mon devoir de chef... Tu ne peux pas te figurer tout ce qui mijotait dans ce bouillon-là... Du crocodile, du serpent, du perroquet... J'en retirais parfois des morceaux d'orang-outang... De loin la forme aura pu tromper... Tiens, encore cette histoire de missionnaire et de trois religieuses qui dirigeaient une petite chrétienté à la

limite du désert, et que j'aurais enlevés, trimballés pendant des centaines de lieues, pour les abandonner dans la brousse après les plus ignobles traitements... Rien de plus faux... Le missionnaire, d'abord, je l'ai laissé parfaitement tranquille à son poste... Qu'est-ce que j'en aurais fait?... Quant aux religieuses, elles ont été relâchées dès le lendemain et confiées à une caravane qui devait justement passer à côté de leur école... Tous mes actes ont été grossis, dénaturés à plaisir... J'admets qu'il y en a un : avoir tendu à ces gens le traquenard où ils ont péri... ça, oui... C'était un sacré tour !... Et encore, il y aurait bien des choses à dire... (S'interrompant.) Voyons, voyons! Ma parole, je plaide!... Encore un peu je demanderais pardon!... Et toi qui te donnes des airs de juge!... Non, c'est trop farce!... J'étais dans mon droit! J'avais planté le drapeau de la France sur d'immenses territoires qui étaient mes conquêtes. J'y étais chez moi! Et on prétendait m'en chasser!... Me détrôner, en somme... et de tyran que j'étais, me remettre au rang de petit officier! Commander en pays sauvage!... Ah! mon gaillard!... Voilà ce qui s'appelle avoir les atouts dans son jeu!... Être roi nègre et faire la fête au son du tam-tam!... Fumer sa pipe dans son harem comme un maquignon dans son écurie, une écurie où grouillent des femmes qui sont de beaux animaux effrontés et dociles, qu'on choisit, qu'on palpe, qu'on prend, qu'on laisse... Et la chasse!... Les tueries de zèbres et d'antilopes, la guerre aux lions, aux éléphants, aux gorilles et aux nègres, dans l'immensité des forêts dont

on se sent le maître souverain... Imagine quelqu'un qui vient me déranger quand j'ai des fusils prêts à partir... Ah ! le pauvre !

BERNARD

Tu as tué tes parents et voilà comment tu accueilles le récit de leur mort !

MICHEL

Je ne pleure ni père ni mère, parce que j'étais mort avant eux...On ne pleure pas devant une tombe, lorsqu'on est soi-même dans la tombe... Certes, j'ai toujours été un ; même à l'époque où je massacrais des femmes et des enfants, j'avais encore des heures de détente... Je puis t'indiquer à quelle minute précise tout ce qui était sensible en moi a été supprimé... Vois-tu, on peut dire du drapeau qu'il n'est qu'une loque... loque tant qu'on voudra, mais à partir du moment où j'ai tiré sur elle, j'ai compris qu'il n'y avait plus pour moi ni parents ni amis nulle part sur cette terre : une façon d'être mort !

BERNARD

Malgré moi, je te plains...

MICHEL

Garde ta pitié : je n'en ai que faire !... Les morts de ma sorte ont un genre de bonheur qui remplace tout. Ils ont l'indépendance absolue. Je suis libre !... Pas libre comme un citoyen de pays à législation plus ou moins large.. Ma liberté est celle du paria qui

ne respecte et ne ménage plus rien !... Sais-tu dans quelles circonstances bizarres j'ai eu la révélation de l'ivresse que donne cette liberté-là ?

BERNARD

Tu viens de le dire... c'est lorsque tu as commandé le feu contre ton drapeau.

MICHEL

Pas du tout !... Alors, je n'ai eu que l'impression d'une rupture complète avec la société. L'idée qu'une joie pouvait émaner de cette rupture n'est venue que beaucoup plus tard, et voici comment : tu n'ignores pas qu'après ma révolte, j'ai continué pendant plusieurs semaines une existence de pacha, jusqu'au jour où mes sujets, ne me sentant plus soutenu par la France, se sont, à leur tour, fâchés et m'ont massacré. Mais ils n'ont réussi qu'à moitié !... Des brutes qui vous hachent, et, lorsqu'ils vous ont couvert d'une bouillie sanglante dans laquelle s'efface la forme humaine, ils croient l'homme anéanti... Mon cadavre est resté exposé pendant des heures au grand soleil sous un essaim de mouches. Le soir, je me suis traîné loin des cases. Durant des mois, j'ai vécu dans la brousse, errant la nuit, dormant le jour... Enfin, après avoir marché vers le Nord, longtemps, j'ai été surpris par un parti de Touaregs nomades et emmené captif... Pendant des semaines, ils m'ont promené à travers les sables, attaché par le cou à la queue d'un chameau... Eh bien, c'est à ce moment-là que j'ai été pour la première fois ivre de liberté !... Oui, avec la corde au cou et le cul pelé d'un chameau pour tout

horizon... C'est que la liberté n'est pas au dehors, mais au dedans de nous-mêmes, et, en m'efforçant de suivre les vastes enjambées du chameau, je sentais naitre en moi l'âme qui trouve son bonheur dans la solitude.

BERNARD, ironique.

Solitude relative !

MICHEL

On est mille fois plus seul entre un Arabe qui vous cingle de coups de matraque et un chameau qui vous remorque par brusques saccades, que perdu dans l'immensité du désert !... Depuis cette promenade, je n'ai guère cessé d'être aux prises avec de cruelles difficultés... A Londres, j'ai couché sous les ponts, le ventre creux, par un froid noir... J'étais joyeux !... Je le suis encore. M. Renaud n'a pas de maitresse... Après avoir aimé celles qu'on viole, il aime celles qu'on achète... M. Renaud n'a pas d'amis... M. Renaud n'a même pas de relations... Très peu de gens seraient capables de supporter la vie que mène M. Renaud... Les uns crèveraient de mélancolie... D'autres iraient s'enterrer dans un couvent où, du moins, on dit : « Frère ! » à des moines... Moi, non seulement je tiens le coup, mais je le tiens avec allégresse... Le fait qu'on devrait être écrasé et qu'on réagit avec une indomptable opiniâtreté produit du bonheur !...

BERNARD, ironique.

Bonheur qui consiste à être fier de ne pas succomber à la peine.

MICHEL

D'accord !... Je ne suis pas ce qu'on appelle heureux... Impassible serait plus juste.

BERNARD

Impassible, toi !... Mais la passion éclate à chacun de tes mots !

MICHEL

Où vois-tu la passion ?... J'arrive un peu nerveux de m'être heurté aux uniformes qui fourmillent dans le village... Imagine un homme brouillé avec un autre, et qui se trouverait en face de lui à chaque tournant de rue... Cela finirait par l'agacer... Ah ! et puis zut !... Ce n'est pas pour te raser avec des balivernes que j'ai fait le voyage.

BERNARD

Justement !... Tu es venu pour me dire quelque chose : dis-le !...

MICHEL

Non, pas à présent... La question se pose mal, ou plutôt tu as eu tort de ne pas la poser dès mon premier pas dans cette maison... Je n'ai plus de famille et tu m'as récité un boniment à l'usage de l'Enfant prodigue !... plus de Patrie, et tu m'as fait parler comme un conscrit... Mon esprit est ailleurs... Salut !... Je reviendrai... (Entre Charles.)

CHARLES

Il y a là un planton venu à bicyclette. Il annonce que le colonel sera ici dans un instant.

BERNARD, à Charles.

Dites à madame qu'elle peut descendre. (Charles sort.) C'est le colonel qui a son billet de logement chez nous... Si tu veux revenir cet après-midi je serai à ta disposition.

MICHEL

Ça va... Es-tu libre vers 3 heures ? (Clotilde ayant changé de toilette apparait dans la galerie où elle s'arrête hésitante.)

BERNARD

Oui... (Comme pour l'inviter à disparaitre.) Voilà ma femme.

MICHEL

Cela te contrarierait-il que je parle à ma belle-sœur ?... Bien entendu, si elle ne sait pas qui je suis.

BERNARD, après avoir hésité.

Elle te croit mort... Reste si cela te convient.. (Clotilde se décide à venir vers eux.)

## SCÈNE X

BERNARD, MICHEL, CLOTILDE

BERNARD, à sa femme, avec un geste de vague présentation.

Monsieur Renaud. (Clotilde salue gauchement, très embarrassée.)

MICHEL, du ton le plus aimable.

Je suis fixé à l'étranger depuis de longues années

et ce spectacle des manœuvres qui, pour tout le monde est intéressant, l'est particulièrement pour moi... La vue des uniformes français me donne une sensation de nouveauté.

CLOTILDE

Vous allez pouvoir contempler un uniforme de très près : nous attendons d'un instant à l'autre le colonel Hérouard.

MICHEL

Hérouard !... bigre !... Ce n'est pas le premier venu !

CLOTILDE

Vous le connaissez ?

MICHEL

Personnellement, non. De réputation, qui ne le connaît ?... Sa campagne au Soudan a été merveilleuse... C'est un brave ! (Le son d'une musique lointaine arrive par bouffées.)

BERNARD

Écoutez... Un régiment qui marche musique en tête... Toutes les troupes n'ont pas encore pris leurs cantonnements. (On entend le pas d'un cheval qui s'arrête et piétine devant la grille — puis un bruit de voix — Bernard et Clotilde vont à la porte vitrée.)

CLOTILDE, arrivée la première.

Le colonel !...

BERNARD, se précipitant derrière elle.

A-t-il quelqu'un pour tenir son cheval ?

CLOTILDE

Oui, son ordonnance est là !... Sonne vite pour qu'on lui indique l'écurie. (Bernard court à un bouton électrique, à gauche, au premier plan.) Le colonel ne sait où aller, montre-toi ! (Bernard après avoir pressé sur la sonnerie, revient à pas précipités et sort sur le perron. Pendant le commencement de la scène suivante, la musique militaire, dont le bruit n'était d'abord perceptible que d'une manière intermittente, augmente peu à peu de sonorité. Au bout de quelques répliques, on distingue l'air qui est joué.)

## SCÈNE XI

BERNARD, MICHEL, CLOTILDE, HÉROUARD, puis CHARLES puis JEANNE avec HÉLÈNE

BERNARD, au dehors sur le perron appelant.

Par ici, mon colonel !...

CLOTILDE, contre la porte, très affairée et sans se retourner, à Michel qui attend, les bras croisés, pas bien loin derrière elle.

Une femme doit-elle dire « colonel » ou bien : « mon colonel ? »

MICHEL, rudement.

Je n'en sais rien.

BERNARD, se retournant, à sa femme.

Colonel. (Une ombre passe sur le visage de Clotilde. Mais elle redevient subitement très souriante et se poste sur le seuil de la porte, pendant que Bernard, au dehors, prodigue au colonel des phrases obligeantes.)

CLOTILDE, d'une voix hospitalière et compatissante.

Colonel, venez !... Il fait une chaleur dehors ! (Le colonel paraît en tenue de campagne. Il salue d'une façon très militaire, les talons réunis, puis baise la main que lui tend Clotilde. Bernard entre derrière lui. En même temps, Charles, venu de l'intérieur s'arrête auprès de Bernard, attendant des ordres.)

BERNARD, à Charles.

Qu'y a-t-il ?

CHARLES

Monsieur n'a pas sonné ?

BERNARD

C'est juste !... J'oubliais... Indiquez à l'ordonnance du colonel où se trouve l'écurie... (Montrant le perron.) Par là, vite !... (Élevant la voix.) Et recommandez qu'on ait bien soin du cheval ! (Le domestique sort par le jardin.)

CLOTILDE, amenant le colonel vers l'intérieur.

Une si jolie bête !... Je la regardais tout à l'heure... Si fine... si... Des yeux de gazelle... Vous saurez, colonel, que j'ai la passion des choses guerrières. J'ai passé une partie de la nuit à cette fenêtre, avec ma fille. Nous ne pouvions pas nous arracher au spectacle de la bataille... (Le colonel, arrivé devant Michel, jette sur lui un regard étonné. Clotilde ne peut éviter la présentation.) Monsieur Renaud... (Le colonel faisant le geste de tendre la main à Michel, elle coupe le mouvement en passant entre les deux hommes et ramène le colonel dans la galerie vitrée.) De quel côté se trouvait votre régiment ?

HÉROUARD

Tenez, on voit fort bien d'ici l'endroit que nous

avons défendu presque tout le temps. De 3 à 5 heures du matin, mes tirailleurs ont été déployés derrière la haie de ce parc, à mi-côte, au-dessus de Jossigny... Vous voyez, à gauche de la grande maison blanche !... (La musique militaire qui depuis un instant ne se faisait plus entendre, éclate, à courte distance, jouant une marche entrainante.)

BERNARD

Par quel hasard un régiment ici ?

HÉROUARD, riant.

Rassurez-vous, monsieur le député, vous n'avez que le colonel à loger. Mais lorsqu'on reçoit le colonel, on donne également l'hospitalité au drapeau. C'est une compagnie du 170e qui, musique en tête, escorte le drapeau jusqu'à votre maison. Demain au départ, on viendra le reprendre avec le même cérémonial. (Jeanne arrive en courant par la galerie vitrée et d'un bond se trouve au milieu de la salle, elle est suivie d'Hélène plus calme.)

JEANNE, haletante.

On apporte le drapeau... Le brosseur du colonel dit que... (Elle s'aperçoit qu'elle est auprès du colonel lui-même et s'arrête confuse.)

HÉROUARD, souriant s'incline devant elle.

Madame votre mère assure que vous suivez avec ardeur les opérations militaires. Je constate qu'elle n'exagérait pas. Comme officier, permettez-moi de vous féliciter. (Il lui tend la main, elle y met la sienne et en quittant le colonel se trouve auprès de son père.)

JEANNE

Est-ce qu'on peut regarder ?

HÉROUARD

Comment donc !... je suis fier de vous présenter mes hommes... Regardez-moi quelle allure, après huit heures de marche !... (En disant cela, le colonel fait passer Jeanne puis Hélène, sur le perron. — Clotilde se dispose à les suivre. Dès qu'elle a jeté un regard au dehors, elle revient en toute hâte vers son mari.)

CLOTILDE

Il y a foule... Toute la population est là... Montre-toi... Ce sera d'un excellent effet.

BERNARD

Tout de suite ! (Regardant autour de lui.) Un chapeau !... (Très pressé, parcourant la chambre.) Il me faut un chapeau, vite !...

CLOTILDE, cherchant avec lui.

Je n'en vois pas... Qu'est-ce qui t'empêche d'y aller tête nue ? Ce n'est pas un temps à s'enrhumer.

BERNARD, exaspéré.

Il s'agit bien de rhume !... C'est pour saluer le drapeau !... (Détachant les syllabes.) Sa-lu-er le drapeau !

MICHEL, allant à lui.

Voici le mien. (Il lui tend son chapeau.)

BERNARD, le saisit fiévreusement.

Ça ne fait rien... Merci !... Il se couvre et s'élance au dehors. Pendant les répliques précédentes on entendait confusément divers commandements militaires, les derniers plus distincts : « Présentez Arme ! »... Puis un silence pendant que le capitaine salue de l'épée le drapeau qui fait face à la troupe. Alors d'une voix nette et forte,

retentit le commandement : « Au Drapeau ! » Clairons et tambours battent et sonnent. La musique joue. A la minute même où la glorieuse fanfare éclate, Bernard paraît sur le perron... Il écarte les assistants, et, bien à la vue de la foule, on le voit enlever son chapeau d'un geste large et solennel, et tenir ce chapeau, le bras tendu à la hauteur de son visage, tout le temps que dure la musique. Elle se tait. Les honneurs sont rendus. Le porte-drapeau gravit les marches du perron. Au moment où il passe à côté de Bernard, celui-ci d'une voix retentissante s'écrie : « C'est l'orgueil de la France qui entre chez moi ! » Bravos de la foule. Cris nombreux de : « Vive l'armée !... Vive la France ! »... Michel, pendan le salut au drapeau, est resté seul, à demi-assis sur une table qui occupe le milieu de l'appartement, le dos tourné au perron, les bras croisés, le regard vague. A l'arrivée du porte-drapeau, il sursaute, se retourne et se trouve en présence du drapeau...

L'officier qui le tient, indécis sur le chemin à prendre et se trouvant encore loin des autres personnages qui se sont attardés à contempler la foule s'adresse à Michel :

## SCÈNE XII

### LES MÊMES, LE PORTE-DRAPEAU

LE PORTE-DRAPEAU, arrêté sur le pas de la porte, à Michel.

Pardon, Monsieur !... La chambre du colonel... Pour y aller, s'il vous plaît ?...

MICHEL, rudement.

Je ne suis pas de la maison.

BERNARD, attirant l'attention de Jeanne.

Jeanne !

JEANNE

Si vous voulez venir, Monsieur. (Elle s'éloigne, suivie du porte-drapeau et, par la galerie, l'introduit dans les appartements).

HÉROUARD, riant à Jeanne qui disparaît.

C'est pour la Patrie, Mademoiselle !... (Michel, pendant que tous les regards sont fixés sur le drapeau qu'on emporte, s'élance comme un fou vers le jardin. Dans sa précipitation il se heurte contre Hélène.)

HÉLÈNE, surprise.

Vous partez !...

MICHEL, d'une voix étouffée.

Oui !... (Et il se sauve nu-tête.)

RIDEAU

# ACTE DEUXIÈME

Décor du premier acte.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, MICHEL

Hélène est assise dans la galerie. Elle tient un livre qu'elle ne lit pas et rêve en regardant la mer. Michel venant du jardin entre par la porte du perron qu'il trouve ouverte. Il s'approche d'Hélène sans faire de bruit et reste un instant à l'observer.

Subitement, elle se rend compte qu'un homme est debout auprès d'elle. Aussitôt, elle se lève avec un petit cri d'effroi et reconnaît Michel.

MICHEL, ironique.

Si peur que cela ?

HÉLÈNE, moitié souriante, moitié suffoquée.

Je ne m'attendais pas...

MICHEL, avec flegme.

Même quand on s'attend, ma hure ne rate pas son effet. (Hélène veut s'éloigner.) Eh bien ! Où allez-vous ?

HÉLÈNE

Prévenir M. Prinson que vous êtes là.

MICHEL

Vous ne lui apprendrez rien... Pendant que je traversais le jardin, il m'observait d'une fenêtre du premier étage.

HÉLÈNE

Alors, vous n'êtes pas venu par la grand'route ?

MICHEL

Non, par la campagne : j'ai du temps à perdre. (Un silence.) Qu'a-t-on dit, ce matin, lorsqu'on a découvert que j'étais parti ?

HÉLÈNE

Pas grand'chose. M. Prinson a chargé le valet de chambre de remettre à votre hôtel le chapeau qu'il avait gardé.

MICHEL

Et c'est tout ?...

HÉLÈNE

Qu'attendiez-vous encore ?

MICHEL

Partir ainsi nu-tête... On ne s'est pas étonné ?

HÉLÈNE

Si, tout de même un peu... Pendant le déjeuner le colonel a demandé si vous n'étiez pas un ancien officier.

MICHEL, marmotte entre ses dents.

Ah ! il a l'œil, le bougre !... (Un silence.) Qu'a-t-on répondu ?

HÉLÈNE

« Non », naturellement.

MICHEL

« Naturellement » m'amuse !... Pourquoi « naturellement » ?

HÉLÈNE

J'ai parlé sans réfléchir, je vous assure !

MICHEL, ironique.

Je m'en doute !... Enfin, votre opinion sincère ? Officier ? Pas officier ?

HÉLÈNE

Je suis entrée au couvent, il y a huit ans, à la mort de ma mère, j'en suis sortie pour la première fois hier soir... que puis-je connaître ?

MICHEL

Huit ans de boîte sans congés ni vacances ?

HÉLÈNE

Pas un jour !

MICHEL

C'est assez coquet !... Pourquoi est-ce précisément hier qu'on vous a mise en liberté ? (Hélène le regarde avec étonnement et ne répond pas.) Très bien... je me mêle de ce

qui ne me regarde pas, hein ?... (S'animant.) Eh ! allez donc ! dites-le-moi en face ! J'aime assez qu'on m'envoie les choses à travers la figure !

HÉLÈNE

En quoi puis-je vous intéresser ?

MICHEL

Vous ne m'intéressez pas... (Se frappant la poitrine.) Un seul personnage au monde peut se vanter de m'occuper, et le renseignement que je demande peut lui être utile. Cela, vous vous en foutez !

HÉLÈNE

Je serais heureuse de vous rendre service.

MICHEL

Ah ! petite Mademoiselle, voilà une bonne parole dont vous aurez tout de suite la récompense. Je vais vous faire un cadeau... un vrai cadeau, pour peu que vous ayez bec et ongles... Savez-vous que Bernard Prinson avait un frère ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

C'est votre mère, hein, qui vous l'a dit, quand vous étiez enfant ?

HÉLÈNE

Elle ! Non, jamais elle n'a parlé devant moi d'aucun Prinson, ni du député ni de l'autre... C'est la

supérieure du couvent où j'ai été élevée. Une fois, elle m'a demandé si le député qui payait ma pension était parent d'un officier qui, après s'être révolté, avait été massacré par les nègres. A ma mine, elle a constaté que j'ignorais de quoi il était question. Alors elle m'a tout raconté.

MICHEL

Tout! (A lui-même riant.) C'est qu'elle le croit, l'innocente! Enfin, vous savez en gros ce qu'il a fait, le frère de Bernard Prinson!... Eh bien, je suis ce frère! Je suis Michel Prinson! (Il se tait dans l'attente d'un geste de terreur ou de réprobation. Hélène, parfaitement calme, reste les yeux fixés sur lui.) Un assassin! Pire qu'un assassin!... Que je dise mon nom, au bout du monde, n'importe où, chacun s'écartera comme d'un pestiféré... Vous ne comprenez pas à quel degré je suis tombé!

HÉLÈNE, lentement.

Au contraire, je comprends mieux que personne.

MICHEL

Et vous m'écoutez... sage comme une image. Je ne vous fais pas horreur?

HÉLÈNE

Nullement. La révolte est de tous les crimes celui que j'excuse le plus.

MICHEL, riant.

Je ris parce que vous parlez de crimes avec l'aplomb d'un vieux magistrat... Dites donc, votre

penchant pour la révolte, c'est effrayant!... Est-ce qu'au couvent vous aviez la tentation d'égorger les sœurs?...

HÉLÈNE

Oh! voyons...

MICHEL

Alors, qui détestez-vous?

HÉLÈNE

Je ne sais pas : tout le monde!

MICHEL

Vous voulez dire l'organisation de tout le monde : la société... Ce mot vous fait ouvrir de grands yeux! Parions que vos maîtresses ne s'en servaient pas souvent?

HÉLÈNE

Jamais!... Oui, j'en veux beaucoup à votre société. Je lui dois d'avoir grandi en prison.

MICHEL

Eh bien, grâce à moi, vous avez le moyen de n'y pas retourner. Je vous livre mon secret avec tout pouvoir de le crier sur les toits... J'habite l'étranger... je m'appelle Renaud... je ne communique avec les humains qu'au café ou à la brasserie... encore, pas souvent! Si une petite Française raconte à ses compatriotes que Michel Prinson n'est pas mort, en quoi cela peut-il troubler ma digestion? Mon frère, lui, ne partage pas cette philosophie...

C'est un politicien... donc un froussard !... Il fait dans sa culotte à l'idée du scandale qu'entraînerait ma résurrection. Si jamais vous avez envie de rendre plus attentifs ceux qui vous ont oubliée dans un pensionnat pendant huit ans, je vous en fournis le moyen... Gentil, pas vrai ?... Hésiterez-vous encore à m'expliquer pourquoi c'est hier qu'on vous a délivrée de cette longue captivité, hier, et pas il y a deux mois ou dans huit jours ?

HÉLÈNE

Moi-même j'y ai bien réfléchi : je ne découvre pas de motif. Une seule chose m'a frappée, c'est que M. Prinson m'a recommandé, ainsi qu'à sa fille, d'être très gentille et confiante avec vous. Il avait l'air de s'adresser particulièrement à moi.

MICHEL, à lui-même, se frottant les mains.

Parfait ! Parfait !

HÉLÈNE, souriant.

Vous voyez, j'obéis : je suis confiante !

MICHEL

Et gentille ! très gentille ! (Un silence.) Vous plaisiez-vous au couvent ?

HÉLÈNE

Non.

MICHEL

Ma question est stupide. Vous avez prononcé le

mot « prison ». A part cela, vos maîtresses devaient être d'assez bonnes personnes ?

HÉLÈNE, indifférente.

Oui.

MICHEL

Vous trouviez des camarades pour jouer, rire, au besoin vous disputer ?

HÉLÈNE

Pas toujours... Mes camarades avaient des familles... Moi, je vous l'ai dit, j'avais perdu ma mère. Quant à mon père n'en parlons pas, cela vaut mieux !... Pendant les vacances, je restais seule.

MICHEL, en connaisseur.

Alors, c'était l'ennui... le sombre ennui !

HÉLÈNE

Oh ! très sombre, surtout lorsque j'étais petite. Errer seule pendant six semaines dans l'immense école déserte, me semblait affreux ! Ce temps, qui apportait de la joie aux autres enfants, me faisait pleurer de tristesse... Lorsque je suis devenue plus grande, j'ai appris à vaincre un peu mieux l'ennui, mais je n'en ai pas été plus heureuse.

MICHEL

Quel a été votre nouveau souci ?

HÉLÈNE

Je souffrais d'être élevée par charité.

MICHEL, ironique.

Pour la charité qu'on vous faisait !...

HÉLÈNE

C'est probablement parce que je ne pouvais pas en être touchée qu'elle m'était insupportable. J'ai réussi à m'en débarrasser.

MICHEL

Comment ?

HÉLÈNE

Lorsqu'avant de m'emmener, M. Prinson a voulu payer le prix de ma pension, je lui ai dit froidement : « Non, vous ne devez rien. Je suis d'âge à ne plus recevoir la charité. Depuis deux ans, je surveille les petites en échange de ce qu'on doit pour moi !... » C'était la vérité, et je m'étais promis un plaisir énorme, le jour où je la servirais.

MICHEL

A-t-elle fait sensation ?

HÉLÈNE

Absolument pas... Votre frère a souri et parlé d'autre chose.

MICHEL, les dents serrées.

Le mufle !... (Silencieux, il regarde la jeune fille avec complaisance, puis) Ce n'est pas vous faire un compliment, mais je ne puis m'empêcher de constater que nos caractères sont bâtis sur le même patron. Pour ne

devoir votre pain à personne, vous avez torché des marmots, moi j'ai balayé les rues : deux besognes parentes... Bientôt vous apprendrez à vos dépens que, lorsqu'on gagne son pain, c'est autre chose qui manque... Il faut conquérir son bonheur pouce par pouce... Quand je suis revenu d'Afrique, j'ai d'abord eu la préoccupation de ne pas mourir de faim, et puis, dame ! il m'a fallu combattre l'ennui, tout comme un enfant perdu dans une grande école déserte !

HÉLÈNE

Je connais une petite fille qui s'est penchée plus d'une fois à la fenêtre du dortoir, avec la tentation de se briser sur le pavé de la cour. Mais on lui faisait une telle peinture des flammes de l'enfer, que, sans y croire beaucoup, elle n'osait pas risquer une éternité de souffrances... Puisque nos caractères se ressemblent tant, vous devez avoir éprouvé la même chose ?

MICHEL, riant.

A peu près !

HÉLÈNE

Alors, à vous aussi, l'enfer donnait à réfléchir ?

MICHEL

Oh ! moi, le diable ne me fait pas peur !... Non ! chaque fois que j'ai été sur le point de me brûler la cervelle, ce qui m'a retenu, c'est une espèce d'espoir... Ne me demandez pas ce que j'attendais... Dans ma bouche, l'idée paraîtrait tout simplement

folle... Pourtant elle me décidait à rester... Et alors, n'importe comment, je passais outre... Si je vous disais qu'un soir de Noël où je me sentais particulièrement abandonné au milieu d'un peuple en fête, j'ai commandé pour mon dîner une omelette au rhum, non que j'aime ce plat plus qu'un autre, mais cette petite flamme qui dansait sous les yeux... cela vivait... cela tenait compagnie... (Avec un bon rire.) On est idiot quelquefois !

HÉLÈNE, émue.

Je n'appelle pas cela être idiot !

MICHEL, énergique.

On ne l'est pas, c'est vrai, du moment que l'on se tire d'affaire !... Et je suis homme à cela ! (Reprenant un ton de camaraderie.) Tenez, quand vous serez en peine, voici un moyen facile de se procurer des distractions : faites comme les enfants... plongez-vous dans une interminable rêverie animée... Le temps n'est pas loin où vous étiez petite... Vous vous souvenez...

HÉLÈNE

Je causais pendant des heures entières avec ma poupée.

MICHEL

Rien qu'avec elle ?

HÉLÈNE

Oh non !... Ma poupée et moi recevions des visites...

MICHEL, ravi de se retrouver en elle.

Et c'étaient des papotages à n'en plus finir avec toutes sortes de gens. J'ai été gamin, je connais ça... Je complotais à mi-voix avec des compagnons imaginaires dont j'étais le chef, je chargeais d'un bout à l'autre de l'appartement une tribu d'Indiens que je mettais en fuite; l'ennemi faisait-il un retour offensif, vite je me jetais derrière un fauteuil qui était sans doute un rocher propice aux embuscades. J'ai fait aussi de bien belles traversées juché sur un canapé qui était un bateau... Eh bien! lorsque je m'ennuie, je sais redevenir enfant, toutes proportions gardées, hein! vous comprenez... J'arpente souvent les rues pendant des journées entières, sans même voir les passants, attentif à un drame qui se déroule dans mon esprit, et dont je suis à la fois l'auteur et le héros.

HÉLÈNE

Chez les sœurs on vit trop en commun pour être libre d'imaginer des drames, mais on joue quelquefois ceux que composent les autres. Ainsi, moi, j'ai été actrice!...

MICHEL, riant.

Diable!...

HÉLÈNE

Le jour de la Sainte-Sophie, patronne du pensionnat, on a représenté une pièce intitulée *le Fils du Prince*... Je faisais la sorcière : un rôle horrible

qu'on n'avait pas voulu distribuer à une fille de parents riches.

MICHEL, très amusé.

*Le Fils du Prince !* Ce doit être une ineptie noire !... Malgré cela, est-ce qu'on applaudissait ?

HÉLÈNE

Beaucoup.

MICHEL, les yeux brillants.

Hein ! quand vous acheviez vos tirades, et qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait dans la salle... ne sentiez-vous pas un petit pincement, là ?... (Il porte la main à son cœur.)

HÉLÈNE

Aucun tonnerre n'éclatait pour moi... On n'applaudit pas les personnages exécrés !

MICHEL

Tant pis !... Vous perdiez l'occasion de faire connaissance avec la seule chose qui vaille la peine qu'on meure pour elle !

HÉLÈNE

Quelle chose ?... Vous en parlez comme si vous la connaissiez beaucoup.

MICHEL

Mieux que connaître !... Je l'ai touchée... vrai-

ment touchée... C'est au retour de ma première campagne en Afrique... Dans les journaux, les revues, on ne craignait pas d'imprimer que j'avais le génie de la guerre... Sans argent, presque désavoué par mes chefs, conduisant des troupes à demi sauvages, j'avais découvert un monde nouveau... J'arrivais précédé d'une réputation de bravoure folle!... Pour me souhaiter la bienvenue, la Société de Géographie, d'accord avec le Gouvernement, avait organisé une réception grandiose dans la salle des Fêtes du Trocadéro. Le Président de la République était venu, et autour de lui, des ministres, des généraux, des savants, des artistes... tout ce qui comptait dans le pays. Lorsque je suis entré, il s'est fait un religieux silence... Ils voulaient voir!... Et tout à coup, ils ont vu sur l'estrade un jeune homme pâle, ayant au front la cicatrice qui est encore là... (Il montre une raie blanche qui barre son sourcil.) Seulement elle était fraîche... elle brillait comme une cocarde rouge... Alors, de cette fournaise, où les fièvres brûlaient vers moi, s'est exhalé un mugissement formidable : mon nom ! Sur ces milliers de bouches, rien que mon nom !... A ce moment, j'étais loin de la terre ! Un aigle des grands sommets, l'aigle porteur de la foudre, avait fondu sur moi et m'emportait d'un prodigieux coup d'aile si haut que, sous mes yeux, la foule s'enfonçait dans un abîme d'où sortait toujours un nom : le mien ! (Hélène fond en larmes.) Eh bien ! quoi, vous pleurez ?

HÉLÈNE

Vous avez été cela, vous !

MICHEL

Oui, tel que vous me voyez... Et l'âme que j'avais ce jour-là, malgré ma déchéance, je la retrouve en moi.

HÉLÈNE, *sanglotant*

Je le sens bien !... C'est ce qui me fait pleurer ! Je viens de comprendre à quel point vous êtes à plaindre.

MICHEL, *cherchant à dominer son trouble.*

Le diable m'emporte si je pensais qu'une créature s'attendrirait encore sur mon compte !

HÉLÈNE

Oh ! croyez-le.

MICHEL

Je puis donc, avant de mourir, partager l'émotion d'une autre personne !... être, pendant une minute, d'accord avec quelqu'un !... Et cela, parce qu'il y a longtemps, j'ai touché à cette chose incomparable dont nous parlions !

HÉLÈNE

Au moins, dites-moi son nom, à cette chose ?

MICHEL

Mais la gloire, petite cruche !

HÉLÈNE

La gloire ?

MICHEL

Oui, la gloire ! J'ai pour elle une passion de désespéré, la passion des gens qui se donnent pour se débarrasser d'eux-mêmes, qui s'éprennent d'une femme parce que son sourire promet l'oubli. Moi dont les visages de femmes se détournent avec horreur, j'adore la gloire comme un sourire sur les lèvres de l'humanité !

HÉLÈNE

Je me la représentais comme ayant existé à des époques fabuleuses... au temps de César et d'Alexandre... Quant à m'imaginer qu'on la rencontrait dans la vie !...

MICHEL

A votre âge, j'étais déjà lancé à sa poursuite. C'est elle que je voyais briller au bout de mes longues randonnées en pays sauvage, et le jour où des trouble-fêtes sont venus se placer entre elle et moi, je les ai écrasés !... Oui, c'est pour avoir voulu être trop grand que je suis tombé si bas... Mais rien ne prouve que je ne rebondirai pas très haut... Tenez, ma petite, vous demandiez pourquoi je ne me suis pas fait sauter la cervelle... Uniquement parce que j'ai entrepris de transformer mon ignominie en gloire... (Voyant son frère qui vient d'entrer dans la galerie vitrée et l'examine ainsi que sa compagne avec une vive curiosité.) Voici mon illustre frère.

## SCÈNE II

HÉLÈNE, MICHEL, BERNARD

BERNARD, à Michel.

Peut-on savoir de quoi vous parlez avec tant de chaleur ?

MICHEL

Je donne à cette jeune fille une représentation : nous cherchions des recettes pour chasser l'ennui... je vante les charmes de la rêverie et me réveille en train de rêver haut...

HÉLÈNE

D'un si beau rêve !

BERNARD

Allons, je n'arrive pas trop mal à propos, car, à mon tour, je viens offrir un moyen de se distraire. Hélène, ma femme vous fait dire qu'elle va goûter avec ma fille, chez Mme Renty. Les jeunes officiers du 170e seront là. On dansera. Ce sera très gai. Ces dames sont sur le point de partir : si vous avez envie de les accompagner, allez vite les rejoindre.

HÉLÈNE, jetant un regard sur sa jupe.

Avec ma robe de pensionnat, j'ai l'air de je ne sais quoi !

BERNARD

On vous donnera le temps de changer.

HÉLÈNE

Je n'ai rien d'autre à mettre.

BERNARD

Si c'est cela qui vous gêne, ma fille vous prêtera tout ce qu'il faut pour se faire belle.

HÉLÈNE

Franchement, je sortirais plutôt fagotée comme je suis... Mais je manque d'entrain et je reste...

MICHEL, avec un sourire d'incrédulité, exprimant qu'une personne du sang de Michel ne peut être que très hardie.

Seriez-vous timide ?

HÉLÈNE

Laissez-moi le temps de m'habituer, et je serai, au contraire, très hardie... Aujourd'hui, je me sens encore un peu neuve. J'arriverais là-bas comme une chouette qu'on pousse hors de son abri en plein soleil... Elle se dandine d'une patte sur l'autre en roulant de gros yeux.

BERNARD, riant.

Ce portrait vous ressemble étonnamment.

MICHEL

Ce n'est pas au couvent que vous avez observé des chouettes ?

HÉLÈNE

Non, mes rencontres avec ces oiseaux remontent à une époque plus lointaine. Ma mère s'était retirée

à la campagne, où elle gagnait assez bien sa vie : c'était la couturière du village... Dans le grenier de la maison où nous logions, il y avait des quantités de chouettes. Lorsque j'étais sage, pour ma récompense, on me conduisait les voir ; lorsque j'étais méchante, pour me punir, on m'enfermait avec elles.

BERNARD

Comme ingéniosité, cela valait presque l'invention du ciel et de l'enfer... Mais pardon !... Je vous scandalise !... Une jeune fille élevée par des religieuses !...

HÉLÈNE

Oh ! je ne suis pas une exaltée.

MICHEL, riant, à Hélène.

Ne grimpez donc pas à l'arbre ! N'ayant pas encore eu l'occasion de vous observer, il invente n'importe quoi pour vous délier la langue !

BERNARD

Trop d'esprit, monsieur Renaud !

HÉLÈNE, riant de bon cœur et prête à battre des mains, avec une joie d'enfant.

Monsieur Renaud !... Vous lancez ce nom avec une conviction !...

BERNARD

Je ne lance pas... J'appelle Renaud « Renaud »...

Pourquoi riez-vous encore ? (Regardant Michel.) Que sait-elle ?

HÉLÈNE

Tout ! (Montrant Michel.) Il ne demande aucun secret, aussi j'éclate !

MICHEL, qui la trouve adorable, parce que pareille à lui-même.

Ah ! la mâtine !...

BERNARD, à Michel.

Toi... nous allons régler cette affaire-là tout de suite !

HÉLÈNE

Voulez-vous que je m'en aille ?

BERNARD

Restez, au contraire, pour le cas où l'on aurait besoin de vous. (Montrant la galerie.) Vous serez très bien là. Ce que j'ai à lui dire ne sera pas long. (Hélène va s'installer dans la galerie. A peine s'est-elle éloignée que la conversation recommence entre les deux hommes.) Ainsi, tu lui as révélé qui tu es ?

MICHEL, insouciant.

Ma foi, oui.

BERNARD

Est-ce avec l'intention de te charger d'elle ?

MICHEL

Tu plaisantes !... Je lui ai raconté que je suis ton frère, en lui laissant ignorer qu'elle est ma fille.

BERNARD

Juste ce qui pouvait me contrarier sans te causer le moindre ennui... Décidément, tu m'apportes la guerre ?

MICHEL

Oh ! pas du tout : tu vas en avoir la preuve quand je te dirai le motif de mon voyage.

BERNARD

Pourquoi lui apprendre ton vrai nom ?

MICHEL

Pourquoi me mettre en sa présence ?

BERNARD

Il fallait peut-être la chasser de ma maison pour te faire place ?

MICHEL

Il suffisait de ne pas la retirer du couvent où elle était hier encore ! Qu'est-ce qui t'a forcé à la prendre subitement chez toi ? Les autres années, tu ne lui accordais pas une heure de vacances, et voilà que tu les fais commencer avant la distribution des prix !... Tu es si pressé de la mettre en chemin de fer, que tu ne prends même pas le temps de lui acheter une robe !

BERNARD

Donne-lui en donc, des robes, à ta fille !...

MICHEL, *ironiquement.*

Tu es charitable avec une telle perfection qu'on

reste les mains dans les poches à te regarder vider les tiennes. Réponds à ma question... Qu'est-ce qui te talonnait si vivement ? (Un silence.) Eh ! dis-le donc, farceur !... mon retour !... Il y a certainement un rapport entre ma présence et l'arrivée d'Hélène.

BERNARD

Et après ?

MICHEL

Après ?... Je pourrais demander une explication, mais, bah !... si tu croyais me rouler, c'est plutôt à toi-même que tu as joué un tour... Tu es un calculateur, toi, un homme qui ne livre rien au hasard !... Moi je suis un impulsif, capable de mettre sa peau à la merci d'un inconnu, dont la figure lui plaît... Si j'ai bavardé, à qui la faute ?... La petite m'a paru gentille et j'ai pris plaisir à la documenter !... Allons, tout cela n'est pas bien grave ; seulement ta façon de me flanquer la demoiselle à la tête ne m'allait pas, et lorsqu'on me pique, j'ai des réactions brutales.

BERNARD

Voilà le grand mot lâché !... Un rien te froisse, et, sans même vérifier si j'ai le plus petit tort envers toi, tu me donnes un gros souci... C'est ta manière !... Tu me traites comme autrefois tu as traité la France !

MICHEL

Oui, mon vieux, je te fais cet honneur... Toi, la France, une mouche qui me bourdonne autour du

nez, du moment que c'est en dehors de moi... peuh !

BERNARD

C'est monstrueux !

MICHEL

Parfaitement, je suis un monstre... Tu ne pouvais pas m'adresser un plus bel éloge... Les monstres seuls ont la force de pousser l'égoïsme jusqu'à la grandeur. Ce sont des géants parmi les imbéciles et les lâches qui forment le troupeau humain.

BERNARD

Pour toi, tout homme bon ou simplement inoffensif, est donc imbécile ou lâche ?

MICHEL

C'est absolument cela.

BERNARD

Que suis-je alors ?

MICHEL

Oh ! certes pas un imbécile !... Ce matin, pendant que tu faisais tes courbettes au drapeau, j'avais envie de t'étrangler, parce que j'ai des idées particulières sur ce machin-là : je n'aime pas qu'on le blague !... Je me rappelais cette phrase d'un journal de la localité, que j'ai lue hier en dînant à mon auberge : « Le discours de Bernard est le digne pen-

dant des coups de fusil de Michel. » Ça, c'est envoyé !... Nous sommes, toi et moi, des gens qui tirent sur la patrie. L'un doucereux, l'autre féroce : deux monstres !...

BERNARD

Rien qu'un, s'il te plait... J'ai en effet tout ce qu'il faut pour être un monstre : l'audace, l'intelligence, un égoïsme envahissant et qui ne s'embarrasse pas de scrupules. Je fais mon chemin sans trop regarder aux moyens et je ne puis songer à mes débuts dans la politique sans déplorer certains discours où je flattais la populace aux dépens du bien public. Souvent encore il m'arrive d'hésiter entre ce qui plaira et ce qui sauvera. Hier, à la tribune, je marchandais au drapeau ses défenseurs ; ce matin, je le saluais très bas... C'était, il est vrai, avec le chapeau d'un traître et je trouvais cela d'une ironie délicieuse ou, du moins, qui m'a paru délicieuse, jusqu'au moment où le drapeau a pénétré chez moi, car alors j'ai été pris à la gorge par l'émotion. Tu vois, je sais reconnaître mes torts. Tu peux donc m'en croire, si j'affirme que, malgré tout, je reste un citoyen utile, s'appliquant à de fécondes réformes, et dont l'action est, en somme, bienfaisante. Sais-tu pourquoi ?... Simplement parce que je ne perds jamais de vue les vingt lignes que me consacreront les futurs historiens : je soigne ma page dans l'histoire de France.

MICHEL

Je connais ça : tu flaires la gloire !

BERNARD

Oui... la grande !... Celle d'après la mort !... La seule !

MICHEL

La seule, tu dis ?

BERNARD

Les vivants n'ont que la popularité ! On devient glorieux lorsqu'on n'est plus là pour le savoir ! Ainsi je ne crois pas à l'âme immortelle, et je travaille pour l'éternité !... Je méprise, autant que toi, la vile multitude et je me laisse gouverner par l'opinion... Drôle de caractère, pour un homme qui se pique d'être positif !

MICHEL

Un instinct pareil ne se discute pas. La gloire est belle et tu la veux, voilà tout !

BERNARD

Oui, elle est belle et c'est précisément grâce à cette beauté qu'elle protège l'espèce contre les gens, comme toi et moi, trop bien armés pour ne pas avoir la tentation d'opprimer les faibles. Sans la sublime inconséquence qui les anime à user leurs forces et à verser leur sang au profit de la Société, dans l'espoir que la Postérité se souviendra d'eux, en place de grands hommes, il n'y aurait que des bourreaux.

MICHEL

Voilà qui s'appelle parler ! Tu gagnes mon estime.

Je le constate non pour te flatter, — mon estime ne flatte pas ! — mais pour me donner confiance. Bernard, nous sommes faits pour nous comprendre... Tu auras la gloire ! Moi, je n'ai pas renoncé à elle...

BERNARD, *ironiquement.*

Répète un peu !

MICHEL

Je veux conquérir la gloire...

BERNARD

Fais-en ton deuil, sans-patrie que tu es ; car ce sont les patries qui font les grands hommes.

MICHEL

Si j'essayais d'être un grand homme en me rendant une patrie.

BERNARD

Comment ?

MICHEL, *tourné vers Hélène élevant la voix.*

Hé ! la petite !... Vous avez entendu la moitié de mon rêve, écoutez l'autre !... *(Hélène rentre dans l'appartement et reste attentive à la conversation qui se poursuit entre les deux hommes.)* Toi, sache bien que j'ai fait le voyage exprès pour te dire ce que tu vas entendre. Si je parle à un sourd, l'existence est finie pour moi, je n'ai plus qu'à me tuer !... Que décideras-tu ?

BERNARD, *froidement.*

Voyons d'abord.

MICHEL

Je suis retourné en Afrique... La contrée que j'ai parcourue côtoie les possessions françaises du Chari...

BERNARD

Ou t'es-tu procuré l'argent d'un pareil voyage ?

MICHEL

Je n'ai jamais touché, pour mes besoins personnels, à la fortune que tu m'as rendue. De petits emplois, modestement rétribués, m'ont permis de subsister tant bien que mal... Pendant ce temps mon capital faisait boule de neige et atteignait une somme considérable... Cette somme je l'ai divisée en deux parts inégales : la plus faible a payé le voyage dont nous parlons ; avec l'autre, je me fais fort de me rendre, en quelques mois, maître d'un vaste empire, voisin du territoire français... Alors, mon intention est de reprendre mon vrai nom et d'offrir ma conquête à la France.

BERNARD, ironiquement.

Tu ne nous avais pas habitués à tant d'abnégation.

MICHEL

Ce n'est pas de l'abnégation... Si je donne, j'attends quelque chose en retour.

BERNARD

Quoi donc ?

MICHEL

Un triomphe sans précédent !... Imagine l'entrée à Paris de celui qui mettra dans les mains de la France, comme un diamant au doigt d'une femme, un pays riche et très peuplé... Rappelle-toi la réception que l'on m'a faite autrefois, et pourtant je n'apportais que l'espoir d'une conquête. Tandis que là, j'offrirai !...

BERNARD

Peste, mon gaillard, tu ne t'embêtes pas !... Et moi, quel sera mon rôle dans tout cela ?

MICHEL

Mon expédition n'est possible que si je puis faire venir, à travers le Congo français, d'énormes approvisionnements d'armes et de munitions. Je ne demande pas d'argent, mais il est de toute nécessité que j'obtienne, par ton crédit, la bienveillance du gouvernement pour les agissements de M. Renaud.

BERNARD

Bref, il s'agit tout simplement de recommencer sous le nom de Renaud, l'aventure de Michel Prinson... Eh ! bien non, je n'en suis pas !

MICHEL, maquignonnant.

Tu ne peux pas être compromis... Un individu sans mission... un intrigant qu'on désavoue en cas d'échec... Obtiens seulement qu'on ferme les yeux... Aucun risque !... Tout est préparé... Plus de vingt

rois nègres dont je me suis fait des amis, n'attendent que mon arrivée pour...

BERNARD

Tu perds ton temps !... Moi t'envoyer là-bas !... C'est alors que je tirerais sur la patrie !

MICHEL

Tu préfères me tuer ?

BERNARD

Oh ! pas de sentiment... Restons-en là ! (Il s'en va brusquement.)

## SCÈNE III

HÉLÈNE, MICHEL

MICHEL

Et c'est mon frère ! Allons, je n'ai plus qu'à me flanquer à l'eau.

HÉLÈNE

Écoutez ! Il ne faut pas mourir... Est-ce que je ne suis pas là ?

MICHEL

Vous, ma pauvre enfant ?

HÉLÈNE

Voyons !... Si vous n'étiez plus seul, cela vous rendrait-il le désir de vivre ?

MICHEL

Ne plus être seul ! Qui donc me tiendrait compagnie ?

HÉLÈNE

Moi !... Vous racontez que des fantômes viennent vous visiter et qu'ils vous aident à supporter la vie. Eh bien ! ce n'est plus un fantôme, c'est une créature de chair et d'os qui frappe à votre porte... Donnez-moi l'hospitalité...

MICHEL

Sous quel prétexte vous prendre chez moi ?... Que serez-vous ?

HÉLÈNE

Votre fille !... Je suis ce qu'on appelle un enfant naturel... Le premier passant de bonne volonté est en droit de déclarer qu'il est mon père... Déclarez-le ! J'aurai pour vous le même attachement que si j'étais votre vraie fille.

MICHEL

Jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à votre véritable père de vous réclamer... Ces choses-là se voient... Vous seriez alors plutôt embarrassée.

HÉLÈNE

Pas le moins du monde... Je n'hésiterais pas à lui tourner le dos. Il a laissé ma mère s'épuiser de travail ; sur son lit de mort elle l'a presque maudit... Je ne déteste qu'un être et c'est lui !

MICHEL, avec une jovialité fébrile.

Il a son paquet!... Bon voyage, monsieur, ne vous dérangez plus! (Se ressaisissant.) Dites donc, c'est au couvent qu'on vous renseignait si bien sur le sort des enfants naturels?

HÉLÈNE

Oui. Une élève qui venait du pays où j'avais habité avec ma mère savait que celle-ci n'était pas mariée... Ce qu'elle m'a fait enrager, la méchante créature!... Au moins, j'ai appris que s'il me plaît de choisir un père et qu'il accepte, je n'ai besoin du consentement de personne!

MICHEL

Une idée pareille... On ne vous l'a pas soufflée?

HÉLÈNE

Non, je vous jure!

MICHEL

Qu'est-ce qui vous donne tant de bonté pour moi?

HÉLÈNE

Celle que vous avez pour moi. Jamais personne ne m'a parlé si gentiment que vous. Et puis, je vous admire, je serais fière de vous aider à vivre. Dès votre entrée dans cette maison, j'ai été frappée de vos allures mystérieuses et n'ai pas cessé de vous observer... Lorsque l'officier qui portait le drapeau vous a demandé son chemin, vous avez répondu : « Je

ne suis pas de la maison, » d'un ton qui signifiait : « Je ne suis plus de ce monde! » Lorsqu'ensuite vous m'avez heurtée en vous sauvant, vos yeux étaient remplis de larmes.

MICHEL

N'allez pas vous figurer que c'étaient des larmes de chagrin!... Ce drapeau-là je m'étais juré qu'il flotterait un jour sur les régions que je comptais conquérir... Lorsqu'il m'est apparu, j'ai senti comme un frisson de victoire... J'ai pleuré d'orgueil!

HÉLÈNE

Pleurer d'orgueil! Alors qu'à votre place un homme ordinaire ne saurait que se lamenter et gémir! Comme c'est beau!

MICHEL

Oui, c'est beau d'entrevoir la gloire!... Mais mon frère vient de souffler sur cette vision...

HÉLÈNE

Je veux vous donner en affection de quoi la remplacer.

MICHEL

Je serais le dernier des misérables si j'acceptais de lier à mon sort celui d'une délicieuse enfant telle que vous. Pour marcher la main dans la mienne, il faut être un réprouvé. Si vous étiez tombée au fond du gouffre où je me débats, je dirais « Soit! Essayons à nous deux d'en sortir... » Mais un gouffre pareil, n'y tombe pas qui veut!

HÉLÈNE, souriant.

Comment, vous n'acceptez pour amis que ceux qui tirent sur le drapeau?... C'est désespérant!... Malgré tout, je garde une lueur d'espoir... J'ai mon idée...

MICHEL

Qui est...

HÉLÈNE

Rouler au fond du gouffre!

MICHEL

Vous m'avez l'air de quelqu'un qui veut faire une bêtise.

HÉLÈNE

Ne craignez rien pour moi. Quand partez-vous?

MICHEL

Mon projet était de disparaître ce soir même... mais depuis que nous causons, je sens que mon cœur de brute est encore capable de s'attacher... Je ne m'en irai pas gaîment... Enfin, je voudrais vous dire adieu demain matin... Hein, cela va-t-il?

HÉLÈNE

C'est tout ce que je demande.

MICHEL

Ne serait-il pas possible de vous rencontrer ailleurs qu'ici? Je préfère ne pas revoir mon frère.

HÉLÈNE

Supportez pour moi ce petit ennui. Je tiens beaucoup à ce que notre entrevue ait lieu dans cette maison. Puis-je compter sur vous ?

MICHEL

Oui, je viendrai. Alors, ici ?

HÉLÈNE

C'est cela, vers 9 heures.

MICHEL

A merveille. En vous quittant je prendrai le train de midi.

HÉLÈNE, *s'éloignant.*

Au revoir... (*Elle sort.*)

RIDEAU

## ACTE III

Décor de l'acte précédent.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, puis CLOTILDE

(Bernard est occupé à parcourir les journaux. Entre Clotilde qui l'aperçoit et se précipite aussitôt vers lui, très émue.)

CLOTILDE

Dis donc, Bernard, écoute la singulière histoire !... J'étais dans ma chambre. Je venais d'examiner le menu et de régler mes comptes avec le chef, qui, en s'en allant avait oublié de fermer la porte. Après avoir serré mes livres, je me préparais à descendre, lorsque j'entends qu'on marche avec précaution le long du corridor, et je vois, par la porte entr'ouverte, Hélène, qui se faufile dans la chambre bleue. C'est là qu'hier on a placé le drapeau...

BERNARD

Je ne savais pas...

CLOTILDE

On l'a mis dans cette pièce inoccupée pour ne pas encombrer la chambre du colonel... Un instant après reparait Hélène... Sais-tu ce qu'elle emportait ? Le drapeau !

BERNARD

Pas possible !

CLOTILDE

Elle regagnait lestement sa chambre en étouffant ses pas, comme un voleur qui craint d'être surpris... Alors je lui ai brusquement barré le chemin en disant : « Quel mauvais tour jouez-vous là ?... » Pas de réponse !... Elle toute pâle, les dents serrées, debout devant moi... Un domestique pouvait venir... Je lui ai arraché le drapeau et suis allée le remettre où il avait été pris...

BERNARD

As-tu revu Hélène ?

CLOTILDE

Non... Elle est rentrée chez elle, très honteuse. Une vraie mine de coupable arrêté en flagrant délit...

BERNARD

Pardi !... Elle volait le drapeau tout simplement !... Mais pourquoi ?... C'est une action idiote... une farce stupide !... Cette fille n'a pourtant pas l'air d'être hystérique ou folle... Je ne comprends pas !

CLOTILDE

Moi non plus !... Et pourtant, toute réflexion faite, j'entrevois une raison... Dans vingt minutes, une compagnie va venir chercher le drapeau. Qu'elle s'en retourne sans lui, ah ! mon ami, quel tapage !... Avant demain la nouvelle aurait fait le tour de France... Tu entends d'ici la phrase toute faite : « Décidément, la famille Prinson porte malheur au drapeau ! » On ne peut pas imaginer d'histoire plus fâcheuse !

BERNARD

Ah bigre, oui !

CLOTILDE

Est-ce qu'il n'y aurait pas du Michel là-dessous ?

BERNARD

J'allais le dire !... J'ai culbuté son plan, c'est sa riposte !... Hier, Hélène et lui ont paru s'entendre à merveille. Après le départ de Michel je n'ai pas eu le temps de faire causer la petite... Il a fallu recevoir des électeurs jusqu'au dîner et pendant la soirée m'intéresser aux campagnes du colonel... D'ailleurs nous saurons bientôt à quoi nous en tenir... J'ai appris que mon frère avait passé la nuit au *Cheval Blanc*. Du moment qu'il n'a pas pris le train hier, c'est signe que nous le reverrons. Je compte avoir avec lui une explication sérieuse et définitive.

CLOTILDE

Tu vas t'emporter, le rudoyer. Laisse-moi le re-

cevoir... C'est à mon beau-frère que je parlerai... Il sera touché de cet accueil inespéré... S'il y a moyen de connaître la vérité et d'obtenir ensuite qu'il s'en aille sans bruit, c'est moi qui réussirai et non pas toi...

BERNARD

Tiens, une idée... Pendant que vous serez ensemble, fais chercher Hélène et mets-la en demeure de s'expliquer devant lui... Si elle a commis le vol sous son inspiration, tu t'en apercevras bien...

CLOTILDE

Et si je réussis à les convaincre de complicité, peut-être sera-ce une raison pour le décider à emmener cette fille?...

BERNARD, *prêtant l'oreille.*

On marche dans le jardin!... (*Se précipitant au vitrage.*) C'est lui!... Il a l'air indécis... Le voilà qui s'arrête... Il inspecte les fenêtres du premier étage.

CLOTILDE, *au vitrage à côté de son mari.*

Il cherche Hélène... Probablement qu'ils se sont donné rendez-vous... Quelle figure défaite!... Comme il s'est cassé depuis hier!... S'il ne nous causait pas tant d'ennuis, vraiment, il me ferait pitié!... Je vais le recevoir. Toi, fais chercher Hélène et dis qu'on me l'envoie tout de suite.

BERNARD

Le voici qui prend un parti...

CLOTILDE

Oui, ça y est !... Il vient...

BERNARD, s'en allant.

Je te laisse.

CLOTILDE

Surtout ne traîne pas !... Hélène ici, très vite...

BERNARD

Je me dépêche... Débrouille-toi. (Il sort.)

## SCÈNE II

CLOTILDE, MICHEL

(Michel entre avec une hésitation de pauvre honteux. Il fait quelques pas dans la direction de Clotilde et ne parle qu'après s'être assuré qu'elle est bien seule.)

MICHEL

Bonjour, Clotilde !... Reconnaissez-moi... Je suis votre beau-frère...

CLOTILDE

Michel, je m'étais promis de vous traiter en étranger, mais je ne puis pas !

MICHEL

Autrefois nous étions amis !

CLOTILDE

Je ne l'oublie pas, vous voyez bien !... Souvent

je pense à vous et je vous revois tel que vous étiez au retour de votre première expédition d'Afrique... Une figure de gamin, et sur la poitrine, le large ruban rouge... J'étais si fière de me promener avec vous !

MICHEL

Oui, alors je portais beau !... Et me voici mendiant un peu de pitié. Clotilde, secourez-moi. Obtenez que votre mari me vienne en aide... Vous savez ce que je réclame... Sauvez votre vieux Michel !

CLOTILDE

Mon mari est résolu à ne pas se mêler de vos affaires... J'ai essayé de l'attendrir... Il ne veut rien entendre, et j'ai le sentiment qu'il n'a pas tort !... Si j'ai un conseil à vous donner, c'est, pour le moment, de ne plus tenter la moindre démarche auprès de lui. Ce matin il est exaspéré...

MICHEL

Contre moi ?

CLOTILDE

Oui, contre vous.

MICHEL

Que me reproche-t-il ?... Qu'ai-je fait depuis hier ?

CLOTILDE, montrant Hélène qui entre.

Nous allons le savoir...

## SCÈNE III

CLOTILDE, MICHEL, HÉLÈNE

MICHEL, à Hélène.

Eh bien, parlez, vous, ma petite !... De quoi m'accuse-t-on ? (Hélène reste interdite, les yeux baissés, entre Clotilde et Michel.)

CLOTILDE

Je viens de surprendre mademoiselle, malgré toutes les précautions qu'elle prenait pour se cacher... Elle emportait... devinez quoi?

MICHEL

Eh ! comment diable voulez-vous que je devine ?

CLOTILDE

Précisément, mon mari est convaincu que vous avez de bonnes raisons pour ne pas l'ignorer.

MICHEL

Cré tonnerre, si c'était vrai, croyez-vous que j'irais par quatre chemins pour en convenir !... D'abord vous aurez de la peine à me faire avaler que cette enfant ait commis une faute grave...

CLOTILDE

Regardez-la pour en avoir la preuve... Trouvez-vous que sa tenue dénote une conscience tranquille ?

Je viens de la surprendre en train de voler le drapeau...

MICHEL

Que me chantez-vous là ?... Voler le drapeau !... Qu'est-ce que cela signifie ?... On ne vole pas un drapeau ! (A Hélène.) On vous attribue un acte absurde !... Voyons, défendez-vous, sacrebleu !...

CLOTILDE

Avouez plutôt !...

HÉLÈNE

Oui, je volais le drapeau !

MICHEL

Vous mentez !... qu'en auriez-vous fait ?... Donnez un motif, une raison...

HÉLÈNE

J'offrais d'être votre fille... Vous avez refusé sous prétexte que pour s'associer à un réprouvé il faut être réprouvé soi-même... Rappelez-vous ce qu'alors j'ai répondu...

MICHEL

Qu'avez-vous dit ?

HÉLÈNE

Celui auquel je répondais se débattait au fond d'un gouffre... J'ai promis d'aller le rejoindre.

MICHEL

Au fond du gouffre ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

En effet c'est sur ce mot qu'hier vous m'avez quitté... Ainsi parce qu'autrefois j'ai tiré sur le drapeau, vous avez cru, en lui faisant une mauvaise blague, vous rendre semblable à moi... Comme intention c'est gentil... plus que gentil...

HÉLÈNE

Mais comme idée c'est stupide !... Mon Dieu, peut-être pas autant que vous le pensez... Représentez-vous ce qui serait arrivé si j'avais réussi... Le régiment tout entier attend... La population ricane... Le colonel tempête... et on finit par découvrir le drapeau caché dans ma chambre... A présent c'est moi qu'on cherche partout pour m'arrêter... Mais je suis déjà loin !... Je vous ai raconté l'histoire... Vous avez ri et pour m'empêcher d'aller en prison, vous m'emmenez en Angleterre...

MICHEL, ravi, à Clotilde, en clignant de l'œil.

Hein ! l'entendez-vous ?... Est-ce que cette façon de s'abandonner au courant de son imagination ne vous rappelle pas quelqu'un ?

CLOTILDE

Si... je le retrouve avec ses élans et son aventureuse humeur... Elle est délicieuse et dangereuse.

MICHEL

Me soupçonnez-vous toujours d'être venu en traître dans cette maison ?

CLOTILDE

Ne m'en veuillez pas, Michel, vous devez comprendre...

MICHEL

Admirablement... On ne prête qu'aux riches...

CLOTILDE

On ne demande qu'à vous rendre justice lorsqu'il y a moyen... Tenez, je brûle d'apprendre à mon mari que nous avions tort de nous méfier... Vous permettez que j'y aille ?...

MICHEL

Vous reverrai-je ?

CLOTILDE

Mais sans doute... (Elle sort.)

## SCÈNE IV

MICHEL, HÉLÈNE

MICHEL, avec une jovialité émue.

A nous deux, jeune criminelle !... Nous avons un compte à régler, et ce ne sera pas long !... Pour vous punir, je vous emmène... Dès ce soir nous filons !...

HÉLÈNE, souriant.

Vous voyez bien que mon idée n'était pas si mauvaise !

MICHEL, inquiet.

Avant de partir à travers la vie, bras dessus, bras dessous avec quelqu'un, le moins est de savoir avec qui on s'en va... Je suis Michel Prinson, oui, c'est entendu, mais je suis autre chose... Je veux vous dire quoi... C'est plus régulier... plus loyal... (Résolument.) Enfin, il faut !...

HÉLÈNE

Vous me faites un peu peur !...

MICHEL

C'est moi qui ai peur, car en parlant de votre père vous avez eu des phrases qui n'étaient guère encourageantes. Mais c'est si facile d'injurier une personne qu'on n'a jamais vue ; tandis qu'une fois devant elle... Sacrebleu, ma fille, aide-moi donc !... Je suis ton père !...

HÉLÈNE

Vous, mon père !...

MICHEL

Tu viens de nous entendre constater que dans le moindre geste d'Hélène Froment perce le caractère de Michel Prinson... En étions-nous surpris ?.... Pas du tout !... Père et fille !... On se ressemble de plus loin !...

HÉLÈNE

Celui qui nous a lâchement abandonnées, c'est vous !... Celui que, toute petite, je me représentais aussitôt qu'on parlait d'un être méchant, c'est vous !...

MICHEL

J'étais méchant !... Auprès de toi je deviens un autre homme... Tu as des mots qui vous retournent l'âme... Pendant que tu me consolais tendrement, j'ai goûté un peu de ce que j'allais chercher au fond des déserts, car, en poursuivant la gloire, n'est-ce pas, sans m'en douter, après la tendresse de l'humanité que je courais ?... Je connais mon enfant depuis un jour, et je l'aime déjà beaucoup...

HÉLÈNE

Vous auriez dû l'aimer il y a vingt ans !...

MICHEL

Sois généreuse !...

HÉLÈNE

Pas avant que vous n'ayez obtenu le pardon des morts !

MICHEL

Quels morts ? Il y en a tant derrière moi !

HÉLÈNE

Ma pauvre maman !... Je me souviens qu'elle agonisait déjà, et que je faisais ma prière du soir

auprès de son lit. Elle m'a interrompue pendant que je répétais la phrase où nous recommandons à Dieu nos père et mère... « Non, pas lui !... pas lui !... moi seule !... »

MICHEL

Elle avait le délire !...

HÉLÈNE

Dans le délire on ne dissimule plus ses vrais sentiments... Si je partais avec vous, j'offenserais sa mémoire...

MICHEL

Est-ce qu'on se laisse mener par des divagations de malade ?... Ton récit prouve que ta mère, lorsqu'elle avait sa raison, te faisait prier pour moi... Elle m'avait donc pardonné !...

HÉLÈNE

Sa dernière volonté a été que je ne joigne pas votre nom au sien...

MICHEL, *s'exaspérant.*

Quoi ! Ce n'est pas assez d'avoir contre moi tout ce qui respire, les morts eux-mêmes sortent du tombeau pour me ravir ma fille... Eh bien je disputerai ma fille, même aux morts !... Pour commencer, puisqu'elle ne se jette pas dans mes bras, c'est moi qui lui ouvre les miens... *(Il saisit Hélène et l'embrasse longuement. Furieuse, elle se débat et le repousse.)*

HÉLÈNE

Laissez-moi !... Ne recommencez jamais !... Retournez où l'on embrasse de force : chez les nègres...

MICHEL

Je ne supporterai pas que tu joues avec mon malheur... Hier tu insistais pour consacrer ta vie à un étranger, et parce que je suis ton père tu me condamnes à une solitude éternelle...

HÉLÈNE

Les belles raisons que vous donniez hier pour ne pas m'emmener ne valent donc plus rien aujourd'hui ? Votre scrupule d'associer mon innocence à votre infamie n'était donc pas sincère ?

MICHEL

Si, je le jure !... Je n'étais pas encore habitué à voir en toi mon enfant, et on n'accepte pas le sacrifice d'une petite fille quelconque.

HÉLÈNE, **ironiquement.**

Il fait bon être votre enfant !...

MICHEL

Les animaux féroces ont des petits qui les attendent au fond de leur antre... alors, moi pas !...

HÉLÈNE, **ironiquement.**

Que voulez-vous ! Il y a des animaux féroces moins bien partagés que les autres.

MICHEL

Ah tu m'insultes, morveuse !... (Se précipitant sur elle et la prenant à la gorge.) Demande pardon, ou je t'étrangle !... (La jetant le dos sur une table, d'une brusque poussée.) Pardon tout de suite !... Si tu tiens à la vie, demande !

HÉLÈNE, étouffant.

Pardon !...

MICHEL, lui donnant une brusque secousse.

Mon père !...

HÉLÈNE, d'une voix sourde.

Mon père !... (Michel relâche son étreinte. Hélène lui saute au cou en répétant d'une voix vibrante.) Mon père... je vous suivrai... j'obéirai... Vous me battez, je ne suis plus responsable... (Elle fond en larmes.)

MICHEL, tout gauche devant son attendrissement.

Eh bien !... Eh bien !... Qu'est-ce que cela veut dire !... (la serrant contre sa poitrine.) Je sens galoper ton cœur. (Il contemple la main d'Hélène posée sur la sienne.) Ta main tremble !...

HÉLÈNE, essayant de sourire.

C'est de rage !... Après une raclée pareille !...

MICHEL

Tu rages et tu m'embrasses !...

HÉLÈNE

Je suis en même temps furieuse et contente...

D'abord, si je n'avais pas eu le désir d'être vaincue, je serais morte plutôt que de céder... (Entre Bernard.)

## SCÈNE V

MICHEL, HÉLÈNE, BERNARD

BERNARD, sans s'approcher de Michel, mais d'un ton conciliant.

Bonjour, Michel... Clotilde vient de me mettre au courant... (A Hélène qui se tamponne les yeux.) Consolez-vous, Hélène... Je conçois que vous ayez du regret de ce qui s'est passé, mais à votre âge, une étourderie...

MICHEL

Si tu crois que ce sont les remords qui la font pleurer!... J'ai répondu à son coup de tête en lui proposant de loger à l'avenir chez son papa... Comprends-tu? Elle vient de m'appeler son père pour la première fois et nous partirons ensemble.

BERNARD

Je te félicite...

MICHEL

Oui, c'est un adoucissement... On peut vivre seul, pourvu qu'on soit soutenu par une idée... Mais après avoir vu s'envoler ma chimère aux longues ailes, il ne me restait rien!... Je n'étais plus qu'un exilé guettant une fissure pour rentrer dans l'humanité!

BERNARD

J'avais prévu ta détresse, et en te ménageant une rencontre avec Hélène, je comptais bien te rendre une famille. C'est tout de même un bon procédé, cela, voyons ! Avoue-le !

MICHEL

D'accord !... Pouvant m'assassiner tu ne l'as pas fait... Je vais plus loin : me voici, grâce à toi, presque réconcilié avec la société... Je reprends ma place parmi les hommes...

BERNARD

Tu as certainement franchi une étape sur le chemin qui te séparait d'eux, puisque je te trouve d'humeur à causer pacifiquement avec moi... Garde-toi, cependant, de te croire arrivé... Le service que je t'ai rendu n'est pas aussi grand que je l'espérais... Il m'a fallu, pour le comprendre, recevoir àla fois sous mon toit le drapeau et mon frère... Lorsque le drapeau t'a surpris dans cette chambre tu t'es sauvé... et tu auras beau être un excellent père, tu te sauveras chaque fois que tu le rencontreras...

## SCÈNE VI

MICHEL, HÉLÈNE, BERNARD, HÉROUARD : puis LE PORTE-DRAPEAU, CLOTILDE, JEANNE

HÉROUARD, à Bernard.

Je quitte Mme Prinson et Mlle votre fille. Elles vont jusqu'à la falaise pour guetter l'arrivée de la

compagnie qui escortera le drapeau. Ces dames m'ont dit que je vous trouverais ici... Ah! bonjour, monsieur Renaud.

MICHEL, s'inclinant de loin.

J'ai bien l'honneur, colonel...

HÉROUARD, allant à Hélène et lui serrant la main.

Mademoiselle, ce n'est pas de trop bon cœur que je vous tends la main... Les officiers du 170e ne vous pardonneront jamais de n'avoir pas voulu les rejoindre, hier, à ce goûter chez Mme Renty.

HÉLÈNE, souriant.

Ils ne me connaissent pas!

HÉROUARD

Pardon. Il y en a au moins un qui vous connaît: c'est moi... J'ai dansé et j'ai beaucoup regretté que ce ne soit pas avec vous. Quand retrouverons-nous l'occasion manquée?... Dans vingt minutes je serai parti, peut-être pour ne jamais revenir à Jossigny!

BERNARD

Colonel, voilà une affirmation que je n'admets pas. J'exige, au contraire, que vous veniez très prochainement vous installer chez nous, non plus en militaire de passage, mais en ami. Me le promettez-vous?...

HÉROUARD

De grand cœur!... Après un accueil aussi char-

mant que le vôtre, où prendrais-je la force d'un refus?... Et dire que j'ai un peu fait la grimace lorsqu'on m'a remis mon billet de logement chez le député Prinson!... Vos discours parlementaires donnent une impression si différente de ce que j'éprouve auprès de vous!...

BERNARD

Cela vient de ce que pendant une grande partie de mon existence, j'ai regardé le patriotisme tel que le comprenaient nos pères, comme un sentiment démodé. J'aimais la France et la servais de mon mieux, mais elle ne constituait à mes yeux qu'une portion de l'humanité, la plus proche de moi sans être la plus sacrée... Eh bien, lorsque vous êtes entré, j'étais précisément en train de parler à Renaud de l'émotion profonde qu'a éveillée en moi la présence du drapeau. L'aventure qui a servi de transition entre mon indifférence première et ma ferveur actuelle, mérite qu'on la raconte... C'est l'année dernière, pendant un voyage en Italie, que j'ai subitement compris quelle place immense la patrie occupe naturellement dans nos cœurs... J'avais pour compagnon, mon ami d'enfance, Henri Perrier...

HÉROUARD

Attendez donc!... Henri Perrier!... J'ai lu quelque chose signé de ce nom-là!

BERNARD

Rien d'étonnant!... Perrier est un très grand écrivain... Un soir, à Rome, nous étions au théâtre :

pendant un entr'acte, nous avons été abordés par un jeune homme qui nous a dit son nom — un nom déjà illustre... — Nous avions été reconnus et il nous suppliait de lui faire l'immense honneur de venir souper avec lui, le soir même, après la représentation... Je ne sais pas résister à l'avalanche d'épithètes et de protestations sous lesquelles vous étouffe la politesse italienne... Perrier, qui est très couche-tôt, était un peu contrarié de veiller, mais il restait également sans défense devant cet assaut d'amabilité prolixe... Bref, nous avons accepté et nous voilà, au sortir du théâtre, conduits au milieu d'une douzaine de convives que notre nouvel ami s'était dépêché de convoquer pendant que s'achevait la pièce... Si l'assemblée n'était pas nombreuse, elle était choisie... Notre hôte, en présentant ses camarades, nous défilait un chapelet de noms célèbres de littérateurs et d'artistes... A leurs yeux — il faut bien l'avouer — je n'étais qu'un comparse... Les hommages allaient à Perrier... Dans les regards fixés sur lui, on surprenait ce mélange d'admiration et de tendresse qui doit être si doux au cœur des héros... On citait ses œuvres... Ces étrangers les connaissaient sur le bout du doigt, en déclamaient de longs passages avec une dévotieuse exactitude... Mais savez-vous ce qui, tout de suite, m'a frappé? A côté du nom de Perrier, un autre nom venait obstinément se placer... Celui de la France!... Impossible, chaque fois qu'on prononçait le mot génie, de se rendre compte s'il s'agissait du génie de Perrier ou de celui de la France... et, en réalité, nos Italiens ne séparaient pas l'un de

l'autre... Pour eux, Perrier ajoutait la splendeur de son œuvre à la parure intellectuelle de la France, mais la France avait donné son âme à Perrier... De mon coin, pendant que s'achevait le souper, je réfléchissais à cet échange intime de substance spirituelle, comparable à celui qui, physiquement, se produit dans le sein d'une mère, alors que l'enfant lui emprunte sa substance matérielle...

HÉROUARD

Votre ami avait-il conscience de sa splendide incarnation ?

BERNARD

Vous allez voir !... Perrier est un sauvage, vivant presque toute l'année à la campagne, indifférent aux questions d'argent, à la réclame et aux honneurs... Aussi est-il tellement habitué à passer inaperçu que sa stupéfaction était vraiment comique ; et pendant cette soirée de triomphe, à plusieurs reprises, je n'ai pu m'empêcher de sourire devant son air effaré... Mais ce que je n'oublierai jamais, et ce qui, pour le coup,ne prêtait pas à rire, c'est notre retour à l'hôtel. Lorsque nous nous sommes trouvés seuls dans l'appartement banal que nous habitions, ne voilà-t-il pas que mon bonhomme fond en larmes et me dit avec une adorable ingénuité : — « Je ne me doutais pas que j'étais connu à ce point... Il s'en faut peu que ces étrangers en sachent plus long que moi sur mes propres œuvres... » Je lui réponds : — « C'est la gloire !... N'est-il pas beau de découvrir comme

cela, par hasard, qu'on l'a ? » — « L'avoir n'est rien, réplique-t-il, c'est une monnaie qui n'a pas cours dans mon village... Mais je viens de constater que j'étais pour quelque chose dans la grandeur de mon pays... Lorsqu'on veut exalter la France et montrer ce qu'elle a donné au monde en ces dernières années, mon nom se trouve parmi les cinq ou six noms que citent les étrangers... A présent que je sais cela, je puis mourir !... »

HÉROUARD

En effet, savoir cela, c'est aussi beau que mourir pour sa patrie !

BERNARD

C'est de la même famille !... L'émotion que j'ai éprouvée devant cet homme qui, tout à coup, sentait passer sur son front l'honneur de son pays, restera un des plus beaux souvenirs de mon existence !...

MICHEL, *à Bernard.*

J'ai dans la mienne un souvenir qui fait paire avec le vôtre... C'était aussi en Italie, et l'année dernière... Oh ! nous aurions pu nous rencontrer... Mais non... Nous ne fréquentons ni les mêmes gens, ni les mêmes endroits... Vous circulez avec des hommes de génie, et contemplez des fronts rayonnants d'honneur... Je n'ai pas la même chance, et il faut, pour apprendre ce qui m'est arrivé, me suivre dans d'innommables bas-fonds... Cela se passait à Venise... Un soir, je m'étais échoué dans

un bouge où des matelots de tous les pays se vautraient... Il y avait là, entr'autres, cinq ou six Allemands qui engloutissaient des boissons... Survient un Anglais qui, entendant des *ya* et des *nein*, veut montrer que, lui aussi, connaît la langue de Gœthe... Il plaque ses énormes pattes sur le piano et entonne à plein gosier la *Wacht am Rhein*... Au premier mot, comme un seul homme, les Allemands sont debout et envoient un *chut* qui fait danser les verres sur les tables... L'Anglais, un colosse pourtant, reste baba... Il se lève et va se consoler avec un échantillon féminin de sa race, lequel fait partie des attractions de ce repaire... A sa place, devant le piano, s'installe aussitôt un des Allemands... Il me lance en dessous un sourire perfide : on va s'amuser et sans courir de risques... Ne suis-je pas du pays des sans-patrie, de l'*Internationale*, des pacifistes à outrance, un déchet de la nation pourrie?... Et gaîment il se met à brailler *la Marseillaise!*... Ah ! mes enfants, il n'en a pas chanté long !... Un siphon, lancé par le bras que voilà, s'aplatit sur sa calebasse et il tombe comme une planche, en travers, devant le piano. Moi, debout, les poings fermés, j'attends... Mais voilà qu'une Française, article, elle aussi, de la maison, me prend par les deux épaules en criant : — « Houp ! cavale-toi ! Tu vois bien que personne ici ne veut que tu aies des ennuis pour une chose pareille !... » En même temps, d'une violente poussée, elle m'envoie vers la porte... Avant de la franchir, je me suis retourné... Ces bandits, ces ivrognes, ces épaves, me considéraient avec de bons yeux. — « Nous

sommes des crapules, disaient leurs regards, mais nous comprenons que l'hymne à la patrie ne doit pas retentir dans un lieu où l'on parodie l'amour. »

HÉROUARD

Monsieur Renaud, s'il fallait jamais marcher vers les Vosges, j'aimerais avoir derrière moi trois mille numéros pareils à vous!

MICHEL, très ému.

Je crois, en effet, que l'équipe dont vous parlez, sur les talons du colonel Hérouard, irait loin!

BERNARD

Depuis l'incident de Rome, j'étais plus qu'à demi-converti, mais votre présence sous mon toit, colonel, m'a fait faire un nouveau progrès dans le sens du patriotisme... Par exemple, hier matin, lorsque je suis sorti sur le perron pour saluer le drapeau, je faisais une concession aux préjugés de mes électeurs, mais je n'étais pas aussi pénétré de respect que mon attitude l'indiquait... Eh bien, au moment où le drapeau s'est avancé, j'ai eu l'impression que l'officier, en saluant de l'épée, offrait sa vie et celle de ses hommes, et que le drapeau acceptait!...

HÉROUARD

Ah! monsieur Prinson, ne dites pas que c'est hier seulement que vous avez appris à respecter le drapeau!... Avant son arrivée dans votre maison, vous lui étiez attaché sans le savoir parce que

vous aimez votre pays... Le drapeau!... Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles!... Le prêtre a son Dieu vivant incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une présence réelle... Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe! C'est une personne!

MICHEL

Oui, vous avez raison, le drapeau est une personne! Vous qui avez fait campagne en Afrique, colonel, vous avez dû observer sous le feu de l'ennemi, des soldats de la Légion Étrangère, pour la plupart anglais, italiens ou allemands, qui considéraient la France comme une hôtesse, non comme une mère... Autour de la personne en question, le courage de ces exilés s'exaspérait follement; ce n'était cependant pas leur patrie!

HÉROUARD

Alors qui?

MICHEL

La gloire!...

HÉROUARD

En quoi peut-elle toucher des nègres qui n'ont même pas de mot pour la désigner, ou des déracinés qui ont perdu jusqu'à leur nom?

MICHEL

Ah! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux, ils n'espèrent ni honneurs, ni triomphe, mais

ils savent que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême... Ils éprouvent confusément que l'élan des foules vers un objet, homme ou chose, constitue la vision la plus émouvante qu'il soit donné de contempler... Les fétiches finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... Le drapeau, lui, est saturé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui les fronts les plus humiliés se relèvent... Il est une beauté ! C'est la gloire !...

HÉROUARD

Une beauté, c'est certain... On se bat devant lui, comme, sur le terrain, on se battrait devant une femme très belle...

MICHEL

Et si un révolté en arrive à tirer sur lui... Eh bien ! on tue la femme qu'on trouve dans les bras d'un autre ! On tue et on adore !...

HÉROUARD

Monsieur Renaud, vous ne me ferez pas entrer dans la tête qu'un soldat peut, sans avoir un accès de folie, aimer son drapeau et tirer dessus... Malgré cela, vous venez de dire des choses qui m'ont plu. (Lui tendant la main). Votre main...

MICHEL, farouche.

Non, pas cela !...

HÉROUARD, la main de nouveau tendue vers lui.

Michel Prinson!... Votre main!

MICHEL

Ah! Cette fois, oui!... (Avec une indicible émotion il met sa main dans celle d'Hérouard.)

HÉROUARD, à Bernard.

Hein! comme je vous déterre un soldat sous l'habit du pékin.

BERNARD

Mais comment avez-vous découvert Michel sous Renaud?

HÉROUARD

Dans la chambre où vous m'avez logé, on voit pendu au mur, le portrait d'un père entre ses deux fils... Dans l'un je vous ai reconnu, Monsieur le Député; sur le visage de l'autre qui porte l'uniforme de Saint-Cyr, j'ai retrouvé les traits de M. Renaud...

MICHEL

Malgré les cicatrices?

HÉROUARD

Au lieu de malgré, dites à cause! Sachant votre histoire et rencontrant chez M. Prinson un particulier qui affiche en pleine face la signature des noirs, j'aurais été un serin au lieu d'un vieux chacal d'Afrique si je n'avais pas pensé à vous. (Entre le porte-drapeau venant du perron, suivi de Clotilde et de Jeanne.) Ah

La compagnie est arrivée! (Au porte-drapeau.) Retrouverez-vous votre chemin jusqu'à la chambre du drapeau?

LE PORTE-DRAPEAU

Oui, mon colonel. (Il sort.)

MICHEL

Mon colonel, je n'oublierai jamais le geste que vous venez de faire...

HÉROUARD

Halte-là! Ce ne sont pas des protestations que je demande... Si je vous ai tendu la main c'est pour vous aider à sortir du bourbier où vous suffoquez... Vous êtes un drôle pas commode à mener, mais en même temps un brave que je veux rendre au pays... Ce pays, dans une heure d'égarement, vous l'avez trahi, votre conscience ne vous l'a jamais pardonné, vous avez cruellement expié... Il n'y a qu'à vous entendre parler pour en être certain... Avouez-le, hier, devant le drapeau, votre cœur s'est déchiré... C'est pour justifier à vos propres yeux ce trouble indicible, que vous inventiez tout à l'heure cette explication, sublime dans la bouche d'un révolté malgré lui resté fidèle, que le drapeau ce n'est pas la patrie, mais la gloire... Eh bien! non, mon ami, vous n'avez pas le droit de cacher sous le fantôme de la gloire la réalité de la patrie!... Voyons, rappelez-vous l'instant où, tous les soirs, l'expédition que vous dirigiez saluait les couleurs... Vous étiez perdu dans l'immensité, seul avec

quelques noirs qui ne vous comprenaient pas... lentement, vers le sommet d'une perche, montait le drapeau tricolore: debout, devant les noirs alignés, vous portiez à votre front une main qui tremblait de fièvre... Dites-moi, avez-vous jamais pu faire ce geste sans être ému ?

MICHEL

Non... j'ai eu chaque fois les larmes aux yeux...

HÉROUARD

Était-ce la gloire qui, là-bas, devant vos sombres compagnons, vous secouait ainsi ? La gloire ou la patrie ?

MICHEL, d'une voix étouffée.

La patrie !...

HÉROUARD

C'est si vrai que moi, lorsque le faible claquement du drapeau qui montait dans le ciel, me faisait relever la tête, je me disais que la France m'envoyait son baiser du soir. (Le porte-drapeau revient avec le drapeau. Le colonel, saisissant l'étoffe sacrée, la tend à Michel comme pour la lui faire embrasser.) Tenez, voilà celui qui, dans l'air mortel que vous respiriez, faisait passer l'âme de la France. Ah ! si j'étais à votre place !...

MICHEL

A partir de demain, il y aura à la Légion Étrangère un nommé Renaud qui tâchera que vous n'ayez pas à regretter de vous être mêlé de ses affaires. C'est cela, n'est-ce pas, que vous vouliez ?

HÉROUARD, faisant un geste qui congédie le porte-drapeau.

Moi, j'aurais embrassé le drapeau en demandant pardon...

MICHEL, bourru.

Faire *mea culpa* n'est pas mon genre...

HÉROUARD

L'essentiel est que vous finissiez en brave... (Un silence.) Allons, c'est à mon tour de quitter le bon gîte. (A Clotilde.) Madame, je me suis fait rabrouer par M. Prinson pour m'être excusé du dérangement dont j'étais cause! Au moins, qu'il me soit permis de vous remercier de votre accueil, dont je garderai un charmant souvenir.

CLOTILDE

De notre côté, nous conserverons de votre passage au milieu de nous une impression qui n'est pas près de s'effacer.

HÉROUARD

Au revoir, Renaud. Je vois dans vos yeux que nous nous quittons amis...

MICHEL, saluant.

Amis, c'est trop d'honneur!... Vous êtes mon chef! (Hérouard sort, reconduit par Clotilde, Jeanne, Bernard.)

## SCÈNE VII

MICHEL, HÉLÈNE

MICHEL, se grisant de paroles.

Quelle aventure!... Hier je me sauvais devant le drapeau et me voilà trottant derrière lui comme un caniche!... Et ce colo qui me le fourre sous le nez, me le fait presque embrasser et me force à dire : c'est la patrie!... Là j'ai menti!... C'est la gloire!... Elle seule est capable d'entraîner les vauriens, les cœurs durs... moi, enfin!... Pour l'amour d'elle, je retourne au satané métier d'autrefois : se balancer sur la bosse d'un méhari pendant des centaines de kilomètres à travers les sables... prendre d'assaut les villes nègres dans un tintamarre de moukères traquées jusque sur les toits, de cochons surinés, de poules plumées vives et tout le tremblement!... Voilà le plaisir!... (S'arrêtant devant le visage bouleversé d'Hélène.) Qu'as-tu à écarquiller les yeux en me regardant?

HÉLÈNE

Je pense au jeune officier qu'un aigle des grands sommets emportait d'un prodigieux coup d'aile... L'aigle est de retour!...

MICHEL, avidement.

Comment?... Tu ne te moques pas?...

HÉLÈNE

Pas plus que vous lorsque vous dites que pour l'amour de la gloire vous retournez en Afrique ?...

MICHEL

Pardi ! si je pars avec des espoirs de troupier c'est que l'honneur est pour les chefs... pour nous, il y a le chapardage... Cependant l'officier peut tomber, et s'il y a là un gars d'attaque qui prenne le commandement et sauve l'expédition, la belle citation sera pour lui, et la croix, et l'avancement. A la Légion tout est possible !... On y voit des chenapans revenir couverts de gloire !...

HÉLÈNE, *emballée.*

Quelle parure !...

MICHEL

Ah ! ah ! mon expression te fait dresser l'oreille !... Il n'y en a pas de plus belle dans la langue française !... Te vois-tu dans quelques années, ouvrant ton journal et lisant quelque chose comme ceci : Michel Prinson, l'ancien révolté, rentre au pays couvert de gloire !... Le côté triste de l'affaire, c'est qu'il faut te quitter... Bah ! c'est peut-être mieux ainsi. Ma place est plutôt dans un camp qu'à un foyer...

HÉLÈNE

Mon foyer, si j'en ai jamais un, vous attendra !

MICHEL

Si tu auras un foyer!... Je te crois!... Dès demain tu ne seras plus à la charge de personne... Avant de signer mon engagement à la Légion, je veux que le dernier acte de ma vie civile soit un acte de papa, et pour cela je rédigerai en ta faveur une donation de tout ce que je possède. Soit dit en passant, tu auras de quoi nourrir une petite famille... Seulement, pour te la procurer, je te conseille de mettre un peu plus d'empressement à danser avec les sous-lieutenants... Et puis tu verras peut-être un jour arriver chez toi un vieux monstre qui fera peur à tes enfants comme il t'a fait peur hier sur la falaise.

HÉLÈNE, attendrie,

Je me suis apprivoisée si vite!

MICHEL

Et moi trop vite attaché!... Allons, adieu, petite jeunesse!... (Il l'embrasse, s'arrache à son étreinte et rabattant son chapeau sur ses yeux s'en va d'un pas rapide.) En avant, soldat!

RIDEAU

# HISTORIQUE

DE

# « L'AME EN FOLIE »

# HISTORIQUE

DE

# « L'AME EN FOLIE »

---

De 1905 à 1913 je n'ai rien écrit. On a prétendu que j'étais révolté par la froideur du public. N'en croyez rien... Presque toujours on m'a fait l'accueil que j'étais en droit d'espérer... Si cela n'arrivait pas, je supportais gaiement l'infortune, étant de ceux que la contradiction stimule. D'ailleurs, en me plaignant d'être accablé par l'indifférence, on prouvait que l'on n'était pas indifférent. La vérité est que je traversais une période de stérilité et faisais le mort. Combien j'admire ceux de mes confrères qui après avoir décidé que tels ou tels mois seraient employés à produire le roman ou la pièce de l'année, obtiennent l'objet demandé avec autant de sûreté que s'il sortait d'un distributeur automatique. Mon esprit n'a pas de ces complaisances. Ma seule chance de trouver quelque chose est de me laisser vivre. Sous l'influence des événements se crée peu à peu en moi un état que je comparerai à celui qui s'établit dans une chaudière close dont le

foyer est en activité : je me mets sous pression. Un beau jour je m'aperçois qu'une idée, d'apparence assez insignifiante, m'obsède avec une singulière persistance ; bientôt elle s'insinue par de mystérieux tentacules jusqu'aux émotions qui m'ont distrait pendant les mois d'inertie, s'empare d'elles et les ramène au grand jour. Un drame s'ajoute à mes œuvres.

C'est exactement ce qui s'est passé pour *l'Ame en folie*, seulement la mise sous pression a duré neuf ans ; il est vrai que j'ai rattrapé le temps perdu en écrivant coup sur coup *l'Ame en folie*, *la Comédie du génie*, *l'Ivresse du sage* et les versions nouvelles de *l'Amour brode*, *l'Envers d'une sainte*, *la Fille sauvage*, *le Repas du lion*, *le Coup d'aile*. Pourquoi l'incubation a été si longue ?... C'est tout simplement que la littérature avait passé à l'arrière plan de mes préoccupations.

J'avais à cette époque la jouissance de trois grands domaines, situés en Lorraine annexée, dont un seul m'appartient encore. Je leur consacrais à peu près six mois par an. On voudra bien m'excuser si j'ajoute que pendant l'autre moitié de l'année j'habitais Paris. Si j'omettais ce détail, les journalistes, amis de l'absolu, ne manqueraient pas d'enrichir mon histoire d'une millième légende en racontant que j'ai erré dans une forêt pendant cent huit mois. Ce serait un conte de fées. Je logeais rue de Grenelle, et il n'y avait pas, dans les rues de Paris, de plus obstiné flâneur que moi. Seulement je n'en rapportais pas des sujets de pièces. Imitant l'abeille qui, se posant sur une corolle trop sou-

vent visitée par ses sœurs ne s'obstine pas à y plonger sa trompe et va chercher ailleurs un miel moins disputé, je n'attendais pas du boulevard une inspiration que lui demandaient tant de brillantes intelligences, et ma pensée allait de préférence vers la Lorraine et ses forêts.

Elles sont d'un abord plutôt rébarbatif, nos forêts. Le sol en est argileux et retient les eaux de pluie dans d'innombrables mares, la glaise colle en pesants paquets sous les bottes du chasseur. Il y a peu de hautes futaies. Presque partout les chênes ombragent d'impénétrables fourrés d'épines noires, sombres repaires d'où l'on s'attend à voir s'élancer de redoutables fauves.

La propriété où je résidais le plus souvent et que je possède encore, est située entre Avricourt et Sarrebourg. D'immenses nappes d'eau, brodées de nénuphars, enfonçant leurs golfes, comme de longs doigts fureteurs dans l'épaisse toison forestière, la rendent particulièrement sauvage et solitaire. Ma maison est bâtie loin des villages au milieu d'une clairière enchâssée dans les bois qui s'entr'ouvrent sur un étang de plusieurs centaines d'hectares, où la cohue des canards, sarcelles, grèbes, morelles, oies sauvages, hérons, cigognes, se bouscule dans un tourbillon de vie intense. A côté de ma demeure se trouve la ferme avec son joyeux remue-ménage : le va-et-vient des charrettes, les galopades du bétail, les émeutes de la basse-cour, les sourdes rumeurs des étables et l'énergique intervention des hommes.

C'est là que je menais une existence à la fois active et contemplative tout à fait conforme à mes

préférences. J'ai reboisé plus de mille hectares de terres incultes. Que de Conservateurs des forêts n'en ont pas fait autant! L'exploitation des bois, le repeuplement des coupes, exposées dans nos régions humides à être envahies par des essences parasites, la plantation des friches, la gestion des fermes, m'apportaient une occupation qui s'alliait à merveille avec la chasse, ma grande passion.

Celle-ci trouvait amplement de quoi se satisfaire. Autour de mon logis, cerfs, sangliers et chevreuils se promenaient par troupeaux. Je n'ai jamais été, comme on le soutient mordicus, maître de forges, mais si l'on tient absolument à ce que j'aie vendu quelque chose, on peut affirmer que, grâce à mes hécatombes de sangliers, j'ai été, pendant vingt ans, le plus gros marchand de cochons d'Alsace-Lorraine.

J'entends ici qu'on s'écrie : — Et ce boucher racontait à l'instant qu'il menait une vie contemplative!

Parfaitement!... Songez d'abord que je suis sylviculteur, je sème des glands, et au bout de dix ans mes chênes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe... En les regardant pousser j'ai eu le temps de réfléchir... Beaucoup plus, je l'avoue, qu'aux heures où je massacrais de brutales bêtes noires... Lorsque mes chiens tiennent au ferme un énorme sanglier et que je prends mes jambes à mon cou pour leur porter du renfort, je culbuterais Molière lui-même s'il se trouvait sur mon passage, et lui, de son côté, ne me regarderait pas comme un homme qui se

perd dans la méditation. Mais la chasse n'a pas toujours cette allure désordonnée, et surtout dans notre Lorraine ce plaisir se prête merveilleusement à la rêverie sous le couvert d'une loi encore actuellement en vigueur. Ce qui, dans toute l'Europe centrale remplace la chasse aux chiens courants, c'est la conquête du trophée qui rappellera le souvenir d'une glorieuse capture : les redoutables défenses du sanglier, et surtout les bois, aux formes infiniment variées des cerfs et des chevreuils. Pour s'emparer de ces précieuses dépouilles, il faut que, pendant les longs jours d'été, la chasse des mâles soit permise, puisque, dès l'automne, les brocards (1) sont privés de leurs ornements frontaux et il importe, cependant, que les femelles ne soient pas troublées dans leurs soins maternels. De cette double nécessité est sortie une stratégie d'un intérêt passionnant. Elle est fondée sur une connaissance profonde des mœurs des animaux et fournit à l'observateur un exercice intellectuel au moins autant que physique. Si l'on veut bien m'accompagner pendant une matinée de juin, on s'associera peut-être un peu à mon enthousiasme.

Trois heures. De mon lit je vois briller une étoile. S'il pleuvait, rien à faire, mais le temps sera superbe. Hop! Ma toilette sera pour le retour ainsi que le déjeuner. En fait de vêtements le strict nécessaire, car je serai bientôt trempé de rosée et il ne faut pas imiter l'âne chargé d'éponges. Panta-

(1) On appelle ainsi le chevreuil mâle. Il perd ses bois en novembre et les a complètement recouvrés en avril. Le cerf perd ses bois en mars et ils sont refaits dès les premiers jours d'août.

lon, chemise et chapeau, ces trois vêtements de couleur verte, de vieilles savates, quatre ou cinq cartouches dans les poches du pantalon, un couteau, une carabine express à deux coups rayés, une lorgnette pendue au cou, sur le dos un sac de toile retenu aux épaules par deux bretelles et pouvant contenir un chevreuil savamment replié. Me voilà prêt... En route !...

A peine dans le jardin j'allume une allumette et l'éteins aussitôt. Un mince ruban de fumée succède à la flamme et flotte vers le sud... Bon !... Le vent vient du nord. Renseignement essentiel qui gouvernera mes opérations, car c'est avec la figure dans le vent que j'aborderai les bons endroits.

J'écoute. De toutes parts ricanent les chats-huants ; là-bas, le rauque aboiement d'un renard. Du côté de l'étang, plouf ! un brusque jaillissement d'eau. Quelque sanglier qui, avant de rejoindre sa bauge, fait de l'hydrothérapie.

Je traverse une petite étendue de plaine. La nuit est claire, de pâles rougeurs qui devancent l'aurore, repoussent en noir la croupe des Vosges et l'échine bossue du Donon. En passant, j'éveille une alouette qui s'élève et s'immobilise pas bien haut sur ma tête. Est-elle une boule plumeuse, dansant au sommet d'un jet d'eau dont le gazouillement fait son chant ? Est-elle suspendue par un fil à cette étoile qui là-haut scintille encore ? Pendant que derrière moi l'oiseau continue à osciller symboliquement entre ciel et terre, j'atteins la lisière et entre sous bois.

Ici règne l'obscurité complète. Mon chemin est

invisible, mais au-dessus de lui, une trouée qui laisse entrevoir un ruban de ciel marque sa direction. Je marche vite et silencieusement, ce qui me permet de saisir le moindre bruit : trottinement d'un lièvre, sifflement d'ailes des canards qui regagnent les étangs. Soudain, tout contre moi, dans le fourré, un souffle puissant suivi d'un fracas de tempête balayant les buissons... Une laie (1), après avoir manifesté son dégoût pour ma personne, emmène sa petite famille.

Voici que des clartés descendent, comme hésitantes, le long des troncs gris, elles invitent les fauvettes à de timides chansons qui ne s'achèvent pas... mais d'effrontés coucous s'interpellent... les merles échangent des bonjours tapageurs, aussitôt les nids crient famine, pendant que sur la plus haute branche d'un chêne le père salue d'un sifflement joyeux le jour nouveau.

Attention. Là-bas, sur mon chemin, s'ouvre un grand espace lumineux. C'est une des coupes de l'année, qui sont, pour les ruminants de la forêt, une table toujours servie. A toute heure, mais surtout à l'aube et au crépuscule, on a chance d'y rencontrer des gourmets attirés par les tendres rejets des arbres abattus. J'avance avec d'infinies précautions, ayant soin de ne pas tenir le milieu du chemin et de me coller contre le bord où mon costume vert se confond avec les feuillages. Bien m'en a pris d'être prudent, car à cinquante pas de moi, à l'endroit où le chemin aboutit à la coupe, sort de celle-

(1) Sanglier femelle

ci une femelle de chevreuil (1) qui s'arrête et regarde dans ma direction. Je reste pétrifié, dans l'attitude où elle m'a surpris. Si elle m'aperçoit, je suis flambé, car ces sales bêtes dénoncent l'intrus en aboyant à perdre haleine. Sous son regard fixe dardé vers moi, je fais des prodiges d'équilibre pour ne pas bouger. Elle guette longtemps, immobile autant que moi. Quelque chose lui paraît suspect dans ce paysage familier. Enfin elle tourne la tete vers le taillis où elle doit avoir laissé des faons, car j'aperçois entre ses cuisses une mamelle gonflée. Je mets à profit son mouvement pour opérer un leger recul dans la bordure du chemin. De nouveau la chèvre observe de mon côté. Cette fois tout va bien, et rassurée elle retourne dans la coupe.

Me voici à la place qu'elle occupait il y a deux minutes. Je ne l'aperçois pas. Elle doit être masquée par cette longue rangée de fagots qui forme écran à vingt pas de moi. Dissimulé derrière un gros hêtre, je parcours à la lorgnette les trente hectares de la coupe... Rien... Mais je ne découvre pas le dixième du terrain encombré de tas de bois, et je parie qu'en un quart d'heure de soigneuse exploration... Comment l'explorer?... Oh! bien facilement!... Le long des coupes, à trois ou quatre mètres dans l'intérieur du vieux gaulis qui sera la coupe de l'hiver suivant, je fais pratiquer des coulées tortueuses comme celles des bêtes sauvages, pratiquées en contournant les trochées, en élaguant quelques branches et en ratissant

(1) Nommée chevrette ou chevre.

feuilles et bois morts qui craqueraient sous es pieds. Sur ces pistes je circule silencieux et invisible autour des clairières, j'examine mon gibier et je choisis les pièces que je veux sacrifier. C'est ce que je vais essayer de faire en prenant le sentier dérobé dont l'entrée se trouve justement à côté de moi. En quelques enjambées je dépasse la barricade de fagots que j'avais devant moi et, comme je m'y attendais, j'aperçois ma chèvre tellement proche de mon sentier qu'il me serait impossible d'aller plus loin sans me trahir. Tout doucement je me baisse à l'abri d'une trochée de charme où j'attendrai qu'elle ait changé de place. A peine suis-je accroupi derrière mon buisson que celui-ci s'agite à quelques centimètres de ma figure et j'aperçois le museau noir et verni d'un faon minuscule qui s'exerce à mordiller une feuille. Je retiens ma respiration et deviens statue. Alors un second museau se place auprès du premier, et avec une gentille maladresse cherche à lui arracher la feuille. O désastre ! Dans l'ardeur de la dispute le nouveau venu effleure mon visage de sa narine humide, fait un bond en arrière, puis s'arrête indécis, pendant que son frère continue à mâchonner à trois centimètres de mon œil. Ces deux innocents ne connaissent pas encore ma race exécrée, mais la mère la connaît ! Elle a surpris le mouvement de recul du petit. Les yeux fixés sur mon buisson, sa tête se penche à droite, puis à gauche et enfin s'immobilise, le cou, les prunelles, les oreilles, braqués sur moi dans une attitude si gracieuse que tout en la maudissant je l'admire. Une pirouette et plouf !

plouf! plouf! la satanée bête suivie de ses petits, détale par bonds saccadés qui hachent ses hoquets rauques. Elle traverse la coupe en semant l'alarme, et de toutes parts éclatent les aboiements martelés par les ruades des croupes fuyantes. Bientôt c'est un concert d'invectives que les rageuses femelles retranchées dans les fourrés m'envoient copieusement. Je me dis que ce n'est pas seulement chez les chevreuils que cela se passe. Dans nos villages, qu'un chien soit écrasé par une auto, ou une poule volée par des bohémiens, les femmes ne piaillent-elles pas indéfiniment sur le pas des portes ?...

— Pstt... Pstt !...

Je me retourne vivement. R..., un garde-chasse, accourt tout essoufflé.

— Monsieur se fait engueuler...

— Ces rosses de chèvres...

— J'ai suivi les pas de Monsieur dans la rosée le plus vite que j'ai pu... Il y a deux gros sangliers dans un champ de trèfle sur Gondrexange...

— Ils seront rentrés au bois lorsque nous arriverons.

— Peut-être que non... Ils étaient comme chez eux... La plaine est tranquille et tant qu'ils ne verront personne...

— Alors filons.

Depuis dix minutes nous longeons un taillis très épais dont notre hâte ne nous empêche pas de scruter les profondeurs. Tout à coup le regard de R... et le mien s'arrêtent en même temps sur un roncier.

— Monsieur voit-il l'œil de ce chevreuil ?...

— Oui...

En effet, dans l'ombre du hallier, un œil brille, fixé sur nous. On ne voit d'abord que lui... Peu à peu se précisent les contours d'une tête.

— C'est une chèvre... Horreur !... Fichons le camp !...

Nous reprenons notre course, laissant au gîte un animal bien convaincu que deux nigauds ne l'ont pas aperçu.

Enfin nous voici hors du bois :

— Ils y sont encore, murmure mon compagnon dont la vue est extraordinairement perçante. Tout en cherchant avec ma lorgnette je réplique :

— C'est bien étonnant, car dans leur direction j'entends qu'on aiguise une faux. Comment ne se sauvent-ils pas ?...

— Ceci va les décider, répond R..., en désignant une charrette qui se-dirige de leur côté.

Faisant signe à R... de rester en place, je me précipite le long de la lisière pour aller me poster en face des deux animaux qui chercheront à gagner la forêt par le chemin le plus court. S'ils obliquent à droite ou à gauche, je leur couperai la retraite en courant derrière une haie très épaisse qui me sépare des champs. Arrivé à l'endroit que je me suis assigné, je regarde par une ouverture de la haie et j'assiste à un spectacle peu banal. Mes deux cochons se sont rapprochés. L'apparition de la charrette les a décidés à déguerpir, mais leur allure est bizarre. Ils avancent à petits pas, se roulant, se bousculant, comme des viveurs abreuvés de champagne qui zigzaguent le long des rues. Le jeune trèfle est très sucré et ce n'est pas impuné-

ment que les bêtes en abusent ; les vaches gonflent à en crever et mes sangliers, tout à fait pompettes, ont perdu l'instinct de la conservation. Ils sont si lambins que je perds patience et suis sur le point de les tirer à très longue portée. Heureusement les conducteurs de la charrette les découvrent et poussent des hurlements. Cela décide mes deux nouveaux un peu dégrisés à prendre le galop. Ils passent à quarante pas de moi et j'en tue un.

— Bravo! s'écrie R... en me rejoignant. Mais vous avez tiré deux fois. Est-ce que l'autre n'est pas blessé?

— J'ai tiré les deux coups successivement... Voyez... Ma première balle est placée trop haut. C'est la seconde qui l'a tué.

Les charretiers accourent pour contempler ma victime que R..., les manches retroussées et le couteau à la main se prépare à vider. Je me sépare de lui pour continuer ma tournée.

Six heures! La plupart des animaux sont remisés pour la journée, cependant je me dirige du côté de prairies où l'on va rarement sans rencontrer des chevreuils. Pour m'y rendre j'ai à traverser une grande étendue de forêt sur laquelle je fonde peu d'espoir, car elle est très épaisse et j'avancerai entre deux murailles de verdure. Mais bah! Le hasard a été si souvent mon ami!... Je marche avec lenteur, m'arrêtant pour écouter, cherchant à démêler dans la masse des feuillages une tache fauve ou grise, à présent surtout que je longe un taillis d'une douzaine d'années entre

coupé de dépressions marécageuses qui permettent à la vue de pénétrer assez loin... Ah tiens !... La tache fauve que je cherchais !... Deux taches !... Elles se meuvent très doucement, l'une suivant l'autre... Ma lorgnette ne les quitte plus... Je les attends à cette petite éclaircie... Enfin !... Dans la place vide s'encadre la tête d'un beau cerf... J'examine ses bois... Mon futur trophée !.. De la grosseur du poignet, sous leur fine toison grise, déjà longs de quarante centimètres, presque la moitié de la longueur qu'ils auront... La tête disparaît, entraînant une ligne dorsale qui rougeoie entre les feuilles et puis une autre tête... Celle-ci moins remarquable. Pendant un instant elle arrête sur moi son regard, mais avec une indifférente indolence, et c'est sans se presser que le second cerf disparaît derrière son compagnon. Je l'ai constaté souvent, les cerfs en travail de la végétation formidable qui dans l'espace de quelques semaines prend son entier développement sur leur crâne, perdent le sentiment du danger. Ils se retirent au cœur de la forêt pour s'y gaver de feuillages et d'herbes grossières, pendant que les biches, au plus épais des taillis, allaitent leurs faons.

Sept heures... Le soleil devient ardent... Je presse le pas et bientôt me voici à l'entrée d'une étroite prairie sillonnant la forêt d'un long ruban très sinueux et dont les bords irréguliers mordent à chaque instant les lisières du bois en y creusant des recoins favorables aux surprises. Je maraude longtemps sans rien rencontrer et sur le tapis velouté dont j'aperçois déjà l'extrémité, pas la

moindre tache fauve. Plus qu'un espoir : à ma droite s'ouvre une de ces poches que la prairie envoie dans la forêt. S'il y a quelque chose, ce ne peut être que là-bas, au fond du cul-de-sac, dans une friche couverte de broussailles... J'examine à la lorgnette... Rien !... Ma dernière chance est épuisée... Les moustiques me dévorent... Rentrons !... Je tourne les talons avec un regard d'adieu au bon endroit... Halte ! Ce papillonnement rapide surpris entre deux touffes de genêt, ne serait-ce pas le battement des oreilles d'un animal que tourmentent les moustiques ?... (Ils ont tout de même du bon !...) Vite, ma lorgnette, où j'ai le plaisir de voir se loger la superbe encolure d'un vieux brocard. Mais comment l'approcher ?... Sous bois je ferais trop de bruit, car on a négligé d'y pratiquer une coulée traîtresse. Il n'y a qu'un moyen : ramper directement à travers la prairie. Je saisis entre mes dents la courroie de mon fusil tendue comme une corde de violon, de façon à ce que mon arme se place horizontalement sous mon menton, puis me voici à quatre pattes progressant dans l'herbe épaisse. Bientôt je lève la tête pour vérifier si mon animal est toujours là. O désastre ! Il est sorti de la friche en marchant vers moi et il a entrevu mon mouvement... Les yeux fixés dans ma direction il attend... De sa part et de la mienne trois minutes de pétrification qui paraissent éternelles, puis mon brocard plonge le nez dans l'herbe... Malheur à moi si je me fiais à son apparente sécurité !... J'ai affaire à un vieux routier qui n'ignore pas que l'ennemi, s'il y en a

un, profitera pour l'approcher du moment où il sera occupé à manger. Aussi voyez : sa silhouette est celle d'un animal qui broute, mais au lieu de brouter, il guette... Ne criez pas au miracle... Les bêtes, lorsqu'elles jouent, simulent des embuscades et des attaques, pourquoi seraient-elles incapables de recourir pour sauver leurs vies à des stratagèmes qu'elles singent pour s'amuser?... Cependant, de nous deux, c'est mon brocard qui le premier perd patience... Il relève la tête, de nouveau regarde longuement de mon côté, puis son museau retourne dans l'herbe et cette fois exécute un mouvement caractéristique de va-et-vient. Décidément je l'aurai!... et je continue à ramper jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à bonne portée, je lui envoie une balle. Victoire!...

A neuf heures et demie je rentre à la maison mon brocard sur le dos. Déjà mon sanglier m'y attendait.

Ce récit, dont tous les épisodes sont scrupuleusement exacts, n'aura pas été inutile si j'ai fait comprendre à quel point nos méthodes permettent à un observateur d'entrer dans l'intimité des bêtes sauvages. Mais c'est à l'époque du rut que nos chasses deviennent prodigieusement instructives. Nous ne perdons plus de longues heures à fureter çà et là, car ceux que nous cherchons, lorsqu'ils n'accourent pas au-devant de nous, prennent souvent la peine de nous dire où ils sont.

Ma bonne étoile m'a conduit dans une ville de province le jour même où un conférencier parlait de *l'Ame en folie*. Quelle joie d'aller l'entendre!... L'orateur commença par affirmer qu'il s'était préci-

sément beaucoup occupé des questions que soulevait ma pièce, et que « ce n'était pas du tout ça… ». Puis, en guise d'introduction à ce qu'il allait révéler sur l'amour, il se mit à décrire l'éclosion du printemps au sein de la nature, les habitants des forêts lancés en pleine idylle, les loups embrasés de passion, le brocard folâtrant auprès de la chevrette, et les cerfs bramant à l'ombre des futaies. J'étais fixé. Le brave garçon ne m'aimait pas : voilà tout ce qu'il était capable de nous apprendre.

Le printemps, contrairement à ce que croient beaucoup de citadins, ne donne pas le signal d'un embrasement général. Il est avant tout la saison des naissances. La nature veut que les petits apparaissent dès les premiers beaux jours et qu'ils aient la série entière des mois chauds pour se développer avant le retour des intempéries. Pour les oiseaux et les mammifères de petite taille le rut et la parturition ne sont séparés que par quelques semaines et ont lieu vers la fin de l'hiver. Les gros animaux obéissent à une loi très différente. Loups et renards, dont les portées viennent au monde à la fin de mars ou dans les premiers jours d'avril, entrent en amour vers janvier-février. Le rut des chevreuils commence vers le 20 juillet et se prolonge pendant la première quinzaine d'août. Celui des cerfs éclate vers le 10 septembre et s'éteint vers le 15 octobre. Ceux qui ont entendu les cerfs bramer au printemps peuvent se vanter d'avoir l'oreille fine ! Les faons de chevreuils et de cerfs naissent à la même époque, aux environs du 15 mai.

Chez les sangliers la gestation s'achève à une date moins fixe, ce qui provient de ce que, les années où la nourriture est abondante, les très jeunes laies sont fécondées à des époques irrégulières. La naissance des marcassins se place principalement en avril-mai, on en rencontre déjà en février, quelques portées surviennent encore en juin.

Si la nature a eu pour l'homme primitif les mêmes attentions que pour les autres mammifères de grande taille, — et on risquerait de la calomnier en le contestant, — il est certain que les quelques semaines de rut annuel de notre ancêtre occupaient, sous nos climats, une partie d'août et de septembre de manière à ce que les enfants naquissent en mai. Lorsqu'avec un clignement d'œil égrillard le chanteur de café-concert vous décrira deux amoureux allant sous bois cueillir le muguet joli, ayez un souvenir pour votre première grand' mère qui, parmi les blanches clochettes, cueillait sous son ventre sanglant le fils du premier homme.

Dans les livres d'histoire naturelle le brocard est célébré comme un modèle de fidélité conjugale : on le rencontre souvent en compagnie d'une chèvre et l'on admet légèrement que c'est toujours la même. Dès le mois de juin, on voit les brocards se lancer vivement à la poursuite des chèvres qui se sauvent à toute vitesse, mais vers le 15 juillet, lorsqu'arrivent les jours de grâce, certaines chèvres, au lieu de fuir en ligne droite, se mettent à tourner en cercle autour d'un buisson, ayant sur leur croupe

le menton du brocard... Bientôt elles s'arrêteront. C'est le moment où le chasseur, au moyen d'une feuille ou d'un brin d'herbe imite le petit sifflement doux : fip !... fip !... avec lequel les chevreuils s'appellent et souvent le brocard accourt en bondissant se faire tuer. Il y a des jours où ces animaux sont tellement étourdis par la passion qu'ils obéissent à un cri d'oiseau vaguement ressemblant à un fip chéri. J'ai même eu connaissance d'un brocard qu'avait attiré le grincement d'une brouette à la roue mal graissée. Il avait cru discerner l'expression de sentiments répondant aux siens dans ce bruit vulgaire. Cette façon de danser devant le miroir n'est donc pas uniquement propre à notre espèce. Souvent le brocard vient à l'appeau en compagnie d'une chèvre amoureuse, ce qui, de la part d'un modèle de fidélité conjugale serait assez déplacé. Il y a des jours où l'on peut s'évertuer à siffler sans qu'aucun soupirant ne se montre, d'autres où ils affluent de toutes les directions. Il m'est arrivé, à la nuit presque close, d'apercevoir dans une prairie un brocard en conversation intime avec une chèvre sous les yeux d'un brocard moins bien armé qui se tenait à l'écart. A mon coup de sifflet les trois animaux bondissent vers moi. Je tire le plus gros des deux mâles et à cause de l'obscurité le manque. Le trio se sauve. Nouveau coup de sifflet. Le mâle que j'avais manqué revient seul et je le manque de nouveau. Les hommes possédés du démon de luxure ne profitent pas mieux que cet animal des leçons qu'ils reçoivent.

Les noces du cerf sont autrement somptueuses que celles du chevreuil. Chez moi, vers le 5 septembre, et un peu plus tard dans les montagnes des Vosges, les grands cerfs commencent à parcourir la forêt, flairant les biches et emmenant celles que leur odorat désigne comme devant devenir clémentes à leurs désirs au bout de sept à huit jours. Chaque seigneur d'importance forme ainsi, pour son usage exclusif, un sérail dans lequel le nombre des épouses dépend de l'abondance et de la force des rivaux qui se les disputent. Auprès de son sérail, le sultan fait bonne garde sans le secours d'eunuques. Il se promène autour du troupeau et ramène à grands coups d'andouillers au sein de la famille les volages personnes tentées de s'égarer. Aux environs des belles captives circule la racaille des petits cerfs à l'affût d'une bonne fortune qui, dans les bois fourrés comme les miens, n'est pas bien rare, car l'œil du maître ne peut être partout. Environ deux jours avant qu'une biche soit en état d'accepter les hommages de son royal amant, celui-ci commence à l'obséder de ses intercessions. Jour et nuit il l'assiège en émettant des supplications bruyantes. Enfin elle entre en folie et se donne. C'est avec une indescriptible furie que le mâle s'empare d'elle et Don Juan paraîtrait bien petit garçon si en regard des indiscrétions d'Elvire, de dona Anna et de Zerline, la biche énumérait les exploits du dix cors. Mais voilà que cette biche, au bout de deux jours consacrés à la passion, s'éloigne tout à coup à pas menus, parfaitement apaisée, sous l'œil indifférent de son heureux vainqueur. Elle en a pour un an !

Une de mes plus brillantes interprètes à laquelle je racontais que sur trois cent soixante-cinq jours il n'y en a que deux pour l'amour chez la biche, s'est écriée : — Ne vous payez donc pas ma tête !... Devant la même révélation une brave mère de famille a soupiré : — Ce n'est pas beaucoup !... Une vieille demoiselle très pieuse s'est détournée avec mépris : — Ne me parlez pas de ces horribles bêtes qui se marient sans bénédiction !...

Pendant que sa compagne apaisée va retrouver ses faons, le cerf poursuit de nouvelles conquêtes, mais peu à peu les biches inflammables se font rares, bientôt il ne reste plus que les jeunes femelles de l'année précédente, moins pressées que les vieilles d'entrer dans la danse. C'est alors que se livrent les batailles les plus acharnées, quelquefois mortelles Quel afflux de convoitises exaspérées autour de la dernière vierge de la forêt. Le monstre qui emmènera cette fluette génisse dans sa clairière favorite pourra se vanter d'être un rude adversaire.

Les moyens d'expression du cerf sont très variés. Je connais au moins douze cris différents auxquels je puis attribuer un sens très précis. Il y a le claironnement du désir, simple invite aux amoureuses du lendemain, qui s'empressent d'accourir vers celui qu'à la voix elles reconnaissent pour le plus gros. Il y a les modulations insinuantes, doucereuses et tendres, quelquefois presque gémissantes. Il y a le hurlement de défi plus terrible que le mugissement du taureau. Il y a le grognement de satisfaction bestiale et aussi le soupir de soulage-

ment. Depuis que les loups ont disparu de nos bois, les cerfs sont les seuls animaux à posséder un vocabulaire aussi richement pourvu, et, ma foi, lorsque j'écoute leurs confidences, je me dis que le Diable boiteux, lorsqu'il voyait au travers du toit des maisons, n'était guère mieux renseigné que moi sur des impressions sensiblement équivalentes.

Il y a quelques années, un certain cerf que nous nommions le Gueulard, se distinguait par l'extraordinaire fréquence de ses cris. En soufflant dans la pointe perforée d'une grosse coquille marine, pour imiter les triomphants accents d'un rival, nous avions essayé de le faire venir. Mais ces appels, dans bien des cas très efficaces, avaient pour singulier résultat de l'éloigner. Grâce à ses incessantes clameurs, je parvins sans peine à me trouver sur son passage. Je vis alors apparaître un assez beau cerf, boitant très bas, et dont les bois bizarres ressemblaient à deux longues pinces d'écrevisse. Après sa mort, je constatai que le pauvre animal, sans doute venu de loin, avait reçu deux coups de chevrotines (1) dont l'un avait criblé son foie et ses entrailles de blessures mal cicatrisées, et dont l'autre avait amputé une de ses pattes de derrière au bas de la cuisse. Désormais trop faible pour conquérir les femelles et contraint de fuir la présence des jaloux, malgré cela torturé par le désir, il parcourait la forêt, jetant aux quatre vents du ciel l'aveu poignant de sa détresse. J'avais tué un poète!...

(1) Un chasseur qui se respecte ne tire le cerf qu'à balle.

Voulez-vous, pour la seconde fois, me suivre pendant une de mes sorties matinales ?... Eh bien, partons !... C'est aujourd'hui le 25 septembre. Quatre heures sonnent au clocher d'un lointain village... Les étoiles brillent. L'air est vif. Sur les prairies basses flotte une vapeur laiteuse. De mon lit, chaque fois que je m'éveillais, et c'était souvent, j'entendais bramer. Devant la porte, sous les épicéas du jardin, j'écoute. Des beuglements sourds m'arrivent de toutes les directions. Quel grand jour s'annonce !.. . Un pas léger écrase le sable de l'allée, et je devine la longue silhouette un peu penchée de mon garde R... Comme moi il dort mal pendant ces nuits chaudes de l'ardeur des cerfs. Il a passé celle-ci blotti contre un arbre au point culminant de la forêt et il me met au courant des tragédies qui se sont jouées depuis la soirée d'hier. La plus récente vient de se dénouer par une terrible bataille, pas loin d'ici, et nous décidons d'aller rendre visite au vainqueur dont les grognements heureux parviennent jusqu'à nous.

Obligés de prendre un large circuit pour arriver à bon vent et puis d'attendre que s'éloignent d'importuns chevreuils capables de nous dénoncer, nous atteignons la prairie sur laquelle on entend bramer, au petit jour, vers six heures. Tout de suite nous apercevons, à travers un léger voile de brume, et à cent mètres de nous, un dix cors accompagné de quatre biches, dont il ne semble pas s'occuper. J'en fais la remarque à mon compagnon.

— Elles sont « finies »... me répond-il gravement.

En effet, notre animal, les yeux obstinément fixés vers un point que le brouillard nous cache, pousse des beuglements qui n'expriment pas l'ivresse. Tâchons de découvrir ce qui trouble sa félicité.

Par une coulée traîtresse qui, sous bois, fait le tour de la prairie nous en gagnons l'autre extrémité, et là nous apparaît le seigneur de l'endroit, un splendide quatorze cors, qui veille sur trois biches, pas finies, celles-là !... Une est couchée, la seconde pâture ; quant à la troisième, elle tourne en rond autour des deux autres, au petit trot, serrée de près par le cerf. Lorsque celui-ci s'arrête, elle s'arrête également, et alors l'énorme fiancé, la gueule grande ouverte, le cou gonflé, les cornes couchées sur les épaules exhale une supplication que la nature ne permet pas encore à la belle d'exaucer. Il ne tiendrait qu'à moi de tuer le soupirant, mais les reproducteurs de sa taille, nécessaires à la prospérité de l'espèce, ont été décimés pendant la guerre, et jusqu'à nouvel ordre je ne sacrifierai que des sujets de carrure et de conformation médiocres. Je suis sur le point de m'éloigner, lorsque, de la lisière opposée à la nôtre, part un mugissement profond auquel répond furieusement notre cerf, qui fait tête au côté dangereux. Alors apparaît le provocateur, un douze cors un peu moins gros que le premier. Il s'avance d'un pas cadencé, la mine si fière et avec une façon si noble de brandir les blanches extrémités de ses bois, que j'ai la vision d'un antique paladin venant, sous les yeux de sa dame, pourfendre un preux ennemi. A quarante pas de

son rival il s'arrête, piétine le gazon, poignarde le sol de ses andouillers. Tant de beauté lui vaut ma sympathie. Je fais des vœux pour son triomphe. Au même instant, le quatorze cors, avec la rapidité de l'éclair, charge mon paladin qui détale, poursuivi, c'est le cas de le dire, l'épée dans les reins, jusqu'au seuil de la forêt. Puis le quatorze cors rejoint ses biches, lesquelles, toutes trois, se sont mises à paître ; le dix cors qui, pendant le duel, s'était rapproché dans l'espoir que la bagarre lui permettrait un accouplement furtif, retourne tout penaud à ses neutres suivantes. La brume s'est enfin dissipée, nous apercevons, disséminés sur la prairie, à distance respectueuse du groupe amoureux, quelques gringalets, huit ou six cors, qui, d'un œil affamé, guettent les ébats du jouisseur en chef. Ainsi va le monde !. . La biche récalcitrante reprend son manège de cirque au bout du museau du cerf, et le trimballerait sans pitié jusqu'au soir, si un geai qui s'est étourdiment posé au-dessus de ma tête ne s'envolait en piaillant. La biche s'arrête le cou tendu, ses compagnes l'imitent, le cerf subitement calmé devient attentif. Décidément l'oiseau a donné l'alarme. Toute la bande, au trot, s'en va dans la forêt.

D'une jeune coupe peu distante s'élèvent de temps en temps des grondements passionnés. En dix minutes nous y sommes. Devant nous le taillis monte en pente douce. Vers le haut stationne un cerf d'assez maigre apparence. A quarante pas de lui se tient une biche qui l'intéresse, car souvent il tourne la tête de son côté. Pourquoi ne la rejoint-il pas ?...

Ah! Ah!... De derrière un buisson surgit tout à coup un solide huit cors qui fonce sur le pauvre soupirant et le fait disparaître en un clin d'œil, puis, glorieux de cet exploit, il s'arrête, le regard ardent fixé sur les feuillages qui ont englouti le fuyard, et il pousse un cri d'un accent tellement expressif qu'on peut aisément le traduire : « N'y reviens plus, hein ! »

Cela dit, mon faraud retourne vers la belle, mais exactement à la place occupée tout à l'heure par le disparu, il s'arrête. Pourquoi ne la rejoint-il pas ?... Ah ! Ah ! Un gros dix cors avance majestueusement, se campe derrière la biche et la pousse vers le haut de la coupe, dans un fourré où ils entrent tous deux. La petite comédie qui vient de m'être offerte pourrait s'intituler *La Navette*. Que de pièces de l'ancien répertoire, que de rengaines du théâtre moderne elle résume !

— C'est un dix cors que Monsieur devrait tuer... suggère mon compagnon. Au fond, il s'indigne de ce qu'à la chasse mon plus grand plaisir soit d'observer et il ne comprend pas que j'aie toujours un peu de peine à supprimer une de ces brutes splendides. Cependant, comme il faut en maintenir le nombre à des proportions raisonnables, je fais signe que oui, et nous nous dirigeons du côté où des roulements d'orgue déchaîné trahissent la retraite du plus heureux des trois.

Maintenant la voix tonne à cent mètres de nous, au cœur du fourré. Il y a deux partis à prendre : Ou bien aller me poster sur l'autre bord de l'enceinte que R... traversera lentement de manière à

pousser vers moi les deux amoureux. Ce sera mon affaire, de leur barrer la route. L'autre moyen est plus pittoresque et c'est lui que je m'empresse de choisir.

R... se place derrière moi, tire de son sac la conque marine, et imitant la voix claire d'un cerf plus faible que celui qu'il s'agit d'attirer, il lance un premier appel, auquel un hurlement répond aussitôt. Ça va bien!... Pendant cinq minutes les défis s'échangent. D'abord la voix du pacha se rapproche, mais il est trop jaloux pour abandonner même un instant sa biche autour de laquelle rôdent d'invisibles galants, et il n'avance plus. R... multiplie les tentations : Il tire de sa coquille des grognements de porc satisfait, qui doivent blesser au vif notre Othello. Peine perdue! Il recule en s'éloignant de moi tout en continuant ses appels, espérant par sa retraite engager Othello à le poursuivre... Cela ne prend pas! Alors, par un signe, j'indique à R... que nous allons changer de tactique. Je vais essayer d'aller surprendre le cerf, pendant que mon compagnon attisera de loin sa rage bruyante dont j'ai besoin pour m'orienter. Et me voilà exécutant une danse serpentine à travers les buissons que je crains d'effleurer, et posant le pied sur les feuilles mortes qui jonchent le sol, avec une lenteur prodigieusement déséquilibrante, à moins que l'ennemi, grâce à un hurlement de taureau, ne me permette deux ou trois longues foulées dont le bruit disparaît dans le vacarme. Enfin s'ouvre devant moi une petite clairière au fond de laquelle le dix cors est précisément en train de grimper la biche... Hop!... Cela

dure à peine le temps qu'il me faut pour écrire cette ligne, il est vrai que si je n'y mettais bon ordre cela se renouvellerait six ou sept fois en dix minutes...

Retombant sur ses pattes, le noble animal répond par un éclat de tonnerre à une provocation de R... Sa rage est telle que pour l'assouvir il se précipite sur un pin de trois mètres de haut et de quelques coups d'andouillers le réduit en copeaux. Une balle à l'épaule lui rend à tout jamais le calme.

R... est là. Avec une émotion pieuse il contemple ma victime tout en préparant son couteau pour l'ouvrir. En attendant, je lui décris le spectacle auquel il m'a été donné d'assister. Mon récit se termine par ces mots appliqués à la biche :

— Avant ce soir elle aura trouvé un remplaçant.

— C'est déjà fait, Monsieur, répond R... de ce ton pénétré qu'il prend toujours lorsqu'il parle de chasse.

Ces quelques souvenirs ont fait entrevoir quelles différences de caractères séparent les trois principales espèces auxquelles j'avais affaire. Ainsi les chevreuils sont turbulents, querelleurs et intolérants. On a vu avec quelle unanimité une assemblée de ces animaux invectivait contre l'homme. Ils sont tellement irritables que, dans leur ardeur à l'injurier, ils approchent parfois jusqu'à portée de fusil le chasseur qui les a dérangés. En captivité leur ardeur va jusqu'à la férocité. J'avais enfermé, dans un enclos de trois hectares en partie boisé, quelques brocards achetés en Allemagne et destinés à être

introduits dans ma chasse pour infuser aux chevreuils de mon voisinage un sang nouveau. Lorsque j'allais visiter mes prisonniers je n'entrais chez eux qu'en tenant d'une main une chaise et de l'autre un long fouet. Des coins les plus éloignés de leur parc, les brigands accouraient vers moi, et ils s'entendaient pour m'assaillir tous ensemble. Collé le dos contre un arbre, la chaise tenue par son dossier tendue les pieds en avant pour briser l'élan des agresseurs, je leur administrais avec le fouet une correction soignée dont ils n'avaient pas l'air de se soucier tant était grande leur fureur. Il m'est arrivé d'empoigner par les cornes un brocard qui me chargeait; je parvins, en effet, à le contenir, mais en payant cher ma victoire, car il me laissa l'intérieur des mains labouré jusqu'aux os par ses andouillers. Ainsi des animaux provenant de différents fournisseurs s'étaient rapidement mis d'accord pour me faire un mauvais parti.

La première fois que j'ai lâché des brocards étrangers, on a retrouvé au bout de quelques jours leurs cadavres poignardés, lacérés, étripés par les autochtones. Je n'ai réussi à faire accepter mes colons par la population de l'endroit qu'en les lâchant à l'automne quand les chevreuils ayant perdu leur bois devaient rester inoffensifs jusqu'au printemps. Malgré cela, les métèques se reconnaissaient pendant des mois à leur excessive timidité. J'ai vu l'un d'eux, gros et fort, très empressé derrière une chèvre, se sauver honteusement à l'approche d'un malingre brocard du pays.

Dans une forêt chaque taillis garni de pousses

tendres, toute clairière aux herbes savoureuses, devient le fief d'un vieux brocard qui n'y tolère que les femelles et leurs petits et poursuit à outrance ceux de ses frères qui seraient tentés de s'aventurer sur son domaine.

Les cerfs ont l'humeur beaucoup plus douce. Hors de l'époque du rut, les mâles font bon accueil à l'étranger. J'ai lâché des cerfs achetés au loin, ils étaient fatigués du voyage, dépaysés, leurs bois sciés n'étaient plus des armes, ils se trouvaient en présence de redoutables sires, et cependant il ne leur était fait aucun mal.

A la vue de l'homme le cerf s'éloigne silencieusement, tandis que la biche salue l'intrus d'une espèce de hoquet sourd, mais sans se laisser aller, comme la chevrette, à une interminable crise de fureur. Les biches dérangées par les sangliers se sauvent sans crier au lieu que les chevreuils aboient contre sangliers et cerfs presque autant que contre l'homme.

Cerfs et chevreuils sont absolument dénués de courtoisie envers leurs compagnes. En temps de neige on déposait de la nourriture pour les animaux dans des endroits où je me ménageais les moyens de les observer. Cerfs et biches se rassemblaient en foule autour du festin, mais si occupées qu'elles fussent à manger, les biches, à l'approche d'un grand cerf s'écartaient avec appréhension, et si elles ne se déplaçaient pas assez vite, un bon coup de corne les rappelait au devoir. Un troupeau est-il en train de brouter, qu'un cerf coiffé lève brusquement la tête, aussitôt ses voisines font un bond

de côté. C'est chez les carnassiers qu'on voit apparaître un peu de gentillesse et d'attachement des mâles pour les femelles. Le loup, après avoir livré de violents combats pour conquérir la louve, reste son compagnon jusqu'à l'époque du rut suivant. Il chasse de concert avec elle, et lorsque le couple s'empare d'une proie, la louve en a la meilleure part. Les louveteaux sont élevés par le père aussi bien que par la mère. Il en est de même chez les renards.

Les biches, entre elles, font preuve d'un caractère assez pointu. Elles échangent des coups de dents qui éparpillent des touffes de poils et s'adressent de petits cris aigres qui ne ressemblent pas à des compliments. Cela ne les empêche pas de vivre en société, ce qui ne saurait nous surprendre.

En hiver les cerfs se rassemblent en troupeaux souvent très nombreux. J'en rencontre quelquefois trente ou quarante ensemble. Lorsque cette forêt d'andouillers arrive vers vous en glissant sur l'épaisseur d'un jeune taillis on ne peut se défendre d'une certaine émotion. De leur côté les biches suivies de leurs faons et accompagnées de quelques cerfs de petite taille se réunissent en congrégations fort importantes. Les très gros cerfs vivent à l'écart ou par petits groupes de deux ou trois.

Les ruminants qui refont leurs bois tous les ans permettent une excellente vérification du tort que peut faire à une espèce toute modification maladroite des rites de sa reproduction. A l'état de nature le rapport des deux sexes chez les cerfs et les chevreuils est de un contre un. Aussitôt que des destructions trop sévères font qu'il n'y a plus qu'un

mâle pour trois ou quatre femelles on en est averti par une notable décroissance de la longueur des bois, l'atrophie des andouillers et la forme crochue qu'affecte la tige principale. En visitant la collection d'un chasseur, on peut suivre, année par année, les progrès ou les erreurs de son exploitation. A-t-il laissé moins de deux mâles pour cinq femelles, ou bien, tout en ménageant assez de mâles, a-t-il exterminé les vieux, ceux qui en accaparant les femelles empêchaient les jeunes de s'exténuer, un connaisseur l'apprend du premier coup d'œil lorsqu'il pénètre dans l'appartement où sont exposés les trophées. Et ce ne sont pas les seules espèces à bois caduques qui se montrent aussi sensibles à la mauvaise répartition des âges et des sexes. Ainsi les sangliers ont souvent à souffrir au point de vue de la race, de ce que le chasseur, au milieu de la troupe qui passe à portée de son fusil, prend toujours le plus gros cochon pour cible, ce qui fait qu'à la longue les reproducteurs des deux sexes sont fort jeunes. Si l'on compare les poids moyens des sangliers tirés pendant plusieurs années consécutives, on vérifie que le poids s'abaisse rapidement tout comme celui des ruminants à bois, lorsque l'équilibre voulu par la nature n'est pas suffisamment respecté.

Les sangliers sont, de tous nos grands mammifères, les plus sociables. A part les vieux individus trop maussades pour s'associer aux jeux des bêtes rousses (1), tout ce monde vit en communauté,

(1) On nomme ainsi, à cause de leur couleur, les sangliers adolescents

grogne, renifle, soupire, se souille et se bauge dans la plus parfaite entente. Chez eux le noyau social est constitué par la famille : une laie suivie de ses marcassins de l'année et de ceux des deux années précédentes, à l'exception des laies précoces qui, souvent dès l'âge de huit mois, deviennent mères à leur tour. Pendant la journée les sangliers se tiennent au plus épais des fourrés dont ils ne sortent qu'à la nuit tombante. L'exemple que j'ai cité d'une rencontre tardivement matinale est assez exceptionnel. La soirée offre de meilleures chances. A la fin des longs jours, le sanglier qui n'a pas mangé depuis trois ou quatre heures du matin pense au blé savoureux qui l'attend. Embusqué sur les lisières, il écoute les bruits de la plaine et guette le départ des cultivateurs. Vers huit heures, les champs de blé ou d'avoine placés dans les coins éloignés des villages, sont envahis. C'est le moment de m'asseoir au creux d'un sillon, la tête noyée dans les épis de l'épaisse moisson avec laquelle je me confonds. A l'horizon, derrière mon dos, le globe rouge du soleil descend sur la forêt de Parroy. A cinquante mètres devant moi, la bordure de ma forêt dans laquelle craquent déjà les branches sèches. Longtemps avant d'apercevoir mes cochons, je suis prévenu qu'ils dévorent le blé qui m'environne par des claquements de gencives mouillées et des grincements d'épis étirés entre leurs dents pour en faire jaillir la graine encore laiteuse. Vraiment j'ai l'air d'un berger gardant son troupeau car ils festoient sans se préoccuper de ma présence. Cependant une grosse nourrice

qui surveille les ébats des enfants, me remarque et reste en arrêt, le regard sur moi. Immobilité complète. Habituée qu'elle est à saccager des cultures protégées par des mannequins la bonne bête me prend pour l'un d'eux et retourne à ses occupations. Il me serait facile de la tuer, mais je me réserve pour un très gros sanglier qui vient ici toutes les nuits et que je préfère à la racaille qui m'entoure. Dix minutes d'attente et l'important cochon ne paraît pas. L'obscurité se fait. Il faut me décider... Voici deux marcassins arrêtés côte à côte à quelques mètres de moi. D'un coup de chevrotines je les cloue tous deux sur place. Pour cet assassinat les cultivateurs me béniront.

Une laie ne défend ses marcassins que si elle est âgée, vigoureuse et très sûre de sa force, et alors elle se montre dangereusement vindicative et méchante. La vulgaire poule de nos basses-cours défend plus courageusement ses poussins qu'une jeune laie qui abandonne sa nichée à la première alerte pour se sauver bien loin. Par contre, les marcassins de trois semaines, moins gros que des lapins de garenne, sont déjà capables de rejoindre leur mère à de longues distances en suivant sa trace. Moins débrouillard était un petit garçon de quatre ans que j'ai connu. En jouant il s'était écarté de sa bonne laquelle, de son côté, avait probablement trouvé à se distraire. Cela se passe à Pau, sur une promenade appelée la Basse-Plante. Le gamin, dans son affolement pousse des cris affreux. Autour de lui un attroupement se forme. Un gros

monsieur décoré, sagace et bienveillant, se penche vers lui et l'interroge :

— Eh mon Dieu! mon petit ami, qu'avez-vous pour crier ainsi ?

— Je suis perdu ! sanglote le gosse.

— Comment vous appelez-vous ?

— François de Curel.

— Où demeurez-vous ?

— Là !... et il montre, à cent pas du groupe, une maison qui borde la promenade.

— Allez-y bien vite, et vous ne serez plus perdu !

Le petit garçon suivit ce conseil puisque me voici et son histoire est une excellente confrontation de l'instinct avec la raison. Combien les marcassins se montrent supérieurs au petit François, mais le petit François comprend à l'instant même combien il est ridicule, si bien qu'après plus de soixante ans il se moque encore de sa propre bêtise.

Chez ces animaux l'instinct de solidarité est très développé. Quand ils font tête aux chiens, ce n'est pas seulement son propre individu que chacun d'eux défend, mais toute la bande. Dans ma jeunesse, au lieu d'attaquer le sanglier, comme je le fais à présent, avec de petits roquets, je lançais contre eux de forts mâtins, très mordants, et il en résultait souvent de sanglantes batailles. J'ai vu des troupes de sept ou huit très gros sangliers, bien alignés comme des soldats, exécuter contre les chiens de véritables charges de cavalerie. En dépit de leur brutalité proverbiale, ces animaux

sont affectueux envers leurs frères, très communicatifs à en juger par les grognements variés qu'ils ne cessent d'échanger. Au repos, entassés dans leurs bauges, ils ronflent à qui mieux mieux dans une cordiale promiscuité. Assez sensibles au froid, ils n'ont d'autre but, en couchant ensemble, que de se réchauffer mutuellement. Ce ne sont que des bêtes !...

Trois tribus principales, cerfs, chevreuils et sangliers se partageaient donc la forêt, chacune possédant son caractère national bien tranché, et il est temps de dire dans quel esprit je les observais.

Dès mes années de collège, au souvenir des scènes de la vie animale qui m'avaient frappé dès ma plus tendre enfance, je suis allé de moi-même vers des idées dont nos maîtres nous préservaient soigneusement et qui étaient en train de renouveler aux regards de l'humanité, l'aspect de l'univers. Lorsque plus tard j'ai retrouvé ces mêmes idées sous forme de doctrines nettement définies, j'ai pu les saluer comme de vieilles amies. Quelle part de vérité me révélaient-elles ? Cela importe peu à la clarté de mon récit. La question n'est pas de savoir si j'avais raison de les accueillir : je les accueillais. J'étais un évolutionniste convaincu.

On voit tout de suite quelle sorte d'intérêt je portais aux grands mammifères que je poursuivais. Leurs ancêtres avaient été cousins des miens avant de se laisser dépasser par eux, mes cerfs étaient encore ce qu'étaient les cerfs il y a des centaines de milliers d'années. En les contemplant je me plaçais au point de départ, en rentrant en moi-même je voyais le point d'arrivée. Ces rapprochements

me distrayaient pendant mes longues promenades. Je comparais les nations humaines dont les millions d'âmes n'en forment, pour ainsi dire, qu'une seule, à mes humbles troupeaux forestiers. Je découvrais en ces derniers l'ébauche de nos formidables associations. Lorsque huit ou dix chevrettes m'engueulent en chœur, ne manifestent-elles pas, à l'état naissant, l'unité spirituelle qui englobe les âmes innombrables d'un même pays ? Si quelques valeureux ragots se rangent en bataille pour charger mes chiens, ne m'offrent-ils pas le spectacle d'un de ces combats de sauvages que décrivent les explorateurs ? Il m'est impossible d'approfondir quelque peu une idée si je ne le fais pas la plume à la main, c'est pourquoi je me mis à développer par écrit mes rêveries qui ne tardèrent pas à couvrir assez de pages pour constituer un honnête volume que je n'avais pas la moindre intention de publier. Il était pour moi l'équivalent de mon jeu de patience, que j'empoigne aux heures mortes pour échapper à l'ennui. Ce volume, dans mes conversations avec moi-même, avait pris un nom. Je l'appelais *Le Pont des soupirs*, excellent titre pour une comédie qui mettrait en scène les candidatures académiques, et dont le dernier acte se passerait sur le Pont des Arts pendant le vote, mais qui n'indique pas à première vue en quoi il s'appliquait à ma philosophie. Cependant, si l'on considère qu'il s'agissait de faire franchir à l'instinct de sociabilité l'abîme qui sépare les animaux de l'homme, on ne sera pas surpris qu'un pont ait été nécessaire. Quant aux soupirs, il va de soi

qu'un pèlerinage de cette envergure en ait coûté beaucoup, et je concède qu'en les énumérant j'en omettais quelques-uns.

Je risque, en confessant une tentative aussi manifestement insensée, de me couvrir de ridicule. Je poursuis cependant avec l'espoir d'obtenir la sympathie que l'on accorde à la fourmi qui transporte une mie de pain cinq fois plus lourde qu'elle.

Remarquons d'abord que mon travail ne tenait aucun compte des républiques d'insectes trop parfaitement organisées pour ne pas réduire l'individu à l'état de machine assujettie à perpétuité au même effort. Le contraste entre l'ingéniosité collective et la stupidité personnelle que nous observons dans la ruche, posent des problèmes qui ne se rattachent pas directement à celui qui m'occupait. J'envisageais uniquement les sociétés de mammifères où chaque individu doit repousser les empiétements de ses congénères, ce qui établit entre eux et lui des rapports dont l'incertitude favorise le développement de chaque sujet et tend à son perfectionnement. Je complétais ce que m'avaient appris les bêtes du voisinage par les récits de voyageurs et de naturalistes dont ma bibliothèque était abondamment pourvue et qui me renseignaient sur les faunes exotiques. Moi-même, dans ma jeunesse, j'avais souvent parcouru les Pyrénées et les Asturies à la poursuite des ours et des isards, grimpé les sierras espagnoles derrière les bouquetins. Je pouvais donc puiser dans une riche provision de documents et de souvenirs.

Dès les premières pages je m'exposais à une er-

reur aussi énorme que celle qui consisterait à se croire capable d'expliquer la formation des montagnes pour avoir observé l'opération d'une taupe faisant jaillir du sol sa colline en miniature. Des analogies ne constituent pas des preuves.

Le malentendu provenait de ce qu'il est extrêmement difficile à un homme, même averti comme je le suis, de dépouiller sa mentalité spécifique pour adopter celle des animaux dont il prétend interpréter les actes. Qu'on en juge par un exemple :

Mes roquets attaquent une troupe d'une douzaine de sangliers qui sont tirés par les chasseurs et se dispersent dans toutes les directions : un par-ci, deux par-là, trois au nord, deux au midi, etc... Tous les chiens se rallient sur un des animaux qui va faire tête à plusieurs kilomètres du point de départ, dans un taillis où se trouvaient déjà deux ou trois fuyards qui semblaient l'attendre. Peu à peu, des quatre points cardinaux affluent les frères éparpillés, si bien qu'au bout d'un quart d'heure de résistance aux chiens la troupe entière est reconstituée et qu'un des chasseurs peut s'écrier, avec toutes les apparences de raison : « Les sangliers s'étaient donné rendez-vous!... » Eh bien il se trompe... La rencontre s'est opérée sans préméditation et sous l'empire de cet instinct de réunion que, dès leur plus jeune âge, les marcassins possèdent. Chaque animal a d'abord filé dans la direction que l'épouvante lui avait fait prendre, puis, remis de son émotion, il s'est promené de fourré en fourré, décrivant ainsi une courbe plus ou moins sinueuse qui, tendant à se fermer, devait forcément rencon-

trer la trace d'un ou plusieurs fuyards. C'est ce qui est arrivé. Il a suivi cette trace qui elle-même décrivait une courbe destinée à en recouper d'autres. Le sanglier poursuivi par les chiens agissait pareillement et rejoignait bientôt plusieurs de ses camarades. Le petit groupe ainsi formé devenait un centre où venait aboutir l'écheveau d'abord embrouillé des pistes peu à peu réduites à une seule. Mon compagnon avait eu tort d'attribuer à ces animaux une combinaison purement humaine. Il n'y avait pas eu convention préalable, mais simplement obéissance à un instinct.

Ce qui compliquait horriblement ma tâche, c'est que les animaux n'obéissent pas au seul instinct et que, dans bien des cas, leurs actions sont gouvernées par une véritable intelligence. Comment s'y reconnaître ?

A mon avis, une des manifestations les plus indéniables de l'esprit des bêtes réside dans ce que j'appellerai leur auto-dressage.

On sait que le dressage consiste à obtenir d'un animal qu'il exécute un acte aussitôt qu'il perçoit un certain signal donné par geste, bruit ou contact. Pour y parvenir tantôt par persuasion, tantôt et surtout par violence, on lui fait répéter ce mouvement précédé du signal jusqu'à ce que pour lui signal et mouvement soient si parfaitement associés qu'il ne puisse pas percevoir l'un sans exécuter immédiatement l'autre. Le dressage est parfait lorsque l'acte demandé est devenu complètement réflexe.

Il est presque superflu d'ajouter qu'un bon dresseur est un véritable artiste, habile à saisir du pre-

mier coup le caractère d'un animal et doué d'une inépuisable patience, car il faut souvent des mois pour venir à bout de l'obstination d'une brute.

Eh bien les chasseurs, souvent en un seul jour, sans y prendre la moindre peine, et sans même en avoir conscience, opèrent sur les bêtes sauvages de merveilleux dressages. Pourquoi ?... Parce qu'elles sont intelligentes et font leur éducation non pas pour nous, mais contre nous. Voilà l'auto-dressage.

De grand matin, devant ma maison, une dizaine de cerfs, tous coiffés de leurs bois, depuis le mince daguet (1) jusqu'à un énorme quatorze cors, songent à rentrer dans la forêt. Ils en sont éloignés de cent cinquante pas. Vont-ils aller droit à elle ? Nullement. Ils n'ont pas le vent de cette lisière si rapprochée, et qui leur dit que je ne suis pas là, derrière le premier buisson, prêt à leur envoyer une balle. Et les voilà qui, contre toute attente, se dirigent vers une lisière plus lointaine qu'ils aborderont à bon vent. Malgré cette garantie, ils ne s'y précipiteront pas en écervelés. A trente mètres de la bordure suspecte ils stationneront longtemps, humant l'air. Décidément ils se risquent et avancent doucement, s'arrêtant tous les cinq ou six pas, attentifs aux moindres bruits. Enfin, dans l'idée que, tout de même, on ne peut pas savoir... les plus forts exigent que les plus faibles passent les premiers... Ils essuieront le feu, tant pis pour eux ! Et l'on assiste à ce spectacle étrange : A grands coups de cornes dans le derrière les six cors chassent de-

(1) Jeune cerf qui, à l'âge de 15 mois, arbore ses premiers bois qui sont de simples dagues sans andouillers.

vant eux les daguets, les huit chassent les six, les dix font passer les huit, les douze cèdent le pas au dix, et le quatorze ferme majestueusement la marche.

Ce cérémonial qu'un dresseur de cirque n'obtiendrait d'un groupe de chevaux qu'après plusieurs mois de travail assidu, à peine s'il a fallu deux coups de carabine pour le faire adopter par cette troupe de cerfs, car je m'arrange pour chasser à tour de rôle tous les cerfs de la forêt, et comme ils sont nombreux ils ne subissent que rarement l'épreuve du feu.

J'ai fait des semis de glands que j'étais dans l'obligation de protéger contre la dent des sangliers qui ne leur laissaient pas le temps de germer. Entourer d'un grillage de vastes étendues de terrain était fort dispendieux et j'avais imaginé une clôture plus économique. Elle consistait à garnir chacun des côtés de la pièce ensemencée d'un fil de fer maintenu à vingt centimètres du sol et aboutissant à la détente d'une sorte de pistolet grossier chargé d'une cartouche à poudre de gros calibre et fixé à un piquet.

Le premier soir la réussite fut complète. Vers neuf heures éclatèrent deux formidables détonations. Le lendemain matin je lisais sur la terre finement hersée le récit de l'événement. Un gros sanglier, arrivant au trot, avait heurté un fil et fait partir le détonateur correspondant. Fou d'épouvante il avait traversé par bonds énormes le semis et heurté le fil de la face opposée, d'où seconde explosion. — Cette fois, disions-nous, le moyen radi-

cal est trouvé! Encore une ou deux frayeurs pareilles et les sangliers n'y reviendront plus!... Hélas! Au bout de huit jours ils y revenaient en troupes, abordant le semis à bon vent, et certains, grâce à leur odorat, qu'aucun homme ne veillait sur lui, ils apprenaient que le choc de leurs pattes et non la main d'un chasseur provoquait ce tapage d'ailleurs inoffensif, et rien ne les empêcha plus de ruiner mon reboisement.

On verra plus loin comment mon chien Mylord apprit à rapporter par orgueil, ce qui le plaçait, par rapport aux bêtes sauvages, à un niveau tout à fait supérieur.

Il ne tiendrait qu'à moi de multiplier à l'infini des exemples de dressages ultra-rapides, et de montrer les animaux tirant parti d'expériences d'une forme trop nouvelle pour que l'instinct ait eu le temps de se modifier à leur contact. Il s'agit bien de dressages dans lesquels le dompteur, loin d'imposer sa volonté, suscite un plan d'opposition, lequel exige de l'animal la compréhension totale d'un péril et l'invention d'une parade. L'instinct n'est d'ailleurs pas autre chose que de l'auto-dressage devenu héréditaire, et cela, rien n'est plus facile que de le prouver. Il y a cinquante ans, les fusils ne tuaient qu'à trente pas et les perdreaux se levaient sous le nez du chasseur. A présent, nos fusils tuent à quatre-vingts pas, et les perdreaux partent à cent mètres, dès le jour de l'ouverture, alors qu'ils n'ont jamais entendu siffler le plomb. Leurs parents ont appris à quelle distance l'ennemi pouvait les atteindre et ont glissé dans l'œuf cette notion

tutélaire. Je ne serais pas en peine de citer beaucoup d'autres faits du même genre.

Un acte instinctif n'est donc qu'un acte intellectuel devenu réflexe. Intelligence et instinct sont deux sœurs jumelles inséparables, la première consciente et volontaire, la seconde aveuglément obéissante, la première sujette aux caprices et aux impulsions, la seconde fidèle et sûre, mais arriérée. Malgré ces différences de caractères les deux jumelles se ressemblent tellement qu'on ne sait jamais précisément laquelle des deux on rencontre. Cela a lieu surtout dans les cas où l'animal apparaît comme *trop intelligent* et il faut bien alors revenir à l'instinct. Ainsi telle bête cernée par les traqueurs, houspillée par les chiens, et servant de cible à une grêle de balles, prendra, avec la rapidité de l'éclair, le parti qui aura le plus de chances de lui sauver la vie. Dans ce tumulte où l'homme le plus avisé perdrait à délibérer des secondes précieuses, la brute renseignée par des sens plus déliés que les nôtres discerne sans effort la trouée libératrice. Comment ne pas rester perplexe devant ce mélange de compréhension à éclipses et de stupidité guidée par l'instinct? Allez donc raisonner sur des apparences aussi fuyantes!

A côté de ce casse-cou d'interprétation, un autre péril se dessinait : Qu'on dérange un moellon d'une très vieille construction et tout l'édifice croulera. C'est un peu ce qui m'arrivait pour avoir touché aux fondations de la bâtisse humaine. Je voyais subitement les murs les plus solides se couvrir de lézardes. Cela me fit comprendre qu'il était impru-

dent de confronter des ensembles avant d'avoir comparé les valeurs de leurs parties composantes. Du coup le problème se déplaçait et consistait pour le moment à rechercher ce que la bête renfermait déjà d'humanité et ce que l'homme conservait encore de bestialité. Il me parut que la méthode la plus apte à me conduire au but était de décomposer la mentalité animale et la mentalité humaine en quelques grandes divisions intéressant la sociabilité et d'étudier par quelles voies, sur ces points spéciaux, l'animal aboutissait à l'homme. L'amour s'imposait comme la première étape de ce nouveau plan, et je me mis à suivre le précieux filon.

Le départ fut superbe. Au son des clameurs du rut bestial je m'élançais vers notre amour à nous. Aucun obstacle ne semblait devoir me gêner. Au physique la filiation est évidente, au moral... N'avais-je pas assisté à nos meilleurs vaudevilles repris par mes cerfs?... Ma façon de procéder était simple. Je me reportais à l'époque où notre espèce a fait son apparition. Je prenais l'homme pendant le mois, qu'à l'exemple des autres animaux, ses prédécesseurs, il consacrait aux soins de la reproduction, et il ne me restait plus, en apparence, qu'à enchâsser quelques perles et diamants dans une monture un peu fruste pour me retrouver moi-même. C'est alors que dans la belle ordonnance de mes déductions se produisit une catastrophe. Tout bonnement mon primitif se mettait à penser, il apprenait à remonter des effets aux causes. Un personnage nouveau, sur lequel la nature n'avait

pas compté, venait brouiller ses combinaisons. L'âme était là !

Pour rendre sensible à mon esprit ce qui avait dû se passer, oubliant que je m'étais déguisé en savant, j'eus recours à un truc de littérateur. Je supposai qu'un enchanteur malicieux, sans rien changer aux âmes des modernes Français, ramenait leur physiologie sexuelle à celle de nos premiers parents. Des derniers jours de septembre aux derniers jours d'octobre une étrange frénésie secouait la nation entière, toutes les femmes traversaient une crise qui, pour chacune, durait cinq à six jours, pendant lesquels l'homme qui portait la responsabilité de son bonheur n'avait pas un instant de loisir. Et puis c'était fini. Jusqu'à la même époque de l'année suivante, toutes les femmes auraient des hommes une profonde horreur physique, et repousseraient durement leurs caresses. Je passe rapidement sur les scènes auxquelles on assistait. Devant elles Lysistrata se fût voilé la face.

Mais les gens auxquels mon enchanteur imposait la continence prolongée des animaux, avaient sur ces derniers l'avantage de savoir que l'union du mâle et de la femelle cause la naissance du petit, et ils étaient passés maîtres dans l'art de rompre la connexion des deux phénomènes. Il s'ensuivait qu'au bout du grand mois de fureur utérine j'avais le droit de supposer que très peu de femmes étaient enceintes. Or il est de règle, pour toutes les espèces, qu'un rut stérile est bientôt suivi d'un nouveau rut, indéfiniment renouvelable en cas d'insuccès. Cela ne manquait pas de se produire au béné-

fice des victimes de mon enchanteur, lesquelles, d'autre part, retrouvaient mille moyens d'exaspérer leurs désirs. Bref, l'année n'était pas écoulée que la plaisanterie avait fait long feu et que le peuple berné retombait dans sa douce anarchie.

On pensera de mon apologue ce qu'on voudra, mais il m'aidait par son raccourci à comprendre comment l'âme dès le jour où elle a été capable de remonter des effets aux causes, l'est également devenue de bouleverser de fond en comble nos fonctions reproductrices. L'âme voulait restreindre le nombre des enfants, la nature lui résistait en multipliant les occasions d'avoir des enfants. C'était une défense de l'espèce. En cela la nature faisait, bien maladroitement, le jeu de l'âme qui ne visait qu'à perpétuer des plaisirs trop parcimonieusement dosés.

Souvent l'espèce réagit avec plus de succès contre l'intervention humaine. Ainsi dans une région où pendant des années on avait tué beaucoup de cerfs sans détruire un nombre équivalent de femelles, j'ai constaté que dix biches tuées le même jour dans la même forêt, portaient neuf fœtus mâles contre seulement un fœtus femelle. L'espèce réussissait à rétablir une proportion qui n'avait pas été respectée.

Les anciens se plaisaient à féliciter l'homme de ce que seul parmi les êtres vivants il possédait une femelle accueillante en toute saison, mais ils ne voyaient dans cette aubaine qu'un présent des Dieux. C'est un méfait de l'âme.

Je ne pouvais pas étudier l'évolution de l'amour

sans aborder celle de la morale puisque c'est surtout contre les débordements des passions amoureuses que nos religions, nos philosophies et nos lois multiplient les barrières. Une question se posait : les animaux sont-ils capables de faire une distinction entre le bien et le mal ? A cela je répondais : oui, jusqu'à un certain point. Cette conviction n'était pas fondée sur ce que mon chien, après avoir commis une faute, revenait vers moi l'oreille basse et la queue entre les jambes. La prévision d'une raclée à recevoir justifiait amplement sa contrition. Voici une histoire de chien qui met en jeu des sentiments plus élevés :

Mylord était un braque allemand de grande taille, âgé d'un an et remarquablement doué : excellent nez, arrêt irréprochable. Un seul point faible : il se refusait obstinément à rapporter. Non seulement il ne saisissait pas le gibier, parce que le chatouillement de la plume ou du poil sur son palais lui était odieux, mais il ne prenait ni un bâton, ni une pelote. Il était absolument réfractaire et j'avais renoncé à le faire obéir. Chassant en plaine avec lui, je tire un lièvre qui se sauve à toutes jambes. Certain de l'avoir touché, je permets à Mylord de le poursuivre. Ils dépassent tous deux le sommet d'une colline et disparaissent. Au bout de dix minutes Mylord revient au galop portant correctement le lièvre par le milieu du corps. Il fallait voir quel orgueil démesuré trahissait son attitude. La satisfaction d'avoir bien agi brillait dans son regard, se manifestait par mille courbettes et trémoussements joyeux. Ce qui avait di-

rigé toute sa conduite c'était un noble orgueil. Il s'était emparé du lièvre hors de ma vue et avait tenu à me remettre un témoignage de son exploit. En route il s'était souvenu des leçons de rapport qu'on lui avait en vain données et à la fierté d'avoir pris son gibier s'était joint celle d'exécuter une corvée méritoire. J'en eus la preuve, car à partir de ce jour il rapporta sans se faire prier et en perfection.

On m'objectera que Mylord, très attaché à son maître, agissait pour obtenir ses louanges et pas le moins du monde en observance d'une règle de conduite applicable à tous les chiens. Cela est vrai. Je n'en pense pas moins que son aventure permet de supposer que la notion du bien et du mal se différenciaient assez nettement au fond de son entendement.

J'admettais cependant que mon opinion sur ce point était contestable, mais il me paraissait hors de doute que si les animaux, considérés en tant qu'individus, sont peut-être privés de discernement moral, en revanche leurs sociétés sont étroitement soumises à des règles strictes.

C'est en première ligne la loi du plus fort, qui domine tout, sans caractère odieux, car elle est une condition du bon entretien de l'espèce. A côté d'elle l'accomplissement du rut se révèle comme un devoir sacré envers la race, il ne comporte aucun caprice de sentiment et les journées qui lui appartiennent sont jalousement proportionnées aux exigences de la reproduction. Vient ensuite pour chaque animal la double obligation de protéger sa

vie par une vigilance toujours en éveil et de la soutenir par une abondante nutrition. Enfin les soins des mères pour les petits, leur allaitement, leur éducation et souvent la mission de les aider à franchir sans dommages les intempéries du premier hiver (1). Voilà des commandements certains, dont l'ensemble répond parfaitement à la définition d'une morale, laquelle doit être une règle de conduite fixe. Les animaux ont donc une morale rude, brève et fidèlement observée, ce qui est fait pour nous surprendre, nous autres hommes, qui avons inventé mille morales et ne les pratiquons petitement qu'à condition de les croire dictées par une voix divine. J'en arrivais à penser que la morale humaine est bien moins une règle de conduite, que l'expression d'un malaise, celui d'une intelligence orgueilleuse logée dans un corps qui, par ses origines et son organisation, appartient en entier à l'animalité. En même temps m'apparaissait la vérité profonde qui se cache sous la légende du péché originel. Au milieu de la cohue disciplinée des bêtes, l'homme apportait le pouvoir de découvrir le pourquoi des choses et d'influer sur les causes pour mieux jouir des effets. Son pauvre petit savoir prétendait modifier l'ordre admirable que des milliers de siècles avaient consacré. Et il y parvenait !... Le crime était consommé... Entre l'esprit

(1) On a écrit des livres sur l'entr'aide animale. Sans prétendre la nier, je pense qu'elle n'a jamais un caractère obligatoire et n'a rien à voir avec la morale. J'ai toujours vu que l'animal n'était bienfaiteur que dans un but égoïste. Ainsi le singe est friand des insectes dont il débarrasse un autre singe, et les croque à belles dents.

et la bête s'allumait une guerre qui se poursuit encore en chacun de nous avec des essais de médiation opérés par le sentiment qui doit presque tout à l'esprit, mais penche plutôt vers la bête. Un obscur souvenir de l'époque où nos ancêtres ne connaissaient que la morale des bêtes, transparaît dans notre langage, lorsque nous nommons « folle du logis » notre imagination. Que cette expression peint merveilleusement toute âme que possède l'amour et qu'elle est plus juste que cette autre dont nous nous servons pour exprimer l'état d'un animal tourmenté par l'instinct de la reproduction. Il est en folie, disons-nous. Mais l'homme trahit tout ce qui lui est cher, renie tout ce qui lui est sacré, court à toutes les perditions parce qu'il orne des plus absurdes fantasmagories une créature que la plupart du temps les intérêts bien entendus de l'espèce, sans parler des siens propres, lui interdisent d'aimer. Décidément, lequel de l'homme ou de la bête est atteint de folie ?

*Le Pont des soupirs* n'était cependant pas un réquisitoire sans merci contre les déportements de l'âme. D'ailleurs le fait même que j'avais, grâce à mon âme, le plaisir de disserter sur ses inconséquences, était de nature à calmer mon indignation et à me donner l'opinion qu'elle était bonne à quelque chose surtout quand elle n'aimait pas. Au surplus, en poussant plus loin l'examen de notre passion par excellence, n'est-ce pas un phénomène surprenant que ce cortège de scrupules, de délicatesses, de remords dont elle entoure des manifestations que la nature avait voulues simplement bru-

tales ? Quelques jours après la représentation de *l'Ame en folie*, une personne très éminente me disait : « Désormais c'est une question réglée : après une pièce pareille on ne parlera plus de liberté humaine. Vous avez montré que sous chacun de nos actes prédomine l'influence d'un ancêtre quelquefois infiniment lointain. Cet acte nous est donc impérieusement commandé. » J'écoutais ce discours en me félicitant d'avoir précisément établi le contraire. Au rut des bêtes, simple attraction d'un sexe vers l'autre, non moins obligatoire que l'affinité chimique, j'avais opposé la passion humaine, aux préférences parfois peu judicieuses, mais capable de choisir, de persévérer, de se refréner. A ses transports, à ses dégoûts, à ses hésitations, à ses victoires nous devons probablement ce don magnifique : la liberté. Liberté relative, mais combien supérieure au vouloir insignifiant de l'animal. Lorsque Blanche a le courage de révéler à son mari la tentation qui l'oppresse, elle commet un acte qui n'a pas de précédent chez nos ancêtres animaux, un acte purement humain et qu'une créature d'une espèce quelconque obéisse à une impulsion dont il soit impossible de remonter le cours à travers les âges, c'est là un événement extraordinaire dans l'histoire de l'évolution des êtres vivants. Je sais bien que Blanche, au moyen de sa raison, peut comparer son attachement pour son mari à son emballement physique pour Michel et que de cette comparaison dérive sa détermination. Je suppose que sa raison est sans doute un magnifique épanouissement de l'entendement animal et que,

par conséquent, tout ce qui se rapporte à cette raison se rattache plus ou moins directement à d'humbles ancêtres. Je reste tout de même rêveur devant un acte tellement neuf que hors de l'humanité il ne se rattache à rien. Blanche, au milieu des sollicitations que lui envoient des milliers d'ancêtres, subit précisément celle qui n'a d'ascendants que parmi les hommes, elle se décide, non pas dans une indépendance absolue, mais avec un sentiment de liberté causé par l'orgueil d'un triomphe sur ses propres instincts, qui ne se rencontre chez aucun mammifère d'une autre espèce. Qu'on ne m'oppose pas mon chien Mylord se résolvant par fierté à un acte dont il ne se souciait guère. Mon chien suivait son plaisir qui était de me faire admirer sa prouesse, tandis que Blanche n'escompte pas la moindre récompense. A côté du lièvre pris par Mylord, placez une chienne en veine de galanterie et vous verrez si Mylord se souviendra de son maître. Mais dans les bras de Michel, si Michel daignait presser sur son cœur l'inflammable Blanche, celle-ci mêlerait à son ravissement les terreurs du remords et formerait le projet d'aller tout avouer à son Justin. Voilà où mène d'avoir une âme !

Je notais aussi que plus un animal acquiert d'intelligence moins l'amour occupe de place dans sa vie. Dans beaucoup d'espèces d'insectes, la bestiole à l'état parfait n'est même plus capable de manger. Elle revêt sa parure de noces pour aimer et, aussitôt après, mourir. Les reptiles, les oiseaux et la plupart des quadrupèdes ne vivent que pour se

nourrir et se reproduire. Tout animal qui devient capable d'accepter une autre occupation et de fournir un travail atteint déjà un degré assez élevé d'intelligence. C'est ce que nous constatons chez nos serviteurs animaux, le chien, par exemple. La même règle s'applique, toutes proportions gardées, à l'homme. Plus celui-ci est stupide et mieux il appartient tout entier à l'amour. L'intelligence, parce qu'elle développe la personnalité, nous interdit le don trop absolu de nous-mêmes. La grande intelligence, lorsqu'elle est amoureuse, sauvegarde sa personnalité en lui imposant une tâche intellectuelle. Les belles phrases ne lui coûtent guère et se donner en parole ne mène pas loin. L'amour est pour l'être supérieur un exercice spirituel du plus excellent effet, pour la personne aimée, c'est du vent. Mais que nous voilà donc loin de la bête qui se donne de la façon la plus éperdue, la plus brutale et la plus passagère !

J'en étais là du *Pont des soupirs* lorsqu'une tuile me tomba sur la tête. J'avais vu l'intelligence humaine transformer un acte très simple dont le but était la reproduction de l'espèce, en entreprise de luxure assaisonnée de transports lyriques et d'imaginations délirantes. Mais l'espèce comment allait-elle réagir aux incartades de l'hôtesse inattendue ? Traversait-elle une crise semblable à celles qu'ont dû subir les autres espèces de mammifères avant de s'arrêter aux formes définitives que nous observons ? Notre race, dernière venue de toutes, ne pérégrine-t-elle pas à son tour vers la stabilité parfaite ? L'amour qui choi-

sit nous dotera-t-il de libertés nouvelles, l'amour charmeur reculera-t-il les bornes du génie, l'amour orgueilleux fixera-t-il enfin notre moralité ? Bref, l'héritage des grandeurs de l'âme ira-t-il aux générations futures avant celui de sa folie ? Que de problèmes sous l'accumulation desquels je succombais ! J'avais beau rêver au son des murmures de la forêt, l'oiseau qui chantait sur ma tête, loin de me révéler, comme à Siegfried, les grandes mystères, se faisait un malin plaisir de dénoncer aux biches le traître embusqué. Lorsqu'il faut creuser un puits trop profond pour atteindre la vérité je perds patience et sors du trou. Un beau matin d'automne j'alimentai mon feu avec les paperasses que j'avais noircies et, ma foi ! comme il me fallait un dédommagement, je m'amusai à lire ce que les savants avaient écrit sur le même sujet.

Avec moi tout finit, non par des chansons, mais par une pièce. *L'Ame en folie* met en scène cet écroulement du *Pont des soupirs* qui m'a puni d'un dévouement trop absolu aux idées d'évolution. Puni mais non corrigé comme on a pu s'en rendre compte dans une séance mémorable. Il s'agit de ma réception à l'Académie française. Les intimes d'Hervieu ont compris que je lui reprochais d'avoir prêché l'amour dans le mariage. Telle n'était nullement ma pensée. Mais j'en voulais à mon illustre prédécesseur qui voyait si bien que l'amour filial est un sentiment de date récente, un sentiment acquis par l'humanité, oui, je lui en voulais de ne s'être pas douté que tous nos autres sentiments y compris « le vrai, l'invincible amour, c'est-à-dire

un état de noblesse dans lequel l'âme parle plus haut que les appétits » sont venus se superposer à de grossiers instincts et tiennent de cette origine suspecte une constitution débile sur laquelle il serait imprudent de faire grand fond. Le sentiment filial dont il excusait la fragilité dans une œuvre magnifique est implanté dans notre nature par des racines bien plus solides que la tendresse impérissable qu'il prétendait nous imposer. Le jeune animal suit pendant des mois sa mère. Pendant combien de minutes a-t-elle conservé son mâle ?

Moi qui ne suis qu'auteur dramatique, je témoignais à Hervieu mon ressentiment de ce qu'il n'était pas philosophe avec une fougue digne de M. Riolle.

Intéresser un public de théâtre à la reconstitution d'une déconfiture intellectuelle était une entreprise presque désespérée. J'ai donné à Riolle une compagne, vivante illustration des rêveries de son époux. Son âme en folie se précipite vers ce qui séduirait n'importe quelle femelle animale, et recule devant des délicatesses de conscience que la bête ne connaît pas. Folie de biche et attachement de femme se combattent en elle jusqu'à ce que triomphe l'attachement. Pour m'obliger à être clair, je l'ai imaginée très simple d'esprit, non dénuée de sens pratique et d'un bout à l'autre de la pièce je la rends attentive aux tergiversations de son Justin. Ce qu'elle comprend doit être à la portée d'un spectateur ordinaire. Elle meurt dans un accès de délire pendant lequel sa mémoire évoque tout ce qui l'a frappée depuis la veille, sous forme d'une

conversation avec le squelette qui est lui-même le symbole, longuement commenté par le curé et Justin, des incohérences dont elle a été l'héroïque victime. Il est amusant de constater que bien des critiques, égarés par le mot : « Messaline ! » qui termine la pièce, affirment que Blanche meurt en proie à des visions d'une monstrueuse perversité, alors qu'ils ont assisté au cauchemar de son agonie sans perdre un mot des pensées pieuses qui l'ont occupée jusqu'à son dernier soupir.

En 1913 j'étais sorti de ma longue inaction littéraire pour écrire *la Danse devant le miroir* qui rencontra un accueil que je n'espérais guère pour un drame aussi concentré. *La Nouvelle Idole* fut représentée à la Comédie-Française le 26 juin 1914 avec un succès qui lui présageait les honneurs du répertoire. Tout chaud de ces aventures, j'ai composé la première version de *l'Ame en folie* pendant le mois de juillet 1914 au château de Coin-sur-Seille dont il a été souvent question dans mes préfaces. Je m'étais installé pour travailler devant une fenêtre du rez-de-chaussée donnant sur une vaste terrasse qui domine le parc et les prairies au travers desquelles, dans sa gaine de roseaux, serpente une vaseuse rivière, la Seille, qui va se jeter à trois lieues de là dans la Moselle, sous les remparts de Metz. Je n'avais qu'à lever les yeux pour assister à la résurrection de mon enfance qui a été heureuse dans ce doux paysage. Je voyais ma grand'mère du côté maternel, que nous nommions « la petite grand'mère » à cause de sa taille mignonne se promenant le long des allées, escortée de son abbé, un abbé de *Il*

*ne faut jurer de rien* par certains côtés domestiques, mais instruit, philosophe et lettré. Elle avait supporté de cruelles épreuves, la petite grand'mère. Restée veuve de bonne heure, elle avait successivement vu mourir une fillette de douze ans, puis un fils et une fille d'une vingtaine d'années enlevés le même jour par la fièvre typhoïde, alors que ma mère, désormais son unique enfant et récemment mariée, suivait son mari, lieutenant de cavalerie, dans de lointaines garnisons. C'est donc pour y ensevelir une vie brisée que ma grand'mère s'était retirée du monde, gardant auprès d'elle, comme aumônier, l'ancien précepteur de son fils. Elle était infiniment spirituelle et gaie, de cette gaîté qui est parfois le dernier refuge de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Je l'aimais beaucoup, et à force de l'entendre célébrer nos grands classiques, Molière en particulier, qu'elle adorait, j'ai acquis, dès l'enfance, le goût de la littérature. Hélas! j'ai peur qu'elle ne se soit reproché son imprudence le jour où je lui ai confié que je travaillais à une comédie. Très pieuse et admiratrice de Bossuet, encore plus que de Molière, elle avait pour le théâtre une sainte horreur. Le chagrin de me voir embrasser une carrière réprouvée par les Pères de l'Église lui a d'ailleurs été épargné. Elle est morte à l'époque où je m'épuisais en vaines tentatives pour faire accepter par un directeur de scène subventionnée *la Figurante* ou *l'Amour brode*.

Pendant que je débrouillais le premier acte de *l'Ame en folie*, il m'arriva d'occuper une heure de récréation à fureter dans un secrétaire encombré

de vieilles paperasses. Une lettre d'une écriture enfantine me tomba sous les yeux. Elle venait de Pau et voici ce que je lus :

« Ma chère grand'mère,

« Je vous ai écrit cette petite lettre en cachette de papa et de maman et j'ai chippé le papier avec lequel je vous écris. J'ai appris il y a deux ou trois jours que papa doit partir le 18 ou le 20 mars pour Metz et je vous demande de lui écrire (sans dire que c'est moi qui l'ai demandé) s'il veut m'émener (*sic*) avec lui à Coin. Je suis sûr que si vous le demandez il le voudra. Gardez surtout le plus grand secret sur ce que je vous ai dit.

« Votre respectueux petit-fils,

F. de Curel. »

« Monsieur l'abbé,

« Prenez-moi encore cette année pour me faire travailler, je vous promets de mieux travailler cette année. »

L'abbé fut miséricordieux pour le repentir de ce gamin de six ans et la petite grand'mère exécuta ponctuellement mes instructions. Mon vœu fut exaucé et je passai l'été à Coin-sur-Seille. Il est à croire que le petit François, en dépit de ses belles promesses, eut quelques défaillances, en tout cas il avait la mauvaise habitude, que l'âge ne lui a pas fait perdre, de maudire l'effort intellectuel. « Ah ! disait-il à sa grand'mère qui cherchait à l'intéresser aux églogues de Virgile, ah que les petits gardeurs d'oies ont de la chance ! Que je voudrais,

comme eux, passer mes journées à regarder mes bêtes arrachant l'herbe brin à brin!... »

Fatiguée de mes doléances et résolue à m'administrer une leçon décisive, un beau lundi ma grand'mère répondit :

— Eh bien, si pendant toute cette semaine M. l'abbé est parfaitement satisfait de ton travail, dimanche prochain, après la messe, on te donnera un troupeau d'oies à garder.

Si durant toute mon existence j'étais resté ce que je fus jusqu'à la fin de la semaine je serai devenu un tout autre homme et probablement pas auteur dramatique. Le dimanche suivant, après la messe, le vertueux enfant armé d'une baguette au bout de laquelle flottait ce qu'en Lorraine nous nommons une frapouille, partait en chassant devant lui un troupeau d'oies babillardes.

— Avant une heure nous le verrons revenir guéri des oies pour toute sa vie!... disait la grand'-mère à l'abbé.

Elle se trompait. Le vertueux enfant ne rentra que le soir, enchanté de sa journée, et comme le lendemain matin, sa houlette à la main, il rassemblait ses volatiles pour les emmener aux champs, on coupa court à la plaisanterie. Ce fut une vocation manquée, mais les oies n'y ont rien perdu !

Lorsque, détournant les yeux de la page sur laquelle s'allongeait le dialogue de *l'Ame en folie*, je promenais mon regard sur la tranquille vallée de la Seille, ce ne sont pas uniquement des scènes du passé qui se dressaient devant moi. Sur ma

table, à côté de mon dictionnaire, reposait ma lorgnette de chasse, et je m'en servais pour observer ce qui bougeait dans le paysage.

La vue qui s'offrait à moi n'était plus tout à fait celle de mon époque pastorale. Le chemin de fer de Metz à Château-Salins traverse maintenant les prairies, et sur une colline en face du château, à la place d'un petit bois où autrefois, le soir, on entendait hurler les loups, nos ennemis ont établi un des forts avancés de Metz. Eh bien, vers le 10 juillet, c'est-à-dire cinq jours après celui où l'on assure que fut décidée la guerre dans un conseil tenu à Berlin, ma lorgnette braquée sur l'intérieur du fort y surprit une agitation insolite. Je suis malheureusement assez vieux pour avoir assisté à l'armement des fortifications de Metz quand éclata la guerre de 70 et ce que j'observai dans le fort de Verny me rappelait tout à fait le branle-bas d'autrefois, si bien que je me demandais si l'on ne projetait pas des manœuvres de forteresse, rien dans la situation extérieure ne dénonçant le péril d'une guerre imminente.

Le lendemain du jour où j'avais remarqué ces belliqueux préparatifs, j'étais en train d'écrire, lorsqu'on vint me prévenir que trois officiers allemands demandaient la permission de visiter le parc. Cela ne pouvait se refuser. Je donnai ordre de les laisser entrer et pour le cas où ils viendraient sur la terrasse, tout en laissant ma fenêtre ouverte, je fermai les persiennes devant ma table de travail. Deux minutes après, les trois officiers arrivaient accompagnés d'un garde-chasse qu'ils

avaient rencontré sur leur chemin. Ils allèrent droit à la balustrade d'où l'on dominait la vallée et immédiatement braquèrent leurs lorgnettes sur le fort, puis ils échangèrent des regards significatifs :

— On voit absolument tout !

— Tout !

Alors l'un d'eux s'adressant au garde :

— Est-ce que votre monsieur reçoit beaucoup de monde ?

— Non. Il vient ici pour travailler et ne voit personne.

— Fait-il de la photographie ?

— Non.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Absolument.

— Il n'y a pas de chambre noire dans le château ?

— Non, aucune.

Après ce dialogue qui avait lieu en allemand et que je comprenais fort bien, les officiers se retirèrent sans avoir accordé la moindre attention au parc qu'ils avaient demandé à visiter.

Lorsque quelques jours après survint l'ultimatum à la Serbie, je n'eus aucune peine à prévoir que la catastrophe d'une guerre européenne était inévitable et pris mes dispositions en conséquence. Je quittai la Lorraine trois jours avant la déclaration de guerre, emportant mes trois actes de *l'Ame en folie*, que j'avais mis sur pied en un mois. En gagnant la frontière je constatai que les bois étaient remplis de troupes allemandes ; au premier douanier français que je rencontrai je demandai si, de son côté, on voyait beaucoup de soldats...

— Des soldats ?... Pourquoi ?... On dit que c'est arrangé.

L'*Ame en folie* qui sortait de Lorraine dans un coin de ma valise au milieu des uhlans qui cavalcadaient jusqu'à cent mètres de la gare française d'Igney-Avricourt, n'est pas exactement la pièce que l'on connaît. Selon ma coutume j'ai recommencé plusieurs fois mon œuvre. Cependant la version primitive, celle qui a été écrite à Coin-sur-Seille pendant le dernier mois de paix, était capable d'intéresser, puisque mon ami Lucien Descaves, auquel je l'avais lue dès l'hiver de 1914-1915, en garda bon souvenir. Lorsque pendant l'été de 1919 la Coopérative des Auteurs fut fondée, il en fit un si chaleureux éloge que mes confrères de la Coopérative m'écrivirent pour la demander et comme je montrais peu d'empressement à livrer une pièce que je jugeais trop philosophique pour la scène, ils me députèrent le bouillant Darzens, directeur du Théâtre des Arts, avec mission de s'emparer du manuscrit de gré ou de force. Il n'eut pas besoin d'employer la force. Je me trouvais alors à Lucerne et fus si touché de ce qu'il avait affronté les interminables formalitées du passeport et fait un si long voyage pour obtenir un objet qui me paraissait de si peu de valeur, que je le lui remis séance tenante.

A peine de retour à Paris j'infligeai une lecture de mon œuvre à Antoine dont j'étais curieux de surprendre la première impression et dont les conseils en matière d'interprétation sont pour moi des oracles. L'opinion à laquelle j'attachais tant

d'importance fut nettement favorable. Pendant que je lisais la grande scène du second acte, je voyais le visage de mon ami se contracter comme s'il subissait une horrible opération, ce qui est chez lui le symptôme d'un violent enthousiasme, et à la fin de la dite scène il s'écria que « cela aurait au moins le succès de *la Nouvelle Idole* ».

Antoine me rendit le très grand service de m'indiquer Grétillat pour le personnage de Justin, quant à celui de Blanche Riolle, c'est moi qui ai eu l'idée de le distribuer à Mady Berry dont j'avais discerné le talent dans le rôle de la mère Amélie que lui avait confié M. Durec lorsqu'il organisa une tournée de propagande qui comprenait *la Fille sauvage* parmi les œuvres représentées. Antoine me rendit un autre service inappréciable, celui de compléter notre mise en scène pendant les dernières répétitions et de donner à mes interprètes les indications suprêmes, si bien que la pièce fut offerte au public dans les meilleures conditions. Le succès de répétition générale dépassa les prévisions les plus optimistes et l'impression du premier jour non seulement se maintint, mais alla même en s'accentuant devant les spectateurs ordinaires.

La presse fut à peu près unanime à crier au chef-d'œuvre. Cependant malgré l'universelle bienveillance, il ne se dégageait pas de l'ensemble des articles une compréhension très nette. Bon nombre d'entre eux prétendaient que *l'Ame en folie* exposait les théories du Darwinisme. Riolle leur donne un démenti formel en spécifiant (Acte II, page 306) que l'on abuse de son idée en réclamant d'elle autre

chose qu'une explication du maintien des belles espèces. Il ne s'agit donc pas de leurs variations dont s'occupe le Darwinisme. Je mettais un évolutionniste trop libre d'esprit pour s'inféoder à aucune théorie dogmatique en présence de faits qu'il confrontait avec sa croyance. C'est ce que ne font pas les beaux parleurs de salons qui trouvent tout simple que « l'homme descende du singe », sans avoir jamais pris la peine d'examiner à quoi conduit une pareille affirmation. Quand *l'Ame en folie* n'aurait d'autre mérite que celui d'avoir obligé les gens à réfléchir un instant sur ce que l'on affirme sans cesse, je ne me repentirais pas de l'avoir écrite.

Ce qui contribuait à embarrasser beaucoup de critiques c'était leur prodigieuse ignorance des choses de la nature. Je les entraînais parmi les habitants d'un monde qui leur semblait étrangement nouveau. Si je donne une extension inusitée à cette préface, c'est précisément pour mettre les personnes qui liront ma pièce dans l'atmosphère où celle-ci a été créée. Les bûcherons d'ici comprendraient certainement mieux *l'Ame en folie* que la moyenne du public de Paris. à en juger par les propos qui s'échangeaient pendant les entr'actes. Mais si la foule qui se pressait au Théâtre des Arts se sentait un peu dépaysée. en revanche elle subissait profondément l'ascendant de la pièce, parce que personne n'échappe à l'amour dans ses manifestations les plus concrètes. Des spectateurs venaient, il est vrai, attirés par la curiosité malsaine d'entendre appeler les choses par leur nom sans hypo-

crisie ni fausse pudeur, mais ils étaient loin de former une majorité à en juger par l'extrême attention que tout le monde prêtait aux passages les plus philosophiques.

Comme le remarquait M. Bidou dans un article consacré à mon œuvre, aux yeux de ces gens qui suivaient avec tant de bonne volonté ce drame de la destinée humaine, c'est l'humanité entière qui s'agitait sous les humbles espèces de Mme Riolle. Et il ajoutait : « Les spectateurs, solidaires des acteurs, assistent au déroulement commun de leur sort, la majesté des lois ennoblit l'œuvre et ces mystères communiquent une terreur sacrée. »

J'avais, en composant ma pièce, commis une faute de réalisation, c'était de faire apparaître le squelette à la fin du dernier acte. Lorsque Blanche Riolle restait seule dans l'atelier, le public prévenu s'attendait à un miracle, et les yeux braqués sur l'endroit où l'événement devait se produire, perdait le fil des idées. L'incohérence de la personnalité humaine que symbolise mon squelette restait parfaitement incomprise quoique très nettement exprimée. On voulait voir ressusciter le mort sans le moindre souci de ce qu'il dirait. Dès les premières représentations je me suis aperçu de ma bévue et je projetais d'y remédier en supprimant purement et simplement l'apparition, mais on m'a détourné de le faire pour l'excellente raison que lorsqu'une pièce réussit admirablement il faut se garder d'y toucher. Pendant l'été, mes interprètes organisèrent une tournée de *l'Ame en folie* et, sur mon conseil, sans modifier une phrase de la

pièce, changèrent la mise en scène. Le squelette revenait, mais n'apparaissait plus. On était bien forcé de l'écouter puisqu'on n'entendait plus que sa voix. Cette voix, Antoine avait trouvé un moyen admirable de la préserver du ridicule. En effet, bien que nous n'ayons pas souvent occasion de converser avec les trépassés, nous avons des idées très arrêtées sur les sons qu'ils émettent et nous sentons disposés à rire lorsqu'on nous donne pour une voix d'outre-tombe celle d'un gaillard robuste et bien portant. Il fallait absolument inventer quelque chose. Antoine imagina le chuchotement. Le squelette chuchotait ce qu'il avait à dire, c'était mystérieux et terrifiant. Jamais on ne remarqua dans l'auditoire la moindre tendance à l'hilarité. La difficulté était que pour exhaler un chuchotement capable de parvenir jusqu'aux points les plus reculés de la salle il fallait des poumons d'une puissance exceptionnelle. Parmi les hommes que nous avions à notre disposition Grétillat était seul à posséder la robuste soufflerie que nous cherchions et il voulut bien ajouter au rôle épuisant de Riolle l'énergique susurrement du mort.

*L'Ame en folie* a été un très gros succès d'argent pendant environ cent trente représentations et sa carrière était loin d'être terminée lorsque mes confrères de la Coopérative, impatients d'être joués à leur tour, trouvèrent bon d'y mettre un terme. Ils étaient dans leur droit d'après nos règlements, mais la pauvre Coopérative qui ne rencontrait pas tous les jours l'aubaine d'une œuvre rémunératrice, n'eut pas à se féliciter d'avoir dédaigné les béné-

fices que lui réservait encore la mienne, car elle succomba quelques mois après, et ce fut la *Comédie du Génie* qui lui porta le dernier coup.

Pendant l'hiver de 1920 la popularité de *l'Ame en folie* fut extrême. Sur les affiches du Music-Hall tout était à la folie. Comme je m'étonnais de cette vogue intense et lui cherchais des causes profondes, Antoine me l'expliquait d'un mot : « Il y a des pièces heureuses ; *l'Ame en folie* en est une, voilà tout »!...

La pièce heureuse met l'auteur en vogue. On me jouait partout : *La Fille sauvage* au Vaudeville, bien que représentée dans des conditions trop hâtives, justifiait la peine que je m'étais donnée de la refaire en intéressant de nombreux spectateurs. Une reprise du *Repas du lion* obtenait un vif succès au Théâtre-Français où la *Nouvelle Idole* poursuivait sa carrière, et les journaux constataient que Paris s'offrait décidément le luxe d'une saison Curel.

Aussitôt qu'il n'y eut plus le moindre doute sur ce fait extravagant, *l'Ame en folie* cessa, comme par enchantement, de mériter les compliments qui pleuvaient sur elle quelques semaines auparavant.

D'abord, rien de ce que racontait Riolle n'était nouveau, déclaraient de rigides censeurs habitués à célébrer comme d'heureuses trouvailles les démêlés d'un gendre avec sa belle-mère, ou les perplexités d'un mari exclu du lit conjugal. Ce blâme s'accompagnait d'ailleurs de commentaires qui trahissaient la plus noire ignorance des questions soi-disant rebattues.

Quelle invraisemblance dans le caractère de Blanche ! Où a-t-on jamais vu qu'une femme se soit éprise en quelques instants d'un beau garçon ? s'exclamaient des naturels de Montmartre, le joyeux pays de la passade et du béguin.

Dans l'avant-propos du second volume des œuvres de Brehm, où ce naturaliste examine les caractères généraux des mammifères, on lit ceci à propos du rut :

« Les animaux les plus lâches d'ordinaire deviennent courageux à ce moment. Le lièvre entre en lutte avec ses semblables et montre relativement le courage du lion. Le cerf timide devient téméraire et dangereux à l'homme lui-même, le taureau est furieux ; les carnassiers, par contre, sont plus doux qu'à l'ordinaire. »

Cette dernière affirmation est contredite par tous les explorateurs et chasseurs qui ont observé les animaux féroces et par Brehm lui-même dans les chapitres qu'il consacre spécialement au lion, au tigre, etc., et où il constate que ces animaux livrent des combats souvent mortels pour l'un des adversaires. Chacun peut s'assurer que les chiens, qui sont des carnassiers, ne font pas assaut d'amabilité sur les talons d'une chienne en folie ; et les loups, comme il m'a été donné de le constater, se déchirent à belles dents. Les chats, qui sont des tigres en miniature, les chats, dans nos greniers et nos jardins, se massacrent pour les beaux yeux des chattes. Un soir, le long d'un sentier forestier, j'ai assisté au combat de deux hérissons. Protégés par leurs épaisses cuirasses ils ne pouvaient se mordre

qu'aux jambes et rien n'était plus drôle que les contorsions auxquelles ils se livraient pour y parvenir. J'ai tué un gros sanglier qui avait tout un flanc ouvert, et entre deux de ses côtes mises à nu, j'ai trouvé, pareille à une pointe d'épée brisée, la longue défense d'un rival. Mais à quoi bon multiplier les exemples, il faudrait descendre jusqu'à la loge du concierge où deux serins se disputent à grands coups de bec les faveurs de la serine, reine de la volière.

Cependant, on prenait à la lettre la première affirmation de Brehm et, sans pousser plus avant la lecture, on annonçait péremptoirement que les raisonnements de Riolle ne tenaient pas debout sous prétexte que les combats de mâles n'existaient que chez les cerfs et que l'amour des autres animaux, y compris les lions, se passait en douceur. Comment ne pas rire en se représentant le lion regardant d'un œil paterne un rival caressant sa lionne ? J'avais ri du même rire vers ma dixième année en écoutant un vieux curé de campagne expliquer à ma grand'mère que les lions et les tigres du Paradis terrestre étaient pacifiques, parce qu'avant le péché originel, le mal n'existait pas. Les animaux féroces ne tuaient pas : ils broutaient l'herbe !

Il y a quelques semaines, passant par Bâle, je visitais le beau jardin zoologique de cette ville lorsque je me suis trouvé en présence d'un lion et d'une lionne qui faisaient l'amour. Ne pas mettre à profit une gracieuseté aussi visible de la Providence, eût été de ma part une inqualifiable ingra-

titude. Je m'approchai donc aussi près que possible de la cage nuptiale pour ne rien perdre du spectacle copieux qui m'était offert. Mon insistante attention fit entrer le lion dans une crise de rage folle et à maintes reprises il manifesta sa jalousie en se précipitant vers moi, les griffes tendues à travers les barreaux de sa cage et avec des hurlements terribles. Pensez un peu si j'eusse été lion !

La rage inoffensive de cet animal contre un individu d'une autre espèce que la sienne était un amusant symbole des attaques dont on me donnait la comédie. Mon éducation d'auteur dramatique s'achevait sur une leçon où le plus grondé n'était pas le plus vexé.

*Kelzing, 29 août 1921.*

# L'AME EN FOLIE

*Pièce en trois actes,*
*représentée à Paris, au Théâtre des Arts le 23 décembre 1919,*
*reprise au Théâtre du Gymnase le 1er février 1922.*

# PERSONNAGES

| | | En 1919 | En 1922. |
|---|---|---|---|
| JUSTIN RIOLLE, 55 ans. . | MM. | GRÉTILLAT. | CHAMBREUIL. |
| MICHEL FLEUTET, 30 ans. | | ANGELO. | JEAN WORMS. |
| LE MÉDECIN DROMARRE, 45 ans . . . . . . . . | | MELCHIOR. | MONTCLAIR. |
| LE CURÉ. . . . . . . | | ARVEL. | NUMÈS. |
| LE SQUELETTE . . . . | | VIERGE. | CH. BÉAL. |
| BLANCHE RIOLLE, 40 ans. | Mmes | MADY BERRY. | MADY BERRY. |
| ROSA ROMANCE. . . . | | DEPRESLE. | JEANNE PROVOST. |
| MÉLANIE . . . . . . . | | COULOMB. | MARTHE RIENZI. |

---

# L'AME EN FOLIE

## ACTE PREMIER

A la campagne, chez Riolle. Vaste salle au rez-de-chaussée, garnie de meubles anciens. Aux murs, plats et assiettes de vieille faïence, quelques portraits de famille. Fenêtres et portes donnant sur un jardin égayé par des fleurs paysannes : roses trémières, dahlias, digitales, pétunias, etc... qui foisonnent le long des allées dans un riant désordre.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, DROMARRE

D'une porte située au premier plan, sortent Justin et Dromarre, le médecin. Ce dernier est un homme robuste, replet, au parler tranquille et facilement ironique, à la physionomie bonasse et rusée. Riolle, plus âgé que lui, a 55 ans. Sa personne est soignée, mais ses vêtements sont de vieux amis qu'il n'abandonne pas volontiers. Le médecin arrive le premier. A peine entré, il se retourne et lance vers la chambre qu'il vient de quitter, une suprême recommandation.

DROMARRE

... Bien entendu !... Mangez à votre faim... Pas trop à la fois et souvent...

JUSTIN, *entrant derrière lui et après avoir fermé la porte.*

Vous la trouvez réellement mieux, n'est-ce pas ?...

DROMARRE

Oui, vous aviez vu juste... La voilà hors d'affaire.

JUSTIN

Rien qu'au son de sa voix, ce matin, lorsqu'elle m'a dit bonjour, j'ai compris qu'elle avait surmonté la crise... J'ai eu beau protester, elle a tenu à se lever et à faire sa toilette pour vous recevoir...

DROMARRE

Elle a d'étonnantes réserves de vitalité.

JUSTIN

Il est fort compréhensible qu'une personne qui a vécu paisiblement se soit amassé une petite provision d'énergie.

DROMARRE

Oui, mais votre femme en a une grosse. Je sais, moi, médecin, dans quel état pitoyable se trouve Mme Rioïle... Elle a traversé des épreuves capables d'anéantir un colosse. Pourtant ne nous faisons pas d'illusions. Avec un cœur aussi délabré que le sien il faut prévoir un dénouement brusque.

JUSTIN

Je m'y attends...

DROMARRE

Elle partie, vous resterez bien seul dans ce pays perdu.

JUSTIN, avec insouciance.

Certainement... Je passerai des semaines entières sans parler.

DROMARRE

Sans doute, si vous vous obstinez à vivre au fond des bois... Mais vous serez probablement amené à modifier votre genre d'existence... Par exemple un séjour en ville, tous les ans...

JUSTIN, vivement.

Je n'en éprouverai pas le besoin... Je suis fait à la solitude...

## SCÈNE II

DROMARRE, JUSTIN, BLANCHE

Par la porte qui a livré passage à Dromarre et Justin, entre Blanche Riolle, femme d'une quarantaine d'années, absolument quelconque. Elle est en camisole blanche et bonnet de nuit.

JUSTIN, levant les bras au ciel.

Que vous disais-je, docteur? Pas moyen d'obtenir qu'elle se tienne tranquille. La voilà qui recommence à trotter partout.

BLANCHE

C'est qu'aussi le docteur est un fameux homme!... Il y a deux heures, en achevant ma toilette, je me suis laissé tomber sur un fauteuil, n'en pouvant plus!... Mais il est venu, m'a plaisantée sur l'idée

que je me faisais d'être malade et mon cœur s'est mis à marcher aussi régulièrement que le tic-tac d'une montre.

DROMARRE, d'un ton de prestidigitateur débitant un boniment.

Une porte claque, et le cœur se retourne dans la poitrine... Le cœur, Madame, est un organe à lubies. Il ne faut pas le prendre au sérieux.

BLANCHE

Quand il a ses caprices on n'a pourtant guère envie de rire... Enfin me voici toute remontée et je vais pouvoir jeter un coup d'œil sur ce qui s'est passé chez nous depuis quinze jours que je n'ai pas quitté la chambre... parce que si vous comptez sur Justin pour surveiller les gens...

JUSTIN

Elle se remet à me bêcher : vous aviez raison, docteur, elle est guérie!

DROMARRE, avec une emphase voulue.

Je ne me trompe jamais!...

BLANCHE, le prenant au sérieux.

Avant mon mariage, quand je me faisais des compliments pareils, papa disait : Tu ne te donnes pas de coup de pied dans le derrière.

DROMARRE

A l'époque où je suis venu m'établir ici, j'étais jeune médecin : des diplômes plein mes poches;

mais, dans la cervelle, pas une once de sens pratique. Lorsqu'un client venait me consulter, si j'avais le moindre doute sur la nature de son mal, je le lui avouais naïvement et proposais de laisser les symptômes s'affirmer avant de recourir aux drogues. Le patient s'en allait en murmurant : ce médecin est un âne!...

JUSTIN, riant.

Et comme il avait raison!... La modestie est une vertu à l'usage du riche... Pour le pauvre elle est une forme du suicide.

DROMARRE

C'est précisément ce que vous avez eu la bonté de m'expliquer un jour où je me plaignais de ne pas gagner ma vie. Vous avez ajouté : Chaque fois que vous ne comprenez rien à une maladie, dites gravement à celui qui en est affligé : « Mon ami, je vois ce que vous avez... » Puis griffonnez une ordonnance anodine qui vous procure le temps de réfléchir. Le conseil était bon, je l'ai suivi et m'en trouve bien.

JUSTIN

Il est amusant de constater qu'on vous a tenu pour ignorant aussi longtemps que vous avez persisté à n'affirmer que des choses prouvées, ce qui est la marque du vrai savant ; tandis que chacun rend hommage à votre savoir, depuis que vous concluez sans preuves, ce qui est le propre de l'ignorant...

BLANCHE

Voyons, tu n'es pas poli!... Traiter monsieur Dromarre d'ignorant!

JUSTIN

Rassure-toi, je n'insulte pas notre docteur. Je le complimente, au contraire... Avec une phrase légèrement embrouillée, je te l'accorde.

BLANCHE

A la bonne heure! parce que le premier venu du pays te dira qu'il est très capable et voit du premier coup ce qu'on a.

JUSTIN, *moqueur*

Merci pour le renseignement.

BLANCHE, *à Dromarre*

Pourquoi se moque-t-il de moi?

DROMARRE

Il rit de mes efforts pour être agréable au client.

BLANCHE

Si vous cherchez à m'être agréable, expliquez donc à mon mari que, pour ma santé, il doit éviter de me contrarier.

DROMARRE

Bah, une petite plaisanterie comme celle-là...

BLANCHE

Oh ! qu'il me blague du matin au soir, ça m'est bien égal !

DROMARRE

Alors que lui reprochez-vous ?

BLANCHE

Nous avons dans la maison un mort...

DROMARRE, dressant l'oreille et piqué au vif.

Un mort ?... Comment se fait-il qu'on ne m'en ait jamais parlé ?

JUSTIN, riant.

Oh ce n'est pas un mort de votre compétence, un mort frais, un mort à honoraires... C'est un vieux squelette qui traîne là-haut, dans l'ancien atelier de mon beau-père... Ma femme, pendant sa maladie, s'est tout d'un coup mis dans la tête qu'il allait descendre et l'emporter.

BLANCHE

Si la fièvre me reprenait, ce serait assez de le savoir là, au bout de l'escalier, pour mourir de peur. Sans Justin qui ne veut pas s'en séparer, il ne serait déjà plus sous mon toit.

JUSTIN, riant.

Chasser de chez nous un innocent !...

BLANCHE

Vous l'entendez, docteur !... Chaque fois que je

le consulte pour l'arrangement de la maison, il répond que ce n'est pas l'affaire d'un homme... Mais qu'on s'avise de toucher à l'atelier...

DROMARRE, riant à Justin.

Est-ce que vous n'y auriez pas logé votre coffre-fort?...

JUSTIN

Je tiens à ce que cet appartement ne change pas d'aspect parce que j'y retrouve de palpitants souvenirs de jeunesse. J'y suis venu jadis dans mon uniforme de collégien, très fier à l'idée que j'entrais chez un illustre peintre dont je ne me doutais guère que j'épouserais la fille.

DROMARRE

Oui, votre beau-père était un grand artiste. J'ai souvent admiré ses tableaux. (Montrant les toiles accrochées au mur.) Ceux-ci d'abord et puis ceux dont vous avez fait cadeau à l'église du village. N'y a-t-il pas une grande composition de lui au musée du Louvre?...

JUSTIN

*Œdipe devant le Sphynx!* Son chef-d'œuvre!... C'était un romantique à tous crins. Dans son atelier tout a été calculé pour épater le bourgeois. On y admire un crocodile empaillé et une tête de taureau espagnol, pavoisée de rubans multicolores. Dans un coin se dresse un mannequin drapé à l'antique, et lui tenant compagnie, cet inoffensif squelette...

BLANCHE

Qui va disparaître si tu tiens à conserver ta femme.

JUSTIN

Avec des arguments pareils, on se garantit le dernier mot.

BLANCHE

Me promets-tu qu'il sera parti ce soir?

JUSTIN

Mon Dieu, voilà trente ans qu'il habite ici, ne peux-tu lui accorder un jour de répit?... Ce n'est pas facile à caser, un squelette!

DROMARRE

Faites-m'en cadeau... Vous en serez débarrassés et il ne perdra pas son temps chez moi.

JUSTIN

Quelle idée de vous encombrer de ce pensionnaire embêtant!

DROMARRE, *riant.*

Il sera, dans mon cabinet de consultations, le dépositaire des secrets d'outre-tombe et avec lui pour associé mon savoir brillera d'une auréole mystérieuse.

JUSTIN, *riant.*

Et pendant que vous direz au client : « Mon ami, je vois ce que vous avez... » un clin d'œil adressé à

votre complice signifiera: — Nous voilà deux pour bluffer...

BLANCHE

Les restes d'un homme ne doivent pas servir à vos diableries. Je soupçonne qu'il est revenu me tourmenter pour obtenir une sépulture chrétienne et je ne permettrai pas qu'on le range au milieu de vos couteaux, de vos cuvettes et de vos petites seringues.

DROMARRE

Tant pis pour lui, Madame, il se serait parfois amusé chez moi.

BLANCHE

Laisse-moi faire, Justin, je me charge de le placer dans un endroit dont il ne reviendra pas!...

JUSTIN

Tu as mes pleins pouvoirs.

DROMARRE, tirant sa montre

Allons, je vous quitte... Il me reste encore pas mal de visites à expédier avant le déjeuner. (Saluant et professionnellement cérémonieux.) Madame, j'ai bien l'honneur!... Dans deux jours je repasserai pour constater que la guérison se maintient.

JUSTIN, l'accompagnant jusqu'à la porte

Je ne vous reconduis pas, docteur...

DROMARRE, riant.

Non, puisqu'elle fait des imprudences aussitôt que vous avez le dos tourné. Au revoir... (Poignée de main. Il sort.)

## SCÈNE III

JUSTIN, BLANCHE

BLANCHE

Faut-il qu'il en ait un aplomb !... Parler de guérison quand il a complimenté le curé du bel enterrement qu'il aura bientôt dans son église : celui de Mme Riolle... Il a été jusqu'à dire que j'étais un oiseau pour le chat !... Le curé l'a répété à sa bonne et la femme du jardinier me l'a rapporté.

JUSTIN

Le casuel du curé fait concurrence aux honoraires du docteur et ce dernier manifeste parfois sa jalousie par des plaisanteries déplacées.

BLANCHE

Si tu crois que cela m'a été agréable d'entendre dire : « Je ne me trompe jamais !... » à un homme qui déclare que je n'irai pas loin !...

JUSTIN

Quand on rapproche des mots lâchés à huit jours d'intervalle, on aboutit fatalement à des absurdités.

BLANCHE

Tiens, je parie qu'au moment où je suis entrée vous parliez de ma mort !... Va, je sais ce qui m'attend : un de ces jours on me trouvera les quatre fers en l'air sur le plancher.

JUSTIN

Si tu cèdes à l'obsession de contempler le parquet en te demandant : « Est-ce là qu'on me ramassera ? » il y a de quoi devenir folle.

BLANCHE

Tu t'apercevras, au contraire, en causant avec moi, que j'y gagne de la raison. Je me suis sentie toute changée au moment où le curé achevait de me donner l'extrême-onction. Tu te rappelles qu'il m'a dit de supporter courageusement mes souffrances en expiation de mes péchés...

JUSTIN

Tu as répondu : « Je fais ce que je peux ! » d'une voix si convaincue, que j'en avais les larmes aux yeux.

BLANCHE

Le curé est un brave homme, mais pour aller auprès des mourants il met des souliers qui craquent si fort !... Je fermais les yeux pour montrer ma fatigue si bien que tu as dit : « A présent, laissons-la dormir, monsieur le curé... » et le craquement des souliers s'est éloigné dans la maison. Lorsque j'ai

rouvert les yeux, Mélanie remettait tout en ordre dans la chambre. J'étais comme seule. Pour obéir au curé, j'ai offert à Notre-Seigneur le sacrifice de ma vie... et alors ma vie entière s'est placée devant moi... Ah le pauvre rien que c'était!... Joli cadeau à faire au bon Dieu!

JUSTIN

Nos humbles offrandes ne lui importent guère, ce qu'il regarde, c'est l'intention.

BLANCHE

On a tout de même son amour-propre et je me demande si les gens qui m'entourent ont un bagage aussi léger que le mien.

JUSTIN

Lorsque tu te compares... à moi, par exemple, trouves-tu la différence très grande ?

BLANCHE

Franchement non! Parle du curé et du docteur!... Ceux-là, au moins, servent à quelque chose... Toi, en fait d'inutilité, tu me vaux...

JUSTIN

Ainsi tu épluches ton prochain pour mieux te connaître toi-même! Où l'esprit philosophique va-t-il se nicher?...

BLANCHE

J'ai l'esprit que Dieu m'a donné, je ne sais pas

s'il est philosophique ou non, mais je veux m'en servir pour régler avec toi une affaire sérieuse.

JUSTIN

Une affaire?... Non!...

BLANCHE

J'ai à remplir un devoir de conscience.

JUSTIN

Voilà qui sent son curé d'une lieue...

BLANCHE

Oui, justement, le curé... Pendant qu'il me préparait à la mort, il m'a fait promettre que, si je revenais à la santé, j'obtiendrais de toi la rétractation du livre que tu as composé dans le temps. J'ai eu beau répondre qu'il n'y a plus que les rats et les souris qui s'occupent de ton livre pour en émietter le papier, il prétend que si tu ne te rétractes pas, tu n'auras pas un enterrement de chrétien.

JUSTIN

Et que reproche-t-il à ce pauvre bouquin?

BLANCHE

Tu as écrit, à ce qu'il paraît, que nous descendons du singe, ce qui est une abomination, car alors il n'y a plus moyen de croire en Dieu.

JUSTIN

L'imbécile qui t'a soufflé cela se figure donc que

Dieu est diminué parce qu'au lieu d'avoir créé l'homme de toutes pièces avec une poignée de limon, il a mis dans une gouttelette de gelée vivante un pouvoir de transformation qui accompagne sa descendance à travers les âges et la conduit, par toutes les étapes de l'animalité, jusqu'à la destinée humaine?... Certes il faut admirer l'intelligence de l'ingénieur qui, monté sur une barque rapide, va faire sauter un cuirassé en appliquant une torpille contre son flanc. Mais infiniment plus habile est l'ingénieur qui construit une torpille capable de se diriger seule vers le navire ennemi, qu'elle rejoint et fait sauter. Le Dieu de la Bible est au Dieu tel que le conçoit ton curé, ce que le second ingénieur est au premier.

BLANCHE

Le Dieu de la Bible... Mais c'est le nôtre!... Et il approuverait tes idées?... Je t'assure que le curé ne s'en doute guère...

JUSTIN

Parce qu'il est un paresseux qui ne se donne pas la peine de remonter aux sources de sa religion. Conseille-lui de relire dans la Bible le récit de la création. Il y verra les êtres vivants apparaître sur la terre dans l'ordre même où l'on sait maintenant qu'ils se sont succédés, grâce aux travaux de penseurs dont je m'honore d'être le disciple...

BLANCHE

Tu ferais mieux d'être disciple de Jésus-Christ.

JUSTIN

A Noël on te montre l'Enfant Jésus dans une étable entre un âne et un bœuf. Si le Christ, qui n'agissait jamais sans motif, a choisi ces humbles témoins de sa naissance, c'était pour établir qu'il acceptait notre humanité avec toute la bassesse de ses origines.

BLANCHE

J'ai peur que le curé ne soit pas de ton avis.

JUSTIN, dans une explosion rageuse qui s'adresse non au curé mais à son livre.

Alors c'est moi qui me range à l'avis du curé!... Il dit que j'ai écrit un mauvais livre?... Ah grand Dieu oui!... Il veut que je le désavoue...? De grand cœur! Exige-t-il que dans mon testament j'introduise deux lignes vengeresses qui lui donneront toute satisfaction?... Je les écrirai.

BLANCHE

Je ne m'attendais pas à te trouver un si bon caractère.

JUSTIN, avec une ironie qui le dédommage de tout.

N'est-ce pas?... (Il se dispose à sortir.)

BLANCHE

Où vas-tu?

JUSTIN

Prendre l'air autour de la maison... (Ouvrant la porte

et appelant.) Mélanie, je sors... Ayez soin de madame... (Sans refermer la porte, il gagne celle du jardin par laquelle il sort. Aussitôt arrive Mélanie, tenant à la main une serviette qu'elle était en train d'ourler. C'est une jeune paysanne aux plantureux appats, qui fait, auprès d'une maitresse pas toujours commode, son apprentissage de servante.)

## SCÈNE IV

BLANCHE, MÉLANIE

MÉLANIE

Vous n'êtes pas fatiguée, Madame ?

BLANCHE

Non, je me sens très bien.

MÉLANIE

Je me disais que vous alliez vous éreinter à force de parler avec monsieur.

BLANCHE, ronchonneuse.

Au lieu d'ourler tes serviettes tu écoutes... (Plus doucement.) Sais-tu si la cuisinière et la fille du jardinier ont fini de pendre la lessive dans le verger ?

MÉLANIE, ingénument insolente.

Dame non !... J'avais le nez sur mes serviettes et n'ai pas regardé par la fenêtre.

BLANCHE

Eh bien regarde, empotée !... (Obéissante Mélanie ouvre la porte-fenêtre et inspecte le jardin.)

MÉLANIE

Il y a du linge sur les cordes, entre les pommiers, mais tout n'y est certainement pas.

BLANCHE

Oh! les trainardes!... Quand je ne suis pas sur leur dos, on peut compter que rien n'avance.

MÉLANIE, qui, debout sur le pas de la porte, n'a pas cessé d'interroger l'horizon.

Oh! Madame, un jeune homme se promène dans le jardin.

BLANCHE

Quel jeune homme?

MÉLANIE

Un vrai monsieur!... Et puis c'est qu'il vous a un chic!... Bon, il s'arrête et se demande par où passer... Ah! ah! je crois qu'il me voit... Pour le coup il se décide... Il vient, Madame! Il vient!...

BLANCHE

Ah, mon Dieu! il va me trouver en camisole...

MÉLANIE, les regards abaissés sur la médiocrité de sa propre mise.

Moi aussi, je suis fichue comme quatre sous! (Ce disant, elle recule dans l'appartement et Michel Fleutet se présente. C'est un homme de trente ans, prodigieusement beau, foncièrement élégant, et malgré ces dons dangereux, sa physionomie annonce une intelligence développée.)

## SCÈNE V

BLANCHE, MÉLANIE, MICHEL

MICHEL, saluant avec une distinction parfaite.

Pardon, Madame, suis-je bien ici chez M. Riolle?

BLANCHE, partagée entre son admiration pour la belle prestance de l'étranger, et sa méfiance envers un inconnu.

Mais oui, Monsieur... Mon mari sort à l'instant... Et puis, une autre fois, n'oubliez pas qu'on entre par la cour. Ce jardin n'est pas public.

MICHEL, du ton d'un homme dont le souffle balaie tous les obstacles.

Permettez-moi de me présenter moi-même : Michel Fleutet.

BLANCHE, sèchement.

Rien à faire ici pour vous : Mon mari ne boit que de l'eau, et moi, avec une bouteille de vin, j'en ai pour une semaine.

MICHEL, souriant.

Vous vous méprenez, Madame, sur l'objet de ma visite... Sans doute avez-vous mal entendu mon nom : Michel Fleutet, le littérateur... (Silence embarrassé.) Les journaux parlent souvent de moi.

BLANCHE

Je suis à peine guérie d'une maladie pendant laquelle on me défendait de lire... Du reste, même en

bonne santé, je n'ai pas de temps à gaspiller sur les journaux... Ce n'est pas comme mon mari... (A Mélanie.) Tâche donc de le rattraper, il ne peut pas encore être loin...

MÉLANIE

Oui, Madame. (Elle disparaît rapidement dans le jardin.)

MICHEL

J'ai à m'excuser doublement de vous déranger puisque vous êtes convalescente.

BLANCHE, avec un rien de minauderie.

Vous êtes bien aimable, Monsieur... On a si rarement l'occasion de voir du monde, on n'est tout de même pas fâché de recevoir un peu de visite...

MICHEL

En effet votre campagne est loin du village, et assez difficile à découvrir pour les étrangers.

BLANCHE

Aussi nous ne recevons guère que le docteur, le curé, le percepteur... Mon mari s'amuse d'un tas de niaiseries et moi j'ai de l'occupation par-dessus la tête avec la maison qui est énorme sans en avoir l'air.

MICHEL

Vraiment, toujours seule dans cette grande bâtisse ? Pas une amie, pas une parente ?...

BLANCHE

En fait de parentes, nous en avons bien une qui devrait quelquefois me tenir compagnie, car j'ai été pour elle une mère, bien qu'elle ne soit que ma nièce, mais elle demeure à Paris et ne pense guère à nous. (Entre Justin.)

## SCÈNE VI

BLANCHE, MICHEL, JUSTIN

JUSTIN

On me demande?... (Apercevant Michel.) C'est vous, Monsieur? Ayez l'obligeance de me dire à qui j'ai l'honneur de parler. Mélanie n'a pas pu se rappeler votre nom.

MICHEL, avec modestie.

Michel Fleutet.

JUSTIN

Fleutet, le célèbre?

MICHEL, avec un détachement de bon goût

Mais oui, Monsieur.

JUSTIN

Très honoré de votre présence chez moi... (à Blanche.) Imagine-toi que monsieur Fleutet est à la fois auteur dramatique et comédien de premier ordre... Il écrit des pièces que j'ai lues, que je trouve

délicieuses et qui, paraît-il, sont encore plus charmantes lorsque c'est lui qui les joue. Il est l'enfant gâté des Parisiens... des Parisiennes surtout, à en croire les allusions des journaux.

BLANCHE, riant.

Si tu avais vu ma tête quand monsieur m'a dit que son nom remplissait les journaux, et la sienne quand il a reconnu que ce renseignement ne m'apprenait rien!

JUSTIN

Enfin, c'était, entre monsieur et toi, l'entente parfaite. (A Michel.) Quel heureux hasard vous amène, à cent lieues de Paris, chez un bonhomme insignifiant?

MICHEL

Le désir de rendre hommage à ce bonhomme que j'admire beaucoup.

JUSTIN

On n'admire pas un inconnu.

MICHEL

Vous n'en êtes pas un pour moi... Je sais qu'après avoir habité Paris et fortement goûté les douceurs de la civilisation, vous vous êtes fatigué de la société des hommes et lui préférez maintenant celle des bêtes. Établi à la lisière d'une vaste forêt peuplée de fauves, vous menez la plus pittoresque des existences, celle d'un berger dont le troupeau serait composé de cerfs et de sangliers... Vous assis-

tez à leurs ébats, vous êtes leur ange gardien... De temps en temps, le propriétaire de la forêt, qui les entretient à grands frais, organise des chasses... Ce sont pour vous des jours de deuil... On massacre vos amis... Les coups de fusil qui retentissent au loin vous percent le cœur... Vous faites des vœux pour qu'ils manquent leur but... Vous prenez parti pour les bêtes contre les hommes...

JUSTIN, rectifiant.

Par intérêt pour les hommes... Je demande à la psychologie des animaux de me ramener aux fondements de la psychologie humaine, de même qu'un amateur de peinture confronte un tableau de maître avec son humble esquisse, pour démêler, sous la magie des couleurs et la profusion des détails, les purs contours du dessin primitif.

MICHEL

C'est bien ainsi que j'interprétais votre apparente misanthropie.

JUSTIN

Qui diable vous a révélé tant de choses sur mon compte?

MICHEL

Vous-même dans un livre infiniment original : *l'Ame en folie.*

JUSTIN

Par quel miracle est-il tombé entre vos mains? Publié à peu d'exemplaires, il est introuvable.

MICHEL

Il m'a été prêté par votre nièce, Rosa Romance.

JUSTIN, riant.

Et c'est elle, bien plutôt que mon livre, qui vous a livré les secrets de ma vie!... Comment n'y avais-je pas songé?... Vous êtes entré au Théâtre-Français en qualité de pensionnaire pour y interpréter une de vos comédies dans laquelle Rosa joue à vos côtés...

MICHEL, rectifiant.

Elle jouait!... Hier on donnait ma pièce en matinée... Rosa n'est pas venue... L'administrateur de la Comédie-Française a reçu d'elle un billet disant qu'elle partait pour un long voyage. Jugez quelle catastrophe!... Sa désertion met le théâtre dans le plus grand embarras... Abandonner ainsi une pièce en plein succès!... Laisser dans le pétrin son auteur, un camarade!

JUSTIN

Avouez-le, vous êtes à sa recherche et vous espériez la retrouver chez moi. Eh bien, la pauvre enfant n'a pas donné signe de vie... C'est très inquiétant!

MICHEL

Rassurez-vous... J'ai obtenu de son personnel une indication précise : ses lettres doivent la suivre ici-même... Vous ne tarderez pas à la voir arriver...

JUSTIN

Dans ce cas, vous n'avez qu'une chose à faire,

devenir notre hôte et l'attendre... J'en serai très heureux...

MICHEL

J'accepte avec joie... Mon auto est restée sur la route, au bout du jardin. Oserais-je vous prier de faire dire à mon chauffeur où il pourrait loger avec sa machine ?

JUSTIN

On va lui montrer le chemin de la cour. Nous avons une chambre pour lui et une grange pour sa machine. (Il sort.)

## SCÈNE VII

BLANCHE, MICHEL

BLANCHE, avec un sourire indulgent.

Dites donc, vous vous entendez à mettre dedans un brave homme!... Raconter que vous venez faire connaissance de mon mari, quand vous courez après une femme !...

MICHEL

Cela ne m'empêche pas d'être ému en présence de M. Riolle que je considère comme un grand écrivain...

BLANCHE

Aussi grand que vous ?...

MICHEL

Bien plus grand! (Riant.) Rien ne m'empêche de le proclamer, car nous ne travaillons pas dans la même partie.

BLANCHE

Pour votre récompense, je vais vous faire cadeau de son livre... (Réfléchissant.) Il me semble bien l'avoir vu là-dedans. (Elle montre une armoire, qu'elle ouvre, et bouscule une pile de livres en examinant les titres.) *L'Ame en folie!* Voilà l'affaire!... (Elle s'empare du volume, d'un coup de son mouchoir, enlève la poussière dont il est couvert et le tend à Michel.) Tenez, je vous le donne!...

MICHEL

J'accepte avec joie!... C'est une rareté sans pareille... (Il le met dans sa poche.)

BLANCHE, sans la moindre ironie.

Il nous en reste cinq cents au grenier.

## SCÈNE VIII

BLANCHE, MICHEL, ROSA, JUSTIN

JUSTIN, ouvrant la porte et s'effaçant pour laisser passer une jeune femme.

Voici l'étoile filante!... (Poussant Rosa vers Blanche.) L'aurais-tu reconnue, dis-moi?

BLANCHE

Mademoiselle, est-ce que...? (A Justin.) C'est donc Rosa?

JUSTIN

Eh oui, sacrebleu! Rosa!... Embrassez-vous donc!...

BLANCHE, après l'avoir embrassée avec dignité, reculant pour mieux la contempler.

Tout de même, oui, je retrouve peu à peu la petite Rosa!... Décidément c'est elle!...

ROSA, à Justin.

Un qui ne change pas, c'est vous... Pas pris un jour...

JUSTIN

Mes jours se succèdent tellement pareils : je fais comme eux!... Je t'ai annoncé une surprise... (Montrant Michel.) Qu'en dis-tu?...

ROSA, à Michel.

Vous!... Pour un coup de théâtre, c'en est un!... Dans vos drames vous ne trouverez jamais mieux!... Arriver avant moi!... Mes compliments!...

MICHEL

Adressez-les à mon chauffeur qui va comme la foudre.

JUSTIN

Rosa choisit des moyens de locomotion moins fulgurants... J'étais dans la cour à donner des

ordres, quand j'ai vu s'arrêter devant la porte la patache d'un petit loueur qui, dans le pays, tient le record de chevaux borgnes et boiteux... De ce piètre équipage sort une voix : « Oncle, c'est moi, Rosa !... » et puis cette jeune femme bondit sur moi... je suis embrassé, encore embrassé...

BLANCHE

Voyez-moi cette beauté, cette fraîcheur !...

JUSTIN

Oui, sa nuit en chemin de fer ne l'a pas beaucoup éprouvée...

ROSA

Cependant jamais nuit ne m'a paru plus assommante... Des tourments intimes ont fini par me rendre incapable de paraître devant le public. Alors j'ai pris le parti de me sauver comme une voleuse... En une demi-heure mon bagage s'est trouvé prêt. Lorsque la femme de chambre m'a demandé où il fallait adresser mes lettres, tout naturellement le nom de l'oncle Riolle est sorti de ma bouche... Mon cœur me ramenait ici...

BLANCHE

Oui, parce que la vie n'était plus possible ailleurs... Rester sans nous écrire pendant cinq ou six ans !

JUSTIN

Laisse ronchonner ta tante !... Tu es la première de nos actrices, pour en arriver là en quelques an-

nées tu as dû trimer ferme et sans perdre de temps à écrire des lettres...

ROSA

C'est qu'aussi vous n'encouragiez guère mes tentatives épistolaires. Lorsqu'à ma sortie du Conservatoire j'ai eu à la fois les premiers prix de comédie et de tragédie, je vous l'ai annoncé en mettant, pour ainsi dire à vos pieds, le peu que j'étais, mais ce peu me paraissait alors digne des dieux. Vous m'avez répondu comme à une gamine de cinq ans qui a récité sans faute sa table de multiplication. Pour mes débuts au Théâtre-Français, j'attendais un mot... Ah ouiche !...

BLANCHE

As-tu bientôt fini avec tes reproches ?... Ton oncle a fait le voyage de Paris exprès pour assister à la cérémonie.

ROSA, sautant au cou de Justin.

C'est vrai ?... Vous étiez là ?... (Elle l'embrasse tendrement. A Blanche.) Et au retour, qu'a-t-il dit ?... Était-il content ?

BLANCHE

Plus que content... Il jurait que tu étais une nouvelle... aïe, comment donc ?... un nom de l'Histoire sainte...

MICHEL

Sarah !...

BLANCHE, que ce prodige de perspicacité remplit d'admiration.

Eh bien, mais... du premier coup vous y êtes !... Oui... Sarah !...

ROSA, secouant Justin par les deux revers de sa veste.

Il était là, le monstre, et il a eu le courage de reprendre le train sans m'avoir embrassée !...

JUSTIN

Tout Paris se pressait autour de toi... J'ai préféré revenir ici où m'attendait le souvenir de la petite élève que j'ai préparée à devenir une grande artiste.

ROSA

Lorsque tout à l'heure ma voiture a fait halte devant la maison, j'ai levé les yeux avec attendrissement vers la fenêtre de notre salle d'études. Elle se trouvait au-dessus de la cuisine. Des odeurs prophétiques venaient me distraire. J'interrompais la récitation du *Songe d'Athalie* pour vous dire : « Nous aurons du civet de lièvre à déjeuner... » Du reste, vous n'abusiez pas de ma bonne volonté. Deux heures de classe le matin, deux heures l'après-midi, c'était votre tarif.

JUSTIN

Tu comptes donc pour rien nos longues promenades ?

ROSA

Nos promenades ?... Mais c'était la récréation joyeuse !

JUSTIN

C'était encore du travail!... Je prenais un intérêt passionné à t'ouvrir l'esprit. Avant tout, je cherchais à te mettre en communion avec la nature. Auprès de moi tu as appris à ne pas regarder une rose comme un objet charmant, mais à la considérer comme ta sœur en éclat et en beauté.

ROSA

Quand nous sortions de grand matin, à peine au milieu des champs, vous m'arrêtiez en clignant de l'œil : « Hein, petite Rosa, qu'il fait bon vivre!... Vois, le moindre brin d'herbe tremble de bonheur sous la goutte de rosée qui le rafraîchit... Lève le nez en l'air... Est-ce que dans l'espace les rayons ne vibrent pas avec des lueurs aiguës comme des flèches joyeusement pressées de nous apporter la fécondité du soleil?... » Et vous ajoutiez, en vous frottant les mains : « Oui, ce sont encore elles les flèches d'or d'Apollon! »

JUSTIN

Ah! Ah! Tu as retenu cela?... Les flèches d'or d'Apollon!... Ces anciens, comme en trois mots ils savaient concentrer une grande idée : Apollon, père des Muses, se révélant aux humains par la même chaude lumière qui fait germer les semences, n'est-il pas un magnifique symbole de l'art égalant la nature dans la création de la vie?... Quand tu joues devant ton public du Théâtre-Français, j'espère bien que tu les lui envoies en pleine figure les

flèches d'Apollon et avec elles un peu de cette joie de vivre que nous respirions à la lisière des bois. Et tu prétends, lorsqu'on s'en allait faire l'école buissonnière, nous deux, qu'on ne travaillait pas ?

ROSA

C'était mieux que du travail, je le sens à l'émotion qui me prend en vous écoutant. Et croyez bien une chose : les forêts, les prairies, les moissons qui buvaient autour de nous la lumière du soleil et le soleil lui-même, ne dégageaient pas autant de joyeuse énergie que vous, cher petit oncle... Mais comment une gosse aurait-elle pu se rendre compte de ce qu'elle éprouvait ?... Je me contentais de vous suivre avec ravissement de merveille en merveille... Vous m'expliquiez tout : les fourmis, les abeilles, la vie des grands animaux qu'on entrevoit les soirs d'été, lorsqu'il fait déjà sombre, en train de dévaster les blés le long de la forêt...

BLANCHE

On dirait vraiment que tu ne parlais qu'à ton oncle. Tu oublies que ton plus grand plaisir était de m'accompagner à la basse-cour.

ROSA, avec une indulgente amabilité.

Pour traire les vaches et ramasser les œufs... On allait aussi manger des fraises au potager.

BLANCHE

Le potager !... Tu en trouvais bien le chemin sans

moi et tu en rapportais des indigestions de mirabelles...

ROSA

Une fois, tante, une seule fois j'ai été malade, et quelle affaire !... Au bout de quinze ans vous me le reprochez encore !... Ah il ne faisait pas bon mériter votre blâme... Cela se traduisait... Montrez vos mains...

BLANCHE, présentant ses deux mains.

Qu'est-ce qu'elles ont de remarquable ?

ROSA, prenant une des mains.

Cette bague !... Ah ! la mâtine !... Je garde contre elle une fameuse dent !... L'oncle, en la rapportant de la ville pour vous la donner, m'avait appris que cette pierre était une topaze brûlée... Le lendemain vous m'appelez pour contempler la merveille : — « Tiens, Rosa, voilà ce qu'on appelle une topaze... » Moi, sans malice, je rectifie : « Oui, une topaze brûlée... » Le mot était à peine lâché que cette main m'appliquait une gifle magistrale.

BLANCHE

Est-ce que je pouvais savoir qu'une topaze brûlée n'est pas une marchandise avariée ?... J'ai cru que tu t'ingéniais à dire quelque chose de désagréable et je n'aime pas cela chez les enfants...

ROSA

Chère tante, je rappelle ce souvenir un peu cui-

sant, non pour me moquer mais pour m'attendrir, et ce modeste caillou me paraît plus beau que tous les diamants de la couronne.

BLANCHE

Eh bien, tu l'auras après moi, et si tu es venue pour t'attendrir sur des vieilleries, tu trouveras dans la maison de quoi t'occuper... De la cave au grenier tout est resté pareil.

ROSA

Alors l'atelier du grand-père existe toujours ?

BLANCHE

C'est justement l'endroit où je ne t'ai jamais menée.

ROSA

Oui, mais l'oncle m'y conduisait en grand mystère.

BLANCHE

Naturellement !... S'il y a une sottise à faire, l'oncle...

MICHEL

Qu'est-ce que cet atelier renferme de si terrible, pour qu'il soit imprudent de le montrer aux enfants ?

ROSA

Un squelette...

MICHEL

Un vrai?...

ROSA

Oui, et c'est un squelette qui parle !..,

BLANCHE, très émue.

Sérieusement, Rosa, tais-toi ! Nous savons très bien que ce mort ne parle pas... S'il t'avait dit un seul mot, tu serais allée achever tes jours dans un couvent.

ROSA

Tante, je ne me figurais pas que mon innocente plaisanterie vous mettrait dans un tel émoi. J'ai simplement voulu dire que le squelette résumait à mes yeux l'influence que l'atelier a eue sur mon avenir. Là-haut, dans l'étrangeté d'un décor aux vives couleurs, l'âme d'artiste que votre père, sans doute, m'avait léguée, s'éveillait. Aussi, lorsqu'un beau jour l'oncle s'est aperçu que ses leçons ne m'apprenaient plus rien et m'a expédiée à Paris pour y compléter mon éducation, n'ai-je pas hésité sur le choix d'une carrière, et entre mes mains la palette du grand-père est devenue l'éventail de Célimène.

BLANCHE

Dame, ton oncle a eu le bon sens de comprendre que ce ne sont pas les flèches d'Apollon qui t'auraient fait une dot, malgré qu'elles étaient en or. Enfin tu as choisi le métier qui t'allait et tu gagnes gros, par conséquent on ne peut pas dire que tu aies mal tourné.

ROSA, riant et avec une demi-révérence.

Cet éloge, dans votre bouche, prend une grâce particulière.

BLANCHE

Bien sûr qu'il ne vaut pas les compliments auxquels tu es habituée ; au moins il est solide !... Et maintenant je vais faire un tour dans la maison et voir comment j'installerai tout ce beau monde. A bientôt... (Elle sort.)

## SCÈNE IX

MICHEL, ROSA, JUSTIN

ROSA, à Michel.

Êtes-vous curieux de savoir pourquoi mon oncle m'a fait décamper d'ici sans tambour ni trompette ?... Depuis un quart d'heure la langue me démange de le dire, mais ma tante restera toute sa vie trop jeune pour entendre certaines choses... (Montrant Justin.) Un beau jour il s'est aperçu que j'étais amoureuse de lui !...

JUSTIN

C'est pourtant vrai, Monsieur !... Qu'en ditesvous ?... S'amouracher d'un homme déjà sur son déclin...

ROSA, riant.

Et qui était pour moi presque un père... Je n'avais d'ailleurs pas conscience de cette abomina-

tion. J'ai découvert que mon passé renfermait ce premier amour lorsqu'une seconde passion m'a ouvert les yeux... Je venais d'entrer au Conservatoire...

JUSTIN, interrompant.

Je t'en prie, ma petite, épargne-moi toute allusion aux faiblesses de ta vie d'artiste... Tu me reprochais de ne pas être allé me jeter dans tes bras le soir de tes débuts au Théâtre-Français; eh bien, ce qui m'en a empêché, c'est que, précisément, j'ai compris qu'il valait mieux rentrer chez moi sans approcher ce qui, de loin, semblait si brillant... J'ai eu peur des surprises qui m'attendaient chez l'enfant que j'ai élevée... Que veux-tu?... Je suis un provincial... un bourgeois...

MICHEL, avec une réconfortante ironie.

On s'en aperçoit en lisant *l'Ame en folie.*

JUSTIN

Devant mon encrier mes préjugés s'évanouissent, en présence de ma nièce ils me tiennent à la gorge.

ROSA

Apprenez que cette nièce est ridiculement sage pour une actrice. Songez aux tentations qu'il m'a fallu vaincre avant de parvenir au premier rang... Je m'en tire avec un amant, un seul, auquel je reste obstinément fidèle...

JUSTIN, ironiquement.

Mes compliments!... Ta vertu de théâtre est pres-

que de la vertu tout court!... Je ne suis pas bourgeois au point de l'ignorer... Mais, si je sais compter, l'unique amant auquel tu es obstinément fidèle et puis l'autre, celui du Conservatoire... Cela fait deux amants?...

ROSA

Non, mon oncle! Les deux ne font qu'un... L'aventure du Conservatoire, que vous ne m'avez pas permis de raconter, allait vous l'apprendre... Nous nous réunissions souvent le soir, chez un de nos camarades dont l'appartement consistait en un vaste atelier où nous pouvions jouer la comédie. Là je rencontrais un jeune homme, cousin de notre camarade, et plus âgé que lui... Son nom ne doit pas vous être inconnu... Léon Fumée...

JUSTIN

L'auteur des romans sociaux que tout le monde admire?

ROSA

Lui-même... Il avait déjà publié ses *Essais de critique psychologique* qui laissaient prévoir sa glorieuse carrière...

JUSTIN

Et il cabotinait avec vous?... Je ne me représente pas ce penseur austère déclamant des tirades enflammées aux pieds d'une ingénue...

ROSA

Il assistait à nos répétitions en simple curieux.

S'il y a un homme qui ne soit pas construit pour la scène, c'est bien lui... Il est petit, sa voix est sourde, sa physionomie plutôt triste...

JUSTIN, ironiquement.

Au moins tu as de la suite dans les idées!... Après avoir placé ton idéal dans un philosophe décati, tu devais t'éprendre du chétif individu que tu décris...

ROSA

Cet individu disgracié est un grand homme... Grand par l'intelligence... grand par le caractère... J'ai ce bonheur qu'il m'est profondément attaché depuis nos premières entrevues... Son âme a eu sur le développement de la mienne une prodigieuse influence. Il m'a sauvée des périls sans nombre qui guettent une jeune femme dans le milieu où je vis...

JUSTIN

Et il est cet amant que tu n'as jamais trompé?

ROSA

Oui...

JUSTIN, à Michel.

Vous étiez au courant de cette liaison?

MICHEL, souriant.

Je ne serais pas de Paris si je l'ignorais...

JUSTIN

Évidemment... Excusez ma naïveté de campa-

gnard... (à Rosa.) Et maintenant, veux-tu m'expliquer pourquoi tu as tout planté là, une pièce en plein succès, un public dont tu es l'idole (Montrant Michel) et cet auteur affolé qui parcourt le monde à ta poursuite?...

ROSA

J'ai pris la fuite pour ne pas tromper mon ami avec un persécuteur trop séduisant auprès duquel le devoir professionnel m'obligeait à vivre.

JUSTIN

Alors auteur ou comédien ?

ROSA, souriant.

Vous l'avez dit!... Ces gens-là sont les fléaux des actrices.

JUSTIN, dont l'œil pétille de malice.

Vieux, sans doute?

ROSA, étonnée.

Mais non, il a trente ans...

JUSTIN

Avoue au moins qu'il est bossu ou boiteux... sans cela je retire le compliment que je te faisais en disant que tu as de la suite dans les idées...

ROSA

Oncle, vous êtes un ingrat!... Une erreur de jeunesse qui a consisté à trop vous aimer ne mérite pas vos quolibets.

JUSTIN, riant.

Ils prouvent mon désintéressement, puisque je m'indigne de ce que la nature soit lésée à mon profit.

ROSA

Eh bien, cette fois, la nature n'a pas à se voiler la face... Celui dont je redoute le charme est vraiment beau...

JUSTIN, avec l'accent du triomphe.

Ah! Ah!

ROSA

Et je vous assure que j'ai fait preuve de volonté en lui résistant...

JUSTIN

Résister en se sauvant est d'un héroïsme contestable, car la fuite n'exclut pas la poursuite... la provoque même quelquefois... Si du moins Léon Fumée était du voyage.

ROSA, se frappant le front.

Grand Dieu! dans ma précipitation je n'ai même pas pensé à le prévenir...

MICHEL

Il accourait chez vous, comme j'en sortais... Il venait du théâtre, où il avait appris votre désertion...

ROSA

Chez moi on lui aura donné mon adresse, puisqu'on vous l'a donnée...

MICHEL

Je me suis permis de recommander à vos gens, soi-disant de votre part, de ne la donner à personne pas même à lui... Ignorant pourquoi vous étiez partie, j'ai cru remplir vos intentions...

ROSA, avec une pointe d'ironie dans la voix.

Bien obligée!

JUSTIN

Monsieur a voulu se réserver la gloire de te ramener à Paris où sa pièce reste en panne. N'ayant pas le droit de m'opposer à ce qu'il essaye de te fléchir, je vous laisse délibérer...

ROSA

Je ne déciderai rien sans vous avoir demandé conseil.

JUSTIN, s'en allant.

Eh quel diable de conseil peut-on donner quand il y a autant de pour que de contre?... (Il sort.)

## SCÈNE X

ROSA, MICHEL

MICHEL, allant à Rosa, partagé entre sa rancune et la joie d'une victoire prochaine.

Vous m'avez joué un joli tour!...

ROSA

Vous me le rendez bien !

MICHEL

Vous m'aviez tout promis.

ROSA

Je m'en repentais cinq minutes après... Lorsque vous vous mettez à me harceler avec des yeux qui mendient et que vous abusez lâchement des circonstances, je perds la boule... Quand on en est là, il faut sauter le pas ou boucler sa malle et filer.

MICHEL

En filant vous flanquiez ma pièce à l'eau ! Un jour où nous faisions neuf mille de recette !

ROSA

Qu'a-t-on donné pour boucher le trou ?...

MICHEL

*Le Cid!*... On a fait quatre mille cinq...

ROSA

Corneille, qui savait se contenter de peu, a dû se réjouir...

MICHEL

Corneille n'a pas de loyer à payer... On augmente le mien !...

ROSA

Réduire notre aventure à une question d'argent, trouvez-vous cela bien élégant ?

MICHEL, avec empressement.

Vous avez mille fois raison, je n'ai pas couru après vous pour citer des chiffres... Retournons à Paris et soyez à moi !...

ROSA

Non !...

MICHEL

Alors soyez à moi et retournons à Paris...

ROSA

J'ai dit : non !

MICHEL

Mais saisissez-vous bien la supériorité de la seconde proposition sur la première ?

ROSA

Pour l'une et pour l'autre, c'est non et non !

MICHEL

Alors ?...

ROSA

Quoi ?...

MICHEL

Que décidons-nous ?

ROSA

Ma résolution est prise... Je suis ici chez moi... J'y reste...

MICHEL

En ce cas, moi aussi. J'adore la campagne... Je m'installe...

ROSA

Si l'on vous invite... Mon oncle...

MICHEL

Quel original!...

ROSA

Fin comme il est, après mes confidences...

MICHEL

Au fait, pourquoi ce luxe de détails?

ROSA

Précisément pour lui enlever toute incertitude sur le véritable but de votre voyage... J'espérais qu'il vous mettrait à la porte...

MICHEL

Ce vœu charitable n'a pas été exaucé : il a été charmant!...

ROSA

En concluez-vous qu'il va vous convier à passer des mois, des années peut-être, sous son toit?...

MICHEL

Je n'en serais pas surpris... Malgré ses airs pudi-

bonds, le vieux bourgeois s'amuse énormément de notre escapade... Cela le change des amours des fauves.

ROSA

C'est au contraire le plaisir de constater que sa nièce penche enfin vers une façon d'aimer moins intellectuelle qui nous vaut son indulgence...

MICHEL, riant.

Eh bien, soyons sous ses yeux deux bêtes qui font l'amour, et, au nom du Ciel ! qu'il nous fiche la paix !...

ROSA

Vous oubliez la tante !... Pensez-vous qu'elle tolérerait un pareil spectacle ?... Elle n'est ni philosophe, ni bâtisseuse de théories... Je me rappelle dans quelle fureur la mettait la moindre apparence de scandale parmi ses subordonnés... Vous verrez ce qu'au premier soupçon elle fera de vous !... (Entre Blanche.)

## SCÈNE XI

ROSA, MICHEL, BLANCHE

BLANCHE, qui a retiré son bonnet et remplacé sa camisole par sa plus belle blouse.

J'arrive peut-être un peu tôt ?...

ROSA

Comment donc ?... Vous arrivez fort à propos...

BLANCHE

Si je vous dérange, renvoyez-moi sans vous gêner !...

ROSA

Nous sommes enchantés de vous voir...

BLANCHE, aimablement.

Va, ne te fatigue pas à me servir des politesses... J'ai mon idée sur vous deux !...

ROSA

A-t-on jamais vu ! Quelle tante !... Pas moyen de lui rien cacher !... (Elle l'embrasse avec la tendresse que tout être humain prodigue à quiconque favorise sa mauvaise conduite.)

BLANCHE

C'est bon... Câline-moi tant que tu voudras, mais ne me raconte pas que tu as fait le voyage exprès pour m'embrasser...

ROSA

On dirait vraiment que vous seriez fâchée qu'il en fût ainsi !...

BLANCHE

Oui, justement, j'en serais désolée !... parce que, vois-tu, je viens d'être bien malade et lorsque tu nous es tombée du ciel après des années d'absence, j'ai d'abord cru que Justin t'avait téléphoné d'accourir, pour assister à mes derniers moments... Et dame, tu comprends, une idée pareille donne

froid !... Mais je n'ai eu qu'à regarder ta mine lorsque tu as découvert que monsieur t'attendait chez nous pour être rassurée.

ROSA

Ah! pauvre tante !... Comment, vous étiez si malade et on ne m'appelait pas !

BLANCHE

Oui, le curé est venu m'administrer, et Mélanie, notre servante, avait déjà préparé en cachette la tasse d'eau bénite où trempe une branche de buis, pour la mettre sur la table de nuit à côté de mon corps... J'observais cela du coin de l'œil...

ROSA

Êtes-vous bien guérie, au moins ?

BLANCHE

Je me sens assez vaillante... C'est le cœur qui ne va pas !... Notre docteur prédit, à qui veut l'entendre, qu'un beau matin il s'arrêtera net !... Je me demande si le bon Dieu ne t'a pas conduite ici pour me fermer les yeux... Dis-moi la vérité... Vas-tu encore à la messe?

ROSA

Je n'en ai guère le temps...

BLANCHE

Plus jamais ! Je m'en doutais... Dieu ne cherche peut-être qu'une occasion de te ramener à lui... Voir mo urir est excellent pour cela...

ROSA

S'imaginer que Dieu m'amène ici pour vous enterrer dans les vingt-quatre heures !... Non vraiment, c'est fou !... (Entre Mélanie apportant sur un plateau tout un goûter champêtre : lait, tartes, fruits, etc...)

## SCÈNE XII

ROSA, MICHEL, BLANCHE, MÉLANIE

BLANCHE, avec étonnement.

Qu'apportez-vous là, Mélanie ?

MÉLANIE

Monsieur m'a dit de préparer un goûter... Le déjeuner est encore loin pour les voyageurs...

BLANCHE

Est-ce qu'il ne vient pas goûter avec nous ?...

MÉLANIE

Non... Monsieur parlait de m'envoyer chez le boucher, alors le chauffeur lui a proposé de le conduire jusqu'au village et ils sont partis...

BLANCHE, sévèrement.

Il prendra trois fois plus de viande qu'il ne faut... (Avec un noble détachement.) Mais cela ne fait rien : trop n'est pas trop quand la maison est pleine !

ROSA, ironiquement à Michel.

Voilà des préparatifs de bon augure pour vous qui adorez les longs séjours à la campagne.

MICHEL

Je suis confus de tant de prévenances !

RIDEAU

# ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte, le matin, à l'heure où l'on va servir le café au lait. Sur la table couverte d'une nappe très blanche, les tasses sont préparées avec sucrier, pots de confiture et de miel, grande brioche en forme de couronne, miche de pain, etc...

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, JUSTIN

Blanche est en train de mettre la dernière main à la belle ordonnance du couvert. Entre Justin.

JUSTIN, haussant les épaules.

Quelle idée de se lever si tôt !...

BLANCHE

Hier je me suis couchée à neuf heures.

JUSTIN, radouci par cette observation.

Tu t'es levée à six... (S'interrompant pour calculer.) Neuf heures de lit... Oui, c'est déjà quelque chose... As-tu bien dormi, au moins ?...

BLANCHE

Pas mal... Seulement j'ai eu des rêves...

JUSTIN, riant.

Parions que ce sacré squelette en était.

BLANCHE

Tu tombes juste !...

JUSTIN

Il ne te laissera donc jamais tranquille ?

BLANCHE

J'étais assise dans le cabinet du docteur et le squelette se tenait debout auprès de mon fauteuil. Nous étions très bons amis et nous nous amusions tous les deux à regarder M. Dromarre qui recevait ses clients. Il en venait de toutes les conditions : hommes, femmes, enfants ; et cela racontait des maladies, tirait la langue, toussait, crachait, montrait des horreurs... Auprès de moi le squelette faisait des gamineries et me regardait d'un si drôle d'air chaque fois que le docteur disait : « Mon ami, je vois ce que vous avez... » que je pouffais de rire...

JUSTIN

Hein, comme une santé meilleure change la couleur des idées !... Il y a huit jours ce mort venait pour t'enlever, et le voilà qui t'apprend à te ficher de l'humanité souffrante... Qu'est-ce qui a mis fin à la séance ?...

BLANCHE

Quelqu'un est entré dans le cabinet... Devine qui ?...

JUSTIN

Moi, peut-être ?... (Signe négatif de Blanche.) Rosa ?...

BLANCHE

M. Fleutet...

JUSTIN, riant.

Pour quelle maladie venait-il ?

BLANCHE

A peine était-il entré que le docteur lui a crié : Mon ami, je vois ce que vous avez !... Alors le squelette m'a entraînée si brutalement que je me suis réveillée... pas trop contente.

JUSTIN

Ton rêve prouve deux choses : la première, c'est que tu as trop mangé hier soir... Je t'avais avertie pendant le dîner... Une digestion laborieuse rend le sommeil agité... La seconde, c'est que notre hôte a fait sur ton esprit une grande impression, puisque tu le vois en songe.

BLANCHE

Je ne dis pas non... Un pareil homme, on ne le rencontre pas tous les jours... Et si tu crois que Rosa n'est pas de mon avis...

JUSTIN

Il plait tellement à Rosa que celle-ci, ne se sentant plus de force à lui résister, s'est sauvée... Oui, sauvée... mais en laissant son adresse.

BLANCHE

Exprès ?...

JUSTIN

Un poète latin décrivant la fuite d'une nymphe assiégée par un dieu, a dit : Elle fuit vers les saules avec l'ardent désir d'être aperçue... C'est l'histoire de notre nièce.

BLANCHE, ravie que l'occasion se présente de commérer un peu.

As-tu remarqué les airs dédaigneux qu'elle prend pour lui parler ?... Mais dès qu'elle se figure qu'on ne fait pas attention, elle le dévore des yeux.

JUSTIN, qui, la veille au soir, a observé que Blanche ne détachait pas son regard de M. Fleutet.

Toutes vous agissez de même, femmes dissimulées !

BLANCHE

Avec ça que vous autres hommes vous fermez les yeux devant une belle fille !... Cette Rosa, il n'y a pas à dire, elle a pris des façons de grande dame !

JUSTIN

Elle et M. Fleutet forment vraiment un couple superbe ! Impossible d'être mieux assortis.

BLANCHE

Le plus étonnant, c'est qu'auprès d'eux tu tiens joliment ta place !... Et pourtant voilà des gens qui sont ce qu'il y a de plus épatant à Paris !...

JUSTIN, avec une nonchalante ironie.

Il est certain qu'à la campagne je leur donne agréablement la réplique.

BLANCHE

A la campagne, à la ville et partout ils seront toujours des écoliers devant toi, je l'ai senti en t'écoutant bavarder avec eux.

JUSTIN

Tu assistais pour la première fois à ce qui s'appelle une vraie conversation entre gens capables de se renvoyer la balle, et cela m'a fait briller outre mesure à tes yeux.

BLANCHE

Oh non !... Tu sais bien des choses dont je ne me doutais pas, Justin, et quand je pense combien j'ai été ridicule hier en te traitant à peu près d'imbécile !...

JUSTIN, avec une politesse narquoise.

Tu m'as placé au même niveau que toi, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

BLANCHE

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de m'apprendre à être un peu moins nulle ?

JUSTIN

Tu avais pris le bon parti en te comparant aux personnes de ton entourage. Continue à le faire en toute sincérité, avec cette bonne grâce que tu viens de montrer en rendant justice aux qualités éminentes de Rosa et de M. Fleutet...

ROSA

Et aux tiennes...

JUSTIN

En te cherchant dans les autres, tu ne tarderas pas à être ramenée en toi-même pour y soulever un coin du voile qui te dérobe le mystère de ton être.

BLANCHE

Tu mets du mystère là où il n'y en a pas... Quand on veut visiter mon âme, le tour est vite fait... Beaucoup de linge et de vaisselle, soigner les provisions et les conserves, grogner après les bonnes et après toi, la messe le dimanche, communier aux grandes fêtes, et c'est tout !...

JUSTIN

Tout !... Ne serait-ce que l'inquiétude qui pousse ton âme, affinée par la souffrance, à se plaindre de son apparente indigence, tu vois bien qu'il y a autre chose.

BLANCHE

Cette autre chose, si je me mettais à la chercher et que tu me dises : « tu brûles ! » chaque fois que je

m'en approcherais, comme on le dit aux enfants qui jouent à la cachette ?

JUSTIN, riant.

Mais tu brûles tout le temps, puisque la cachette c'est toi-même !... Et moi aussi, je brûle !... Et tous les penseurs qui ont soupiré après la suprême cachette, ont brûlé tantôt plus, tantôt moins, sans parvenir à la dénicher.

BLANCHE

Alors moi, pauvre, à quoi bon m'en préoccuper ?...

JUSTIN

A voir un peu plus clair dans l'ordonnance de ta personne et c'est à ta portée... Je ne t'impose pas de profondes méditations, tâche seulement de ne rien observer, rien entendre, sans noter tes impressions avec la plus entière bonne foi. Nous avons en ce moment des visiteurs de marque et nos existences, ordinairement si calmes, vont, pendant quelques jours, prendre un relief inusité. Profites-en pour confronter ta manière d'être avec celle de nos hôtes : ton attention étant ainsi fixée sur ta propre destinée, tu obtiendras des révélations surprenantes.

BLANCHE

Ah, tiens justement... (D'un signe de tête elle indique Michel qui entre, suivi de Mélanie portant, sur un plateau, le café et le lait qu'elle dépose sur la table.)

## SCÈNE II

BLANCHE, JUSTIN, MICHEL, MÉLANIE

MICHEL, serrant la main de Blanche.

Comment allez-vous, Madame ?

BLANCHE

Encore un peu les nerfs qui me tracassent, mais après avoir été presque à l'agonie, un si petit bobo n'est rien.

JUSTIN, serrant la main de Michel.

Vous devez maudire les campagnards qui vous font lever si tôt !

MICHEL

Nullement. Je me suis senti le cœur en fête lorsque, dès l'aurore, j'ai été réveillé par un joyeux concert d'oiseaux et par la lumière, cette lumière triomphante qui transperce volets et rideaux et qu'on ne connaît pas à Paris.

JUSTIN, riant.

C'est pourtant la ville-lumière... (A Blanche.) Rosa ? Tu ne la fais pas prévenir que le déjeuner l'attend ?

MÉLANIE, achevant de disposer la table.

Je lui ai porté le café dans son lit, Monsieur.

JUSTIN

Alors à notre tour !... (On s'installe. Mélanie sort.)

MICHEL, avec un regard amical vers la cafetière.

L'air de ce pays creuse terriblement.

BLANCHE, s'apprêtant à le servir.

Voici le café !... Vous auriez peut-être préféré du chocolat ?... Il est encore temps...

JUSTIN

Ne tourmente pas Monsieur avec ton chocolat... Hier, en montant nous coucher, je lui ai demandé ce qu'il prenait le matin; il a dit : du café. (Pendant qu'il parle, Blanche distribue le liquide dans les tasses.)

MICHEL, à Blanche.

Madame, il me semble vous avoir vu mettre du sucre dans ma tasse ?

BLANCHE

Oui, deux bouts.

MICHEL, pris au dépourvu par ce terme insolite.

Hein ?... Ah oui !... Encore un, s'il vous plaît. (On déjeune.)

JUSTIN, à Michel.

A propos, je me suis prodigieusement diverti en lisant, avant de me coucher, une pièce de vous : *le Demi-viol*, pour moi une nouveauté à tous les points de vue, car dans nos bois, jusqu'à ce jour, on l'avait pratiqué complet.

MICHEL

C'est Rosa, je parie, qui vous l'a prêté ?...

JUSTIN

Je le lui ai arraché des mains pendant qu'elle déballait sa malle, et je m'en félicite !... Quel merveilleux style de théâtre !...

MICHEL

Il me tardait également de vous dire que j'ai passé ce matin trois heures exquises en relisant *l'Ame en folie.*

JUSTIN

Comment mon livre s'était-il égaré dans votre chambre ?

BLANCHE

C'est moi qui l'ai donné à Monsieur.

MICHEL

Et vous allez ratifier cet acte de générosité. (Tirant le volume de sa poche et le présentant à Justin.) Allons, s'il vous plait, une belle dédicace.

JUSTIN

S'il ne faut qu'une signature pour vous obliger... (Allant à son bureau et achevant d'écrire sur la feuille de garde du volume.) Voilà ! (Il rend le volume à Michel.)

MICHEL, lisant les lignes que vient de tracer Justin.

*A Michel Fleutet, auteur de drames si parfaits, j'offre ce livre qui n'est qu'une tentative avortée.* Oh ! Monsieur, comment pouvez-vous formuler un pareil blasphème ?

JUSTIN

A l'époque où j'écrivais cela j'étais jeune, libre, et je vivais dans une studieuse oisiveté, sans rencontrer d'opposition chez mes parents dont j'étais l'enfant gâté. Je passais l'hiver et le printemps à Paris, mais dès le milieu de l'été, et pendant tout l'automne, j'habitais chez mon père qui dirigeait une scierie au pied des Vosges. Sa maison était à la lisière d'une immense forêt qui commençait par des chênes et des hêtres pour n'être bientôt plus que sapins hérissés dans l'épaisse toison de la montagne. Représentez-vous maintenant que je quittais Paris pour débarquer chez mon père avec un cœur de trente ans, bouillant de passion...

BLANCHE

Justin, tu ne t'en étais jamais vanté !... Tu as donc aimé une femme avant moi ?...

JUSTIN

Donc représentez-vous cet homme qui vient de laisser au loin sa maîtresse du moment, et promène le long des sentiers son embrasement du cœur et des sens... On est en septembre... le soleil couchant dore la flèche des sapins. Tout à coup, dans le fourré, éclate un mugissement sourd auquel répondent d'autres mugissements. Le rut des cerfs est commencé. Pendant quinze jours notre homme, errant dans la montagne, entendra les furieux défis, épiera les combats quelquefois mortels, sera témoin des ardeurs brutales du puissant seigneur à la ramure géante, au milieu de son sérail de biches...

Et lorsque les cerfs auront fini de bramer, ce sera le tour des sangliers dont les ranglements sourds de porcs rageurs traineront le soir sous les forts épineux... Puis l'inévitable fièvre gagnera d'autres espèces... toutes y passeront. Oui, lorsqu'on sait écouter et voir, une forêt n'est pas la paisible retraite qu'on imagine. C'est le pays de la violence et de l'assassinat... La patrie des fauves déchaînés... C'est la forêt tragique et c'est là que j'entrais pour être assailli par l'émouvant spectacle de l'amour des bêtes, moi, tout palpitant d'amour humain...

MICHEL

Bientôt vous en sortiez pour nous décrire, dans un livre étonnant, ce pittoresque contraste.

JUSTIN

Mais malheureux! si j'avais simplement voulu décrire, mon but serait atteint. J'ai été beaucoup plus ambitieux et c'est ce qui m'a perdu. Mon idée première était de suivre l'instinct de la reproduction depuis l'époque où il n'était, dans une goutte de protoplasme, qu'une aveugle attraction, voisine de l'affinité chimique, jusqu'au point où, dans nos âmes, il déchaîne les magnifiques orages de la passion. Mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que l'entreprise était au-dessus de mes forces et je me suis borné à essayer de construire l'amour humain sur la furie sensuelle de nos cousins les grands mammifères.

MICHEL

Si je me suis servi d'une expression qui rapetis-

sait votre sujet, je n'en avais pas moins discerné toute l'ampleur. Votre œuvre se rattache à la plus pure tradition française, puisqu'à l'exemple de Descartes, mais par un procédé nouveau, vous faites table rase avant de reconstruire l'âme humaine.

JUSTIN

Oh! rien qu'un petit compartiment de cette âme.

MICHEL

Vous exposez dans la préface qu'en appliquant votre méthode à quelques autres compartiments on parviendrait à reconstituer l'âme entière.

JUSTIN, souriant.

Oui, mais je ne l'ai pas fait. Pour un cerveau qui n'est pas celui de Descartes, transformer en sensibilité délicate de brutales ardeurs est une besogne largement suffisante. Pas le moindre détail qui n'ait son importance. Ainsi, comprenez-vous pourquoi je m'attache avec tant de soin à démontrer que l'intelligence, aussitôt qu'elle se manifeste par quelques lueurs dans une espèce animale, devient immédiatement la servante attentive des besoins sexuels?

MICHEL

Parbleu!... La complicité imprévue qui unit la cervelle et le sexe, ces deux pôles de l'individu, est pour votre esprit paradoxal un excellent prétexte à fines railleries...

JUSTIN

Ah pour le coup vous ne me rendez pas justice

en faisant de moi un plaisantin alors que je parle en philosophe !... C'est l'intelligence qui dirige les batailles des mâles, règle l'escrime de leurs bois, gouverne l'étau de leurs mâchoires, la herse de leurs griffes... elle qui pour décupler l'enivrement du vainqueur suggère à la timide femelle l'idée de simuler une fuite dont elle est la première à désirer l'échec.

BLANCHE

Elle part en laissant son adresse.

JUSTIN

C'est encore l'intelligence qui enseigne aux bêtes enflammées les piaffements, les chants, les étalages de plumes chatoyantes; elle enfin qui réveille le désir assoupi en lui présentant des images plus attrayantes que la réalité. Grâce à ces jeux variés l'intelligence acquiert peu à peu la notion de beauté, si bien qu'il est permis d'affirmer que les sublimes envolées du génie ont pour origine, dans le recul des âges, les ardeurs de l'animal en rut.

MICHEL

Oui, mais à vos yeux, l'éveil du génie c'est l'accessoire... Ce qui vous intéresse, c'est que l'intelligence humaine, héritière des obligations de l'intelligence animale, reste la fidèle associée du sexe. Le sexe a aiguisé l'esprit, à son tour l'esprit habitue le sexe à prendre du plaisir en tous mois, comme il habitue le fraisier à donner sa fraise en tous mois.

JUSTIN

Tant pis pour l'esprit !... La perpétuelle folie des organes remonte jusqu'à lui sous forme de l'étrange maladie que nous nommons amour.

MICHEL

Et qui ne serait autre chose que le rut de l'âme, à en croire ce joli titre : *l'Ame en folie*.

JUSTIN

Fichu titre, plutôt, qui égare le lecteur !... J'ai l'air d'annoncer que le phénomène amoureux se déroule avec un parallélisme parfait dans l'âme et dans le corps, et le diable m'emporte si telle est ma pensée ! J'admets, oui, que le premier sauvage qui a aimé avec son âme a traversé un ouragan de passion calqué sur la tourmente de ses sens. Mais le jour où un civilisé a compris que sa passion le prosternait devant une carcasse animale dont il sollicitait un acte de brute, l'affaire s'est compliquée terriblement. Avoir conquis la raison et courber le front sous le même joug que le plus vil bétail !... Représentez-vous César rentrant à Rome après avoir conquis les Gaules et tout à coup, en plein triomphe, s'apercevant qu'il caracole sur un... humble baudet.

BLANCHE

Tu allais dire : sur un cochon... mais devant monsieur...

JUSTIN, imperturbablement.

Pour persuader à la foule et à lui-même qu'il

chevauche un noble coursier, César fera de la haute école sur son cochon. La poétique exaltation des amants, leurs grâces idylliques, la préférence qu'ils accordent à la beauté morale sur la splendeur des formes, le soin qu'ils prennent d'offrir à l'être aimé l'exacte copie de son idéal, les mille subterfuges qui masquent l'objet tout matériel de leurs désirs, sont de la voltige à dos de porc. — Et si ma comparaison prête à rire, je n'en suis pas moins pénétré d'admiration devant cet orgueilleux manège de l'amoureuse humanité. Seulement les combinaisons habituelles de la nature en sortent faussées et du même coup mon livre qui a la prétention de les décrire. Ai-je assez bafouillé, lorsque j'ai voulu concilier l'intérêt de notre espèce avec la liberté que nous avons de répondre par oui ou par non à une amoureuse requête !

MICHEL

Quoi, vous trouvez exorbitant le droit sacré que possède toute créature humaine de donner ou de refuser sa personne ?

JUSTIN, riant.

Choisir son conjoint !... Mais c'est une énormité que la nature semble n'avoir permise que pour me condamner à rater mon livre !

MICHEL, très amusé.

Pas possible !

JUSTIN, le conduisant devant une gravure pendue au mur.

Mon cher hôte, voici une gravure qui représente un combat de cerfs... Voyez les deux rivaux, l'œil en feu, les naseaux fumants, heurtant leurs bois dans un choc effroyable... Que pensez-vous de ces biches ?... Ce sont elles, en somme, que se disputent les lutteurs... Ne sont-elles pas pittoresquement groupées pour assister au duel ?

MICHEL

Si !... Rien qu'à leur attitude on les devine anxieuses de savoir auquel des deux elles appartiendront.

JUSTIN

Eh bien, soyez certain que le barbouilleur qui a composé ce tableau n'avait jamais assisté à un combat de cerfs... Moi qui, plus de vingt fois, ai eu cette chance, je puis vous affirmer que, pendant la bataille, les biches broutent le petit trèfle blanc de la prairie, parfaitement indifférentes aux péripéties de la lutte. Le plus fort les aura : c'est réglé d'avance. La nature s'est réservé de choisir à leur place... Elles ne sont ni curieuses ni préoccupées d'une décision qui, fatalement, satisfera leur instinct. Le premier étudiant venu vous expliquera le mécanisme merveilleux qui assure la victoire au plus digne de perpétuer dans la race ses qualités de vigueur et d'énergie.

MICHEL

La sélection naturelle ?... Il me semble pourtant que c'est une théorie démodée...

JUSTIN

Dites calomniée, Monsieur, parce qu'on a prétendu tirer d'elle plus qu'elle ne comportait, mais pour expliquer comment se maintiennent florissantes nos belles espèces de mammifères sauvages, on ne trouvera pas mieux, un simple coup d'œil sur les espèces domestiques suffit à le prouver... Voyez le chien, celui qui garde nos maisons et fait en quelque sorte partie de la famille... Sa reproduction est livrée au hasard... Tantôt la femelle file par la porte entr'ouverte et rejoint le cabot qui passe; tantôt l'union est décidée par le caprice du maitre, la fantaisie des servantes, la curiosité des enfants, la sentimentalité d'une vieille fille... Tout cela remplace exactement l'étourderie de nos cœurs amoureux... Qu'en résulte-t-il? L'affreux roquet des rues, lâche, obscène, criard, querelleur, inutile...

MICHEL

On voit pourtant de si belles meutes...

JUSTIN

Oui, grâce aux éleveurs qui s'ingénient à copier la nature et remplacent par des sélections intelligentes celles qu'ils observent dans la vie libre. Tenez, moi qui fréquente les animaux des forêts, je vous assure que jamais on ne les soustrait sans de graves inconvénients à votre loi démodée.

BLANCHE

Monsieur, c'est la pure vérité... Les chasses des

environs appartiennent au duc de Chantemelle qui défendait de détruire les biches et les jeunes mâles et se contentait de tuer les grands mâles. Eh bien la maladie a fait périr presque tous les animaux. Justin disait que charger les jeunes cerfs de fabriquer les faons, c'était aussi criminel que d'enfermer des collégiens avec des femmes de mon âge...

MICHEL, riant.

Merci, Madame, de votre lumineuse intervention ! Pour moi l'efficacité de la sélection naturelle sera désormais hors de discussion !...

JUSTIN

Oui, mais cette règle d'une incomparable beauté, que devient-elle lorsqu'au lieu d'une biche entre un dix-cors et un daguet nous observons une femme entre deux hommes qui la convoitent ?... Vont-ils se battre ?... Non !... Ils savent que le vainqueur risquerait d'avoir fait un carnage inutile... Voyez dans quelle humble posture ils abordent la belle... Adorateurs et soupirants : c'est ainsi qu'on les nomme... Et à qui s'adressent leurs supplications ?... Précisément à une âme que dévore l'éternelle fièvre, à une âme en folie, à l'amour !... Hé quoi ! ce n'est plus la nature qui désigne le fougueux possesseur de la belle ?... Non, Monsieur, c'est l'amour !... La nature est donc assurée de remettre en bonnes mains les destinées de l'espèce ?... L'âme, lorsqu'elle sera folle, aura le don suprême de discerner le plus méritant ?... Non, Monsieur, c'est exactement le contraire... Il n'existe pas

d'aveuglement plus complet que celui d'une âme en folie... Ses décisions ne connaissent aucune mesure... La femme, entre deux rivaux, est parfaitement capable de s'éprendre du moins bien doué... Avec un sourire et un baiser, elle sabote la postérité...

MICHEL, riant.

Les jeunes filles devraient donc, pour avoir de beaux enfants, se laisser violer comme de simples biches?...

BLANCHE, à Michel.

Ah vous commencez à le connaître!... Des biches à deux pattes, oui, voilà son affaire!...

JUSTIN, montrant Blanche.

L'innocente!... Dans son esprit la biche symbolyse tous les dévergondages, alors qu'elle est, en réalité, prisonnière d'une austère discipline qui ne vise qu'à tirer d'elle de vigoureux produits... (A Blanche.) Vois-tu, ma bonne, plus on a d'âme, plus on a le pouvoir d'être insensé, et, sous ce rapport, tu surpasseras toujours la biche la plus évaporée.

MICHEL, riant.

Madame Riolle ouvre de grands yeux, comme si l'intégrité de sa conduite était en jeu!... Rassurez-vous, Madame, votre mari veut tout bonnement dire que l'humanité est mise en péril par l'anarchie des passions.

JUSTIN

Mais l'humanité me donne un démenti, car elle

n'a jamais été plus intelligente, plus inventive, plus entreprenante, que de nos jours... Qu'est-ce qui la protège et la développe?... Comment corrige-t-elle l'incohérence de ses choix amoureux?... Pourquoi prospère-t-elle dans un désordre qui anéantirait une race animale?... Autant de questions qui constituent l'impasse au fond de laquelle est venu s'aplatir mon livre... Et dire qu'il m'était si facile de le terminer logiquement!

MICHEL

Comment, vous avez trouvé la réponse aux troublants problèmes qu'il agite?

JUSTIN

Oui, mais par malheur, cinq ans après l'avoir publié. Je me trouvais à Dieppe, et, couché sur les galets, je regardais défiler devant moi la foule des baigneurs qui allaient offrir aux vagues leurs anatomies grotesques... Bon Dieu, qu'ils étaient mal bâtis!... O formes harmonieuses des fauves qui, le soir, vous ébattez sur nos clairières, combien je vous regrettais en contemplant ces fantoches!... Alors subitement, la vérité m'est apparue. L'homme reste soumis, aussi bien que les fauves, aux lois de la sélection, seulement, chez lui, au lieu de s'opérer par la seule supériorité physique, elle tend à s'exercer par l'intensité des revendications passionnées. Les faveurs des femmes sont, pour beaucoup d'amoureux, des prix d'éloquence. Les animaux récoltent la beauté parce qu'ils sèment la vigueur

corporelle, les humains sont laids parce que l'infirme beau-parleur, souvent admis à les fabriquer, sème sa disgrâce... Ce qui répare tout, c'est qu'il sème en même temps son esprit...

MICHEL

Croyez-vous que cela suffise pour armer notre espèce de la santé dont nous la voyons pourvue?

JUSTIN

Vous êtes-vous parfois demandé pourquoi l'homme, moins robuste que les animaux, vivait plus longtemps qu'eux?

MICHEL

En effet... Pourquoi?...

JUSTIN

Parce qu'il pense!... La pensée fait vivre... Une statistique m'apprenait dernièrement que les membres de l'Institut vivent en moyenne soixante-dix ans. Chez les paveurs on relève un chiffre beaucoup plus modeste. Aussi verrez-vous des savants presque centenaires, écrasés sous le poids des ans, mais au milieu de leur décrépitude brillent des yeux qu'un feu intérieur illumine. L'intensité de leurs pensées les retient ici-bas... Sans monter aussi haut, voilà moi... Je suis entouré de forestiers dont le régime est identique au mien; une seule différence : je réfléchis plus qu'eux... Eh bien, je vieillis incontestablement moins vite... Comparés à moi, ils sont lourds, éteints... Ma vitalité est supérieure à la leur...

BLANCHE, avec une fureur amicale, lui montrant le poing.

C'est donc parce que tu as plus d'esprit que moi, mécréant, que tu m'enterreras ?...

JUSTIN, la remerciant d'un sourire.

L'énergie spirituelle qui rend les penseurs plus dispos que les imbéciles, toute l'humanité en est plus ou moins pourvue, et voilà pourquoi elle se porte si bien... Les combats des mâles préparent aux bêtes une postérité bien musclée, les intercessions amoureuses qui déterminent les consentements féminins donnent aux enfants des hommes le privilège de se permettre tous les raffinements de la luxure, les caprices de la volonté, les fantaisies de l'imagination, les tentatives de l'intelligence, sans que le maintien de l'espèce en pâtisse outre mesure...

MICHEL

Bah, c'est une conclusion dont votre livre se passait à merveille. Vous tentiez de reconstituer notre âme par un procédé bien hasardé et il ne s'agissait pas d'établir un dogme définitif. Précisément, ce qui constitue l'attrait de votre ouvrage, c'est que vous y offrez le spectacle délicieux du génie noyant sous un déluge de surprenantes hypothèses les difficultés qu'il ne peut résoudre. Et tenez, il semble bien qu'un moment vous ayez entrevu la conclusion à laquelle vous deviez finalement aboutir, puisque vous consacrez un long chapitre à étudier de quelle hérédité nous tenons l'énergie spirituelle dont vous célébrez la puissante intervention.

JUSTIN

A force de frapper à toutes les portes le hasard peut faire qu'on frappe à celle qu'on cherche, mais comme on n'insiste pas, elle ne s'ouvre pas...

MICHEL

Vous insistez tout de même un peu... Ce matin même je relisais le passage en question... Pourquoi, dites-vous, chercher toujours en bas les lointains ancêtres de l'homme ? N'a-t-il pas pu, tout aussi bien, recevoir d'en haut ses facultés les plus précieuses ?... Le premier mot d'un amour qui se déclare n'est-il pas pour se flatter d'être éternel ?... Voilà un mot révélateur... une piste qu'il faut suivre !... Et vous la suivez si loin, si haut, que vous parvenez, d'un puissant coup d'aile, jusqu'aux anges...

JUSTIN, excessivement vexé.

Laissez donc !...

MICHEL

... qui auraient eu, avec les filles de l'homme-singe, un commerce dont l'humanité, aussi animale que divine, serait sortie...

JUSTIN, tout à fait fâché.

Mon entreprise de souder la psychologie humaine à la psychologie animale était en détresse, et pour masquer ma déception je plaisantais !... Là-dessus vous voilà prêt à me traiter d'écrivain mystique !...

MICHEL

Ce serait, en somme, un compliment... Les livres des mystiques où s'expriment les rêves qui bercent notre éternelle fièvre de l'inconnu sont souvent immortels, pendant que ceux des savants moisissent.

JUSTIN

Mystique !... Moi, vieux paysan réaliste !... Tenez, au moment même où je me livrais à ces divagations angéliques, j'instituais une expérience dont vous êtes libre de sourire, car elle dénote une certaine dose de naïveté, mais elle prouve aussi combien j'étais soucieux de puiser mes arguments dans la contemplation de la vie... Peut-être avez-vous été surpris d'apprendre que, pendant des années, j'avais servi de bonne à ma nièce. Certainement qu'à la longue j'ai agi de la sorte parce que je m'étais sincèrement attaché à la petite, mais quand nous l'avons recueillie elle était à peine âgée de trois mois. Cependant je veillais sur elle mieux que la plus attentive des nourrices. J'avais l'occasion d'observer dans ce bébé l'éclosion de ce qui constitue le caractère humain, et qui sait ?... de remonter peut-être jusqu'aux sources de l'esprit.

BLANCHE

Monsieur, il s'est amusé à élever des renardeaux, des louveteaux, des marcassins... Un beau jour il a élevé une petite fille... Voilà toute l'histoire !...

MICHEL, souriant.

Le petit animal vous a-t-il livré son secret ?

JUSTIN

Un petit animal vient au monde armé d'instincts qui le rendent aussi débrouillard que l'adulte, au lieu que Rosa n'était, dans les bras de sa nourrice, qu'une larve inerte. Mais dans son regard ne tardait pas à s'éveiller une curiosité : elle découvrait l'univers et devant elle s'ouvraient les perspectives infinies qui sont le domaine de l'être pensant. Comme j'admets que chacun de nous, au cours de sa vie, refait en abrégé le chemin parcouru par notre espèce, j'ai cherché, parmi les jours de la fillette, quel était celui où l'instinct borné de l'animal avait cédé la place à l'intelligence. Oui, j'ai cherché, mais je n'ai pas trouvé... La petite Rosa, dès qu'elle a pu manifester un sentiment, avait une âme. J'imagine qu'elle a vécu la période vouée à l'instinct dans le sein de sa mère et qu'au moment où elle est arrivée parmi nous elle a brusquement gravi l'échelon sur lequel elle nous rejoignait.

MICHEL

N'ayant pu découvrir de quel Olympe le feu divin était descendu sur le front de Rosa, il vous restait à observer l'usage qu'elle en ferait. L'auteur de *l'Ame en folie* n'a-t-il pas eu tort de se séparer d'elle au moment où elle se précipitait en aveugle dans le champ de ses études? Un homme comme vous, sûr de lui-même, pouvait sans imprudence approcher d'une personne qui n'avait pas conscience d'être sous le charme.

JUSTIN

De même que les chirurgiens refusent d'opérer leurs proches, de même le philosophe doit s'abstenir de trop bien observer ceux qui le tiennent au cœur. J'étais profondément attaché à Rosa et, lorsqu'en elle ont commencé à se déclarer les premiers symptômes, au lieu de prendre ma loupe et d'étudier, j'ai éprouvé comme un mouvement de pudeur et me suis éloigné...

MICHEL

Vous m'accordez presque le droit de vous poser une question... Pour que vous vous soyez détourné par un mouvement de pudeur, il faut que vous ayez constaté des phénomènes bien caractérisés ?...

JUSTIN

Naturellement.

MICHEL

Et... pardonnez-moi si je suis indiscret... c'est le mot pudeur qui me trotte par la tête... cette éclosion à la vie passionnelle s'est-elle manifestée... comment dirai-je ?... dans le domaine des sens ?...

JUSTIN, souriant.

Cher Monsieur, ne vous ai-je pas averti que je n'avais pas eu le courage de prendre ma loupe ? Le seul renseignement digne d'être noté est que je surprenais dans le jeune cœur de Rosa une inclination que, logiquement, rien ne pouvait expliquer... Elle avait fait un choix qui, au point de vue des doc-

trines transformistes, était simplement idiot et qui venait se loger dans sa cervelle sans avoir le moindre ancêtre parmi les penchants des mammifères dont est sortie l'humanité... bref, un choix capable de démolir un livre qui se proposait de montrer comment n'importe quelle manifestation amoureuse de nos âmes se relie par un fil solide au rut initial.

MICHEL

Vous visez un but scientifique et vous passez à côté, mais avec la nonchalante ironie d'un Montaigne vous écrivez un chef-d'œuvre et vous vous plaignez !...

JUSTIN

Annoncez à une femme qu'elle perd un amant chéri, mais qu'un passant va le remplacer... Votre éloge me cause exactement le plaisir qu'elle éprouvera.

BLANCHE

L'impoli !... Il dit cela d'un ton !...

MICHEL

N'avez-vous plus rien publié depuis *l'Ame en folie ?*

JUSTIN

Non, rien...

MICHEL

Je n'arrive pas à comprendre qu'une intelligence comme la vôtre se résigne à l'anéantissement.

JUSTIN

Vous ne savez pas quel poison mortel nous verse la rêverie. Pendant que je contemple la bûche qui se consume dans la cheminée, ma vie se dissout comme un charbon ardent, et chaque tourbillon de fumée que je suis du regard emporte un peu de moi-même. Et si je quitte le foyer pour vagabonder dans la campagne, ce sont encore des lambeaux de ma vie qui restent aux buissons comme la laine des brebis. Encore ma comparaison n'est-elle pas juste! La laine que retiennent les épines n'est pas perdue, elle va garnir le nid des oiseaux... Tandis que mes longues randonnées ne laissent rien...

MICHEL

Rien?... Et votre nièce? N'a-t-elle pas dit avec quelle émotion elle se rappelait ses promenades à vos côtés?... Elle ramassait alors brin à brin non pas une laine grossière, mais les fils d'or et de soie arrachés à vos rêveries et dont son génie est tissé.

JUSTIN, riant.

Mes efforts pour être intelligents ont réussi à créer une femme de génie!... Décidément je suis maitre dans l'art de frapper à côté de la cible!... Enfin, puisque mes promenades sont si fécondes, permettez-moi d'aller en faire une... Je ne vous offre pas de m'accompagner... Il est tombé pendant la nuit une légère ondée et avec vos chaussures de ville vous n'êtes pas équipé contre les herbes mouillées. Je ne serai pas longtemps absent. (Il sort.)

## SCÈNE III

BLANCHE, MICHEL

MICHEL

Homme admirable!... Votre nièce avait eu beau me le dépeindre, je ne l'imaginais pas aussi complet...

BLANCHE

Vous le trouvez savant?

MICHEL, riant.

C'est sa façon de ne pas l'être qui me charme au plus haut point.

BLANCHE, interdite.

Oh!

MICHEL

Il est fervent adepte d'une doctrine merveilleuse qui n'a pas encore atteint sa forme définitive. Il en profite pour y introduire, en toute bonne foi, les fantaisies de sa brillante imagination. Il fonce dans l'inconnu avec une fougue irrésistible!... Il secoue, comme un prunier, l'arbre de la science pour en faire tomber des vérités...

BLANCHE

Des prunes véreuses...

MICHEL, riant.

Des prunes d'une saveur exquise dont quelques-

unes, je l'accorde, légèrement suspectes... Vous avez entendu avec quelle désinvolture il confie aux anges la besogne que les animaux n'accomplissent pas à son gré... Pourtant ne vous avisez pas de l'appeler mystique: il se fâche tout rouge...

BLANCHE

Oui... pourquoi?...

MICHEL, souriant.

Parce qu'il est trop intelligent pour ne pas sentir que jamais qualificatif ne fut mieux mérité. Il avait pris pour de l'esprit scientifique l'art de fonder de troublantes hypothèses sur une connaissance approfondie de la nature. S'étant jeté à corps perdu dans les bras de la science, il revient à soi dans ceux de la littérature... Voilà pourquoi il est sans pitié pour le livre où éclate sa fécondité métaphysique. Ah! Madame, un auteur qui sacrifie sa vanité à ses convictions, quel spectacle unique!... Depuis que je pénètre le caractère de M. Riolle, je lui voue un véritable culte : c'est un grand homme!...

BLANCHE

Par exemple vous m'avez fait rire en lui demandant s'il voulait que les filles se marient à la manière des biches!...

MICHEL

La question n'avait pas l'air de lui causer grand embarras.

BLANCHE

Plus que vous ne pensez; mais ce sont nos affaires de ménage... J'aurais pu vous mettre également sur le gril en ajoutant que vous et Rosa, vous êtes, dans la maison, un cerf et une biche à deux pattes.

MICHEL

C'était la meilleure manière de nous concilier la bienveillance de M. Riolle... Cerfs et biches sont dociles aux lois de l'instinct, ce qui, à ses yeux, excuse tout. Tenez, pour mieux me faire comprendre, permettez-moi une supposition bien audacieuse... Votre mari, si, par aventure, vous le trompiez avec un galant plus jeune que lui, serait homme à réprimer son juste courroux pour vous féliciter d'être d'accord avec la nature.

BLANCHE, riant aux éclats et se bouchant les oreilles.

Taisez-vous! A force de dire des drôleries vous m'en feriez faire!... Voilà donc pourquoi Justin s'indignait de ce que les femmes se donnent aussi volontiers aux infirmes qu'à de beaux mâles... Je me tenais à quatre pour ne pas lui rire au nez... Vous aussi, je parie!... Vous avez de bonnes raisons pour savoir qu'un gaillard de votre espèce a toutes les femmes qu'il veut et quant à moi, si je vous disais mon idée sur les hommes, vous seriez capable d'imaginer je ne sais quoi.

MICHEL, avec une bonhomie rassurante.

Mais non... Je crois ce que j'entends et rien d'autre.

BLANCHE

Eh bien, j'aime très fort mon mari et si je le perdais je ne me consolerais pas, seulement, pour mon goût, il ne sort pas assez de l'ordinaire... Qu'il aille n'importe où, on ne le remarquera pas... Parlez-moi d'un homme qui serait ce qui s'appelle beau!...

MICHEL

M. Riolle est loin d'être laid... Il porte, gravée sur son front, la splendeur de ses pensées et on comprend qu'une très jeune fille se soit laissé éblouir par ce rayonnement d'intelligence...

BLANCHE

C'est de mon mariage que vous parlez?...

MICHEL, brusquement détourné du passé de Rosa.

Heu!... Oui, bien entendu...

BLANCHE

En effet, je n'avais guère que dix-huit ans quand je l'ai épousé, et je le trouvais superbe... (Soupirant.) Enfin, j'ai plus que mon compte, puisque je me découvre femme d'un grand homme. (Un temps.) Croyez-vous qu'il soit heureux avec moi?...

MICHEL

Si le bonheur consiste dans le complet développement de nos facultés, non certes, il n'est pas heureux; mais si l'homme heureux est celui qui se crée une existence confortable et tranquille, M. Riolle possède le bonheur.

BLANCHE

Ce n'est pas du tout ça!... Croyez-vous qu'une femme comme moi, toute simplette, lui convenait?

MICHEL

Admirablement!... Votre simplicité est précisément la qualité qui cadre le mieux avec son caractère... Auprès de vous ses théories s'épanouissent sans se heurter à la moindre contradiction.

BLANCHE

C'est bien vrai!... Pourvu qu'il ne mette pas le désordre dans la maison, je le laisse dire... (Un temps.) Notre petite fortune vient, en entier, de mon côté, parce que la scierie du beau-père ne joignait pas les deux bouts lorsque Justin a demandé ma main. Malgré cela, je suis sûre qu'il ne m'a pas épousée pour mon argent...

MICHEL

Il a choisi la compagne qui s'adaptait le mieux à la vie qu'il voulait mener...

BLANCHE, soupirant.

Rêver en regardant se consumer une bûche... (Entre Rosa.)

## SCÈNE IV

BLANCHE, MICHEL, ROSA

*Rosa est fraîche, pimpante, reposée. Un lumineux sourire éclaire son visage. Avec elle pénètre dans l'appartement une atmosphère de bonne humeur.*

ROSA, *tendant la joue à Blanche.*

Bonjour, tante !...

BLANCHE, *l'embrassant.*

Bonjour, paresseuse !...

ROSA

Dame !... Le lendemain d'une nuit passée en wagon, on a du sommeil à rattraper ! *(Se plantant devant Michel.)* Alors quoi !... On ne me dit rien ?... Est-ce qu'on va se bouder encore...

MICHEL

« Se bouder » est charmant !... Après avoir passé toute la soirée d'hier sans m'adresser la parole.

ROSA

J'ai parlé à vous comme aux autres. La conversation était générale.

MICHEL

Je la voulais particulière...

ROSA

Vous l'avez... Dites tout ce qui vous passera par la tête...

MICHEL

Ce sera bientôt dit... Je compte partir après le déjeuner.

ROSA

Pour Paris ?...

MICHEL

Pour Paris.

ROSA, ironiquement.

Que vous êtes changeant !... Hier vous adoriez la campagne... Vous étiez décidé à y rester des mois, des années peut-être, entre mon oncle et ma tante.

MICHEL

Eux, je les quitte à regret...

ROSA

Mais le théâtre vous réclame... Allez, mon ami !... Compliments à l'Administrateur, et tendresses aux camarades...

MICHEL

...Oui, les centaines de kilomètres que j'ai parcourus m'ont été largement payés par l'honneur de causer avec votre oncle et par le gracieux accueil de madame votre tante.

ROSA, souriant.

Je ne puis plus me le dissimuler : c'est ma personne qui vous est odieuse...

MICHEL, renchérissant.

Intolérable... Exaspérante...

ROSA

Voilà de bien gros mots !...

MICHEL, mélancoliquement.

Lorsque le cœur est gros, les mots s'en ressentent.

ROSA

Allons, ne faites pas le sot, et venez m'embrasser...

MICHEL, touché

Belle consolation qu'un baiser sans mystère !...

ROSA

Un baiser devant ma tante n'est pas public...

BLANCHE, souriante mais un peu piquée.

Les moineaux n'ont pas peur d'une vieille guenille...

ROSA, à Blanche.

Excusez... Une femme entre deux hommes et qui ne sait auquel entendre, ne choisit pas ses expressions.

BLANCHE

Ainsi tu aimes deux hommes ?...

ROSA

Non. Je n'en aime qu'un... Il est à Paris... Et j'ai envie d'un autre : le voici... (Elle montre Michel.)

BLANCHE, très émue, à elle-même.

Ah, pour le coup, je brûle !...

ROSA

Hein ?...

BLANCHE

Rien, continue...

ROSA

Je me suis sauvée parce que je n'avais plus la force de résister à celui que je n'aime pas.

BLANCHE

Est-ce possible qu'on en vienne là ?...

ROSA, riant.

L'oncle vous répondrait qu'une kyrielle de très anciennes hérédités a enfermé dans mon sein tout un régiment de brutes qui sont conjurées contre ma volonté.

BLANCHE

Je crois, en effet, que le Bon Dieu nous a mis des bêtes dans le corps... Lorsque tu étais gamine on t'appelait la petite touche-à-tout, et celui qui te voyait sauter sur les tables en faisant des grimaces et culbutant les verres pensait tout de suite à un singe.

ROSA, riant.

Si le respect ne paralysait pas ma langue, il me serait facile de vous gratifier d'un animal en échange de mon singe.

BLANCHE

Va, ne te gêne pas!... Chacun de nous a son ange gardien, pourquoi n'aurait-il pas sa bête ?...

ROSA

Eh bien je suppose qu'un porc-épic hérissait parfois ses piquants au fond de votre esprit... Avec mon oncle, surtout lorsque vous soupçonniez la moindre atteinte à vos droits conjugaux, il n'y avait pas, excusez-moi de le dire, de créature plus insupportable que vous.

BLANCHE

Voyez-vous la morveuse que tu étais se mêlant de mes droit conjugaux! C'est à mourir de rire... D'ailleurs où as-tu pris que j'aie jamais eu à me plaindre de ton oncle ?

ROSA

Je n'ai aucune raison de penser que vous aviez réellement à vous plaindre... Vos accès de mauvaise humeur n'en étaient que plus comiques... Vous sortiez contre votre époux des accusations que leur prodigieuse injustice rendait touchantes... Je vous ai entendu soutenir que, dès le premier mois de votre mariage, il avait cherché à vous faire mourir en vous obligeant, pendant une partie de pêche, à tremper vos bras dans l'eau glacée de l'étang, à une époque où de petites misères féminines vous imposaient l'usage de l'eau tiède...

BLANCHE, avec un sourire d'incrédulité méprisante.

Moi, j'ai parlé de petites misères féminines ?

ROSA, riant.

Vous usiez d'un terme moins voilé, je le reconnais... Cela venait à propos d'une servante rousse, franchement laide, mais avec une figure de papier mâché qui allumait les hommes...

BLANCHE

Augustine... Elle buvait notre eau-de-vie et mettait mes chemises. Il a fallu la renvoyer.

ROSA

Si je ne craignais pas de vous fâcher je raconterais son départ.

BLANCHE

Au lieu de me fâcher tu m'obligeras... Ton oncle veut que je t'écoute pour apprendre à me connaître.

ROSA

Augustine avait eu le malheur de répondre en badinant à quelques plaisanteries de l'oncle, et voilà vos soupçons déchaînés... C'étaient des scènes perpétuelles qui nous rendaient la vie dure... Enfin, au milieu d'une belle nuit, vous avez fait irruption dans la chambre de l'oncle où se produisait un remue-ménage suspect... Il n'y avait personne ; pas de servante rousse, pas même d'oncle, mais seulement quatre ou cinq bestioles, de la taille

d'un chat, qui s'échappaient au clair de lune par la fenêtre ouverte. C'était une nichée de fouines que l'oncle avait habituées à venir voler des pruneaux sur sa table de travail. Ce qu'il a été furieux, le cher homme, qui les guettait à travers la porte vitrée de son cabinet de toilette, en voyant effaroucher ses visiteuses nocturnes !... Toute la maison a été réveillée par la magnifique attrapade qu'il vous a servie !... Le lendemain vous flanquiez à la porte la servante rousse, et la paix rentrait dans la maison. Le plus drôle, c'est qu'à la même époque une autre femme était amoureuse de votre mari, et vous n'avez pas eu le moindre soupçon...

BLANCHE

Qui donc ?...

ROSA

Moi...

BLANCHE

Ah c'est donc cela qui a décidé ton oncle à t'envoyer à Paris ?

ROSA

Parfaitement.

BLANCHE

Et moi qui n'ai pas osé demander devant Monsieur ce que tu avais fait, tant il employait de gros mots... Se détourner de toi avec pudeur... (à Michel.) N'est-ce pas quelque chose de ce genre-là qu'il a dit ?...

MICHEL, à Rosa.

Il achevait d'énumérer les défauts de son livre auquel il estimait que le phénomène extravagant dont vous avez été le siège en l'aimant, portait un coup funeste.

BOSA, d'une voix émue contrastant avec la cocasserie des paroles.

Le bouquet printanier de mes tendresses virginales tombait sur son œuvre comme une tuile!...

BLANCHE

Ne te chagrine donc pas pour si peu!... (Avec un aimable sourire s'adressant à Michel.) Tu as de quoi te consoler...

ROSA

Qu'entends-je? Nous avons aimé le même homme et vous me prodiguez de bonnes paroles!... Décidément on m'a changé ma tante!...

BLANCHE

Auras-tu bientôt fini?... Monsieur va croire que mon mari est un souffre-douleur...

MICHEL

Pas du tout, Madame. Quelques heures passées sous ce toit ont suffi pour m'apprendre qu'il n'y a pas de ménage plus uni que le vôtre.

ROSA

L'oncle lui-même, à la suite de je ne sais quelle algarade, me disait: — « Remarque, mon enfant,

que la Providence a toujours placé à côté des hommes enclins à méditer, des femmes qui les faisaient enrager... Socrate a eu Xantippe, n'est-ce pas ?... Ceux qui parviennent à se créer une vie intérieure mèneraient une existence vraiment trop heureuse, s'ils n'avaient pas à supporter une tyrannie familière... Cela n'empêche pas ta tante d'être une excellente femme que j'aime de tout mon cœur. »

BLANCHE, sur le même ton.

Mais elle a un fichu caractère !...

ROSA, riant.

Ah ça !... Vous écoutiez donc derrière la porte ?

BLANCHE

Enfin, du moment qu'il avoue qu'il m'aime bien, je peux reconnaître que, moi aussi, je l'aime beaucoup... Si je le persécute de temps en temps, mon Dieu, c'est bon signe pour lui...

ROSA

Pardi !... La jalousie est l'enseigne de l'amour !...

MICHEL, à Rosa.

Ce n'est pas la seule...

ROSA

Oh non !... Moi, lorsque j'aime, on le reconnaît à ce que je deviens coquette... (Un silence.) Si nous laissions tante se reposer un peu... Je vais faire un tour de jardin... un jardin qui n'est pas public...

MICHEL, prêt à lui emboîter le pas.

Allons !...

ROSA, moqueuse.

A quoi pensez-vous ?... On va déjeuner et vous partez au dessert... Votre valise n'est pas faite... Votre chauffeur pas prévenu... Vite, courez l'avertir !...

MICHEL

Pas avant d'avoir pris ce que vous avez offert...

ROSA

Il fallait m'embrasser quand je voulais bien... Bonjour !... (Elle se sauve en courant à travers le jardin.)

MICHEL

Ah c'est comme ça !... (Il se précipite à sa poursuite.)

BLANCHE, riant.

Les toqués !...

## SCÈNE VI

BLANCHE, MÉLANIE

BLANCHE, après avoir longtemps observé le jeune couple qui s'ébat dans le jardin, quitte la fenêtre, va ouvrir la porte de sa chambre et appelle.

Mélanie !... (Mais en même temps son regard vigilant l'a renseignée sur l'occupation actuelle de la jeune fille.) Ah c'est comme ça que tu travailles à regarder le monsieur qui cara-

cole dans le jardin !... Eh bien, rince-toi l'œil, ma fille, et brosse-toi le ventre !...

MÉLANIE, faisant son entrée et riant.

Bah !... Avec les hommes, on ne sait jamais...

BLANCHE

Veux-tu te taire, effrontée !... Si je pensais une chose pareille, je ne la dirais pas !... Je t'appelais pour demander ce qu'est devenue la clef de la cave... Je l'ai cherchée ce matin sans la trouver... Je suppose que monsieur s'en est emparé pendant que j'étais malade ?

MÉLANIE

Oui, c'est monsieur qui allait à la cave.

BLANCHE

Et le voilà en promenade !... On aurait besoin de vin blanc pour le court-bouillon du brochet... Ah, il s'en fiche pas mal !... Il rentrera au moment de se mettre à table et grognera si le déjeuner n'est pas prêt...

MÉLANIE

S'il ne s'agit que d'avoir la clef, rien de plus facile... Monsieur la laisse toujours au fond du tiroir de sa table de nuit... Voulez-vous que j'aille la chercher ?...

BLANCHE, soupçonneuse.

Alors c'est toi qui descendais à la cave avec monsieur ?...

MÉLANIE

Tantôt moi, tantôt la cuisinière.

BLANCHE, avec l'insistance désobligeante d'un juge d'instruction.

Oui, mais toi le plus souvent?...

MÉLANIE

Est-ce que j'ai compté, moi, Madame?...

BLANCHE

Et cette clef, voyons, quand iras-tu la chercher?...

MÉLANIE

A l'instant, Madame. (Elle sort. Blanche va s'asseoir près de a fenêtre d'où elle surveille le jardin. Ce qu'elle y aperçoit, c'est Justin qui vient la rejoindre.)

## SCÈNE VII

BLANCHE, JUSTIN, puis MÉLANIE

BLANCHE, qui s'est levée et attend Justin.

Te voilà!... Ce n'est pas malheureux!... Je commençais à m'inquiéter... On attend du vin blanc à la cuisine et tu avais caché la clef de la cave.

JUSTIN

Elle est chez moi... Je vais te la donner...

BLANCHE, perfidement.

Est-elle bien enfermée, au moins?

JUSTIN

Cette question !... Me crois-tu absolument privé d'ordre et de discernement ?... (S'en allant.) Je reviens...

BLANCHE, qui a son plan.

Prends au moins le temps de respirer... Ce n'est pas si pressé... (Arrive Mélanie tenant à la main une grosse clef qu'elle offre à Blanche.)

MÉLANIE

La clef, Madame...

BLANCHE, avec un éclair de malice dans les yeux et son ton le plus modéré.

Donne la clef à Monsieur et tiens-toi prête à l'accompagner à la cave...

MÉLANIE, déçue par ce calme étonnant.

Bien, Madame. (Elle sort.)

## SCÈNE VIII

BLANCHE, JUSTIN

BLANCHE, justement fière de se montrer si magnanime.

Pour une femme qui a un fichu caractère, n'est-ce pas que je prends bien les choses ?...

JUSTIN

Méfie-toi !... Le faire observer risque de tout gâter...

BLANCHE

Si je ne t'en parlais pas, insouciant comme tu l'es, tu ne t'en apercevrais même pas!... Ainsi, pendant que j'ai gardé le lit, tu as laissé traîner cette clef et les bonnes ont pu boire mon vin tant qu'elles ont voulu...

JUSTIN, très convaincu.

Pas du tout ! Chaque fois qu'il te fallait une nouvelle bouteille je ne manquais pas de les accompagner à la cave...

BLANCHE

Qu'est-ce qui les empêchait d'y descendre pour leur propre compte dès que tu avais le dos tourné...

JUSTIN, avec un bon rire.

Tiens, c'est vrai !... Je prenais une peine inutile.

BLANCHE, avec une ironie sévère.

Était-ce bien une peine ? Rappelle-toi pourquoi, avant de tomber malade, je m'étais chargée de gouverner la cave... Il me semble qu'alors c'était plutôt pour ton plaisir que pour ta peine que tu y emmenais nos bonnes.

JUSTIN

Laisse donc ces vieilles histoires qui n'ont existé que dans ta cervelle !... Pendant que tu étais souffrante, si j'avais eu envie de jouer au vieillard libidineux avec Mélanie, quel besoin avais-je de la

conduire à la cave, puisque toute la maison échappait à ta surveillance ?

BLANCHE

Tu dois bien voir que je ne te cherche pas une mauvaise querelle, puisque je viens de prévenir Mélanie qu'elle t'accompagnerait.

JUSTIN

Ah pardon !... Je n'avais pas saisi l'intention !... Je te sais gré de cette prévenance dont je n'abuserai d'ailleurs pas... Et nos jeunes gens ?... Est-ce en ta présence qu'ils se sont retrouvés ?

BLANCHE

Ils viennent seulement de me quitter après avoir réglé devant moi leurs petites affaires de cœur. C'était même très amusant !... Je pensais en les écoutant se dire de si gentilles douceurs, que l'amour des gens est tout de même autre chose que l'amour des bêtes.

JUSTIN

En observant ces amoureux qui faisaient un peu plus de façons que les animaux de ta basse-cour, tu m'as donné tort ?...

BLANCHE

Lorsqu'il est question d'animaux, mon opinion vaut la tienne, je suppose ?...

JUSTIN

Incontestablement... Mais dans le cas présent où il s'agit de comparer les animaux à des personnes très civilisées, j'ai moins confiance dans ton jugement. Et la preuve que tu accordes aux raffinements du jeune couple une valeur qu'ils n'ont pas, je vais te la donner sur-le-champ. Il y a cinq minutes, comme je rentrais, j'ai, par hasard, levé les yeux vers la chambre de Rosa. Notre nièce venait de pousser la fenêtre et tirait les rideaux, mais j'ai parfaitement vu que M. Fleutet l'embrassait sur la nuque. Vois-tu, ma vieille, en ce moment même, lui et Rosa sont deux bêtes qui font l'amour... Et par quoi ont-ils préludé à ce geste brutal ?... Par les élégants propos qui t'ont émerveillée... J'avais donc raison de ranger ces discours au nombre des préliminaires amoureux dont l'origine est en bas, car il n'est pas téméraire de prétendre que ce qui ramène aux animaux vient des animaux.

BLANCHE, qui, naturellement, n'a écouté que le récit des faits sans prêter aux commentaires la moindre attention.

Tu crois que, vraiment, sous notre toit, ils se permettent ?...

JUSTIN, le doigt levé vers le plafond et avec une savante simplicité.

Ils sont en train...

BLANCHE, exaspérée.

Et cela te laisse aussi tranquille que s'il s'agissait de deux lièvres bouquinant dans la prairie... Ta nièce !... Chez toi !...

JUSTIN

Si ce n'était pas chez moi, ce serait ailleurs...

BLANCHE

Tiens, tu ne cherches qu'un prétexte pour ne pas te fâcher... Ces gens-là te font peur !... Poule mouillée, va !...

JUSTIN

Pardon ! La poule, c'est toi, et je la plains, étant si valeureuse, d'avoir un si triste coq.

BLANCHE, amèrement.

C'est cela ! Moque-toi de moi comme Rosa s'en moquait tantôt.

JUSTIN, avec une feinte indignation.

Cette pécore s'est moquée de toi ?

BLANCHE

A mon nez elle a raconté que je suis jalouse de nos bonnes... Elle a été jusqu'à me jeter en pleine figure — et de ta part encore ! — que j'avais un fichu caractère !...

JUSTIN, souriant.

Quelle audace !...

BLANCHE

C'est dur d'avoir à supporter les insolences d'une créature que les gens du village appelleraient tout bonnement une putain s'ils regardaient dans sa chambre par le trou de la serrure !

JUSTIN

Tu as raison, cela ne doit pas être et je vais prier le sieur Fleutet de décamper au plus vite.

BLANCHE

Comment, je me plains de Rosa et tu veux mettre à la porte un homme qui m'a comblée de politesses et d'attentions !... C'est à Rosa que tu devrais dire son fait !... Mais il n'y a pas de danger !... Cette fille a toujours été ton enfant gâtée... Et pour ta récompense, sais-tu ce que tu récolteras ?... De l'ingratitude, pas autre chose !... Rappelle-toi qu'elle n'avait pas douze ans quand elle a essayé de m'assassiner en cachant une aiguille dans un gâteau.

JUSTIN

Rosa n'avait, en effet, guère que six ans lorsque tu t'es cassé une dent sur un bouton de chemise égaré dans une madeleine que j'avais rapportée de Commercy.

BLANCHE

Admettons que ce soit un bouton ; je pouvais l'avaler de travers et mourir étouffée...

JUSTIN

Halte-là, ma femme !... Je fais une constatation : tu es amoureuse de M. Fleutet...

BLANCHE

Es-tu fou, Justin ?

JUSTIN

Je te connais... Chaque fois que tu accuses quelqu'un d'avoir voulu t'assassiner, c'est que la jalousie te travaille et, par conséquent, aussi, l'amour.

BLANCHE

Que tu es sot avec tes suppositions !...

JUSTIN

Tout à l'heure tu m'as accueilli avec une mansuétude exemplaire. J'avais commis plusieurs fautes : cette clef laissée à la disposition des servantes, Mélanie convaincue de m'avoir accompagné à la cave sans nécessité... Tout cela criait vengeance !... Je me demandais quelle protection miraculeuse me préservait de la foudre... Je le sais à présent... Je ne suis plus celui auquel tu t'intéresses...

BLANCHE

C'était bien le moment de penser à une clef !... Je venais d'être insultée par Rosa !...

JUSTIN

Tu lui en voulais si peu que tu ne dissimulais pas à quel point sa façon de régler ses affaires de cœur te paraissait amusante et distinguée... C'est moi qui, d'un mot, ai transformé ta bonne humeur en noire colère. Ce mot était : « Ils sont en train ! » Tu l'avais à peine entendu que Rosa n'était plus qu'insolente, putain et meurtrière. Allons, ma femme, avoue que notre hôte a fait sur toi une impression extraordinaire.

BLANCHE

Justin, c'est vrai !... Il me plaît beaucoup trop...

JUSTIN, riant.

Dame ! Il est fort beau garçon !...

BLANCHE

Comment, voilà tout le chagrin que cela te fait ?

JUSTIN

Rosa l'occupe trop pour que ta vertu coure le moindre risque...

BLANCHE

T'imagines-tu que si Rosa n'y était pas... Mais c'est toi que j'aime, mon Justin, et pas lui !... Tu es toute ma vie, tandis que ce monsieur disparaîtrait sans que j'aie même envie de pleurer... Tu n'as pas oublié notre réveil, le matin de notre nuit de noces... J'étais si intimidée de me montrer dans l'état où tu m'avais mise, mais j'ai bien vite relevé la tête lorsque tu m'as dit que je n'avais jamais appartenu à un autre, que je n'appartiendrais jamais à un autre, et que c'était signé de mon sang !... Crois-tu que je sois capable de manquer à un engagement pareil ?...

JUSTIN

Tu attaches une importance exagérée à un événement très ordinaire... Le monde est rempli de femmes qui ont été tentées de se jeter dans les bras d'un robuste mâle entrevu par hasard.

BLANCHE

S'il m'arrivait de me jeter dans les bras de M. Fleutet ce serait malgré moi, puisque je t'appartiens de tout mon cœur... Trouves-tu cela naturel, qu'on tourne à gauche lorsqu'on voudrait aller à droite ?...

JUSTIN

Trouves-tu naturel qu'ayant entrepris d'écrire un livre profond, j'aie composé un tissu de balivernes ?

BLANCHE

C'est vrai !... Toi aussi ! Quel ménage nous faisons !...

JUSTIN

Ménage de gens semblables à tout le monde... Un être humain qui se gouvernerait avec précision serait un phénomène... Regarde-toi dans la glace... Tu as le haut du visage de ton père, le nez de ta mère, et le menton de tante Maria : preuve que dans nos personnes les hérédités ne sont pas uniformément réparties. Imagine-toi, d'après cela, le fourmillement de tendances adverses qui doit encombrer nos cerveaux pour peu qu'il s'y trouve un certain nombre de cellules incarnant des ancêtres indécrottables et compromettants. Ce cerveau panaché doit transmettre à la machine humaine des ordres parfois joliment contradictoires... Tes bras se tendront vers celui que repoussera ton sein et tes lèvres baiseront une joue avec délices alors que peut-être ton nez fera la grimace en la frôlant.

BLANCHE

Pourquoi me troubles-tu l'esprit avec ces idées de païen ?... Après tout ce que j'ai entendu depuis ce matin, j'en arrive à me figurer qu'au lieu d'être Blanche Riolle je ne suis plus qu'une ménagerie de singes, de porcs-épics et de biches... Tu m'avais promis des découvertes merveilleuses...

JUSTIN, riant.

Sacré nom d'un chien, qu'est-ce qu'il te faut ?... Ton amour n'en est-il pas une ?...

BLANCHE

Eh mon Dieu oui !... Je ne l'avais pas remarqué !... Tout arrive comme tu le prévoyais en disant : « Observe bien les autres et tu ne tarderas pas à être ramenée en toi-même pour y soulever le coin d'un voile... » Je regarde Rosa et c'est comme si je me voyais, car elle a aussi un homme qu'elle aime plus que M. Fleutet... Vraiment, pour deviner les choses, tu n'as pas ton pareil !...

JUSTIN

Les manifestations amoureuses dont la description remplit des milliards de volumes sont, au fond, peu variées et il n'est pas surprenant que deux personnes les présentent de manière identique.

BLANCHE

Va, tu as beau faire le modeste, tu ne m'empêcheras pas de t'admirer !... (Se jetant dans ses bras.) Viens

dans ma chambre !... Dis, veux-tu ?... Depuis des semaines on n'est plus mari et femme... Quand on pense que là-haut ces deux-là s'en donnent !...

JUSTIN, se dégageant doucement.

Eh ! Là ! Là !... Qu'est-ce qui te prend ?... Tu sais ce que le docteur interdit par-dessus tout !... Gare au cœur qui bat !...

BLANCHE

Au moins est-ce bien sûr que tu n'es pas fâché ?...

JUSTIN

Ne viens-tu pas d'entendre avec quelle modération j'appréciais ta conduite ?... A ton tour, sois juste... D'abord envers moi lorsque la vue d'une jeune fille me fera sourire... Une femme un peu blette et un garçon très vert, un bonhomme fourbu et une fraîche adolescente, c'est la contre-danse classique... Sois également indulgente pour ta nièce qui admire celui que tu trouves beau...

BLANCHE

Je te promets d'être aimable avec Rosa.

JUSTIN

Parfait !... Remets-toi... Le déjeuner va être prêt et il faut accueillir la bouche en cœur nos deux lapins qui nous apporteront un appétit d'enfer... (Allant ouvrir la porte de la chambre voisine.) Mélanie, allumez la bougie ! Nous allons à la cave !...

RIDEAU

# ACTE TROISIÈME

L'atelier tel qu'il a été décrit pendant le premier acte. Il n'y a pas de fenêtre. La lumière est donnée par un grand vitrage qui sert de plafond.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, MÉLANIE

L'atelier est désert. Une toile épaisse, tirée sur le vitrage, intercepte la lumière. On distingue à peine. Entrent Blanche et Mélanie munies, l'une et l'autre, d'instruments de nettoyage : torchons, balais, plumeau, écuelle remplie d'eau où flotte une éponge. Mélanie a les bras nus et sa maîtresse, de son côté, s'est équipée pour le travail en s'affublant d'un tablier bleu. Tout en se débarrassant des objets qu'elles portent, elles se mettent à causer.

BLANCHE

Tire la toile du vitrage, Mélanie, on n'y voit goutte... (Pendant que Mélanie exécute son ordre.) Je suis effrayée de la poussière que nous allons trouver... Depuis des années qu'on n'est entré ici...

MÉLANIE, inspectant l'appartement, à présent qu'on y voit plus clair.

Eh bien, non, ce n'est pas ce qu'on croirait... (Elle passe un doigt sur un meuble, puis examine s'il est gris de poussière.) Non, ma foi... (Montrant sa main.) Voyez, on ne ramène rien... Du moment que c'était soigneusement fermé, d'où est-ce que la poussière serait venue ?

BLANCHE

Oui, un coup de torchon suffira... Mettons-nous-y tout de suite. Pour une fois que ce taudis recevra du monde, il faut au moins qu'on n'y trouve pas de crasse...

MÉLANIE, avant de se mettre à l'ouvrage, jetant sur la salle un coup d'œil d'ensemble.

Ça fait drôle d'être ici !... Pour la première fois que j'y viens, je ne m'attendais pas à une chose pareille. (En arrêt devant le squelette.) Oh, Madame !... (Les yeux grand ouverts elle montre du doigt l'objet.)

BLANCHE

Eh bien quoi !... C'est le défunt dont tu m'as souvent entendue parler...

MÉLANIE

Oh, ce qu'il est défraîchi !... Le bocal dans lequel on l'a conservé était mal bouché !... Celui-là peut bien se débarbouiller tout seul... Je ne le toucherais pas du bout du doigt.

BLANCHE

On ne te le demande pas non plus... Il nous reste assez à frotter sans lui... (Tout en parlant elle commence à nettoyer.

MÉLANIE, époussetant d'une main experte.

Quel malheur, pourtant, qu'une grande pièce comme celle-là ne soit qu'une salle de danse pour les souris et les rats !

BLANCHE

Du temps de mon père on s'y tenait continuellement.

MÉLANIE

Avec ce mort ?...

BLANCHE

Si tu crois qu'on se gênait pour lui !... Pendu comme le voilà il a entendu des bêtises dont il ne se doutait même pas de son vivant... Les peintres, tu sais... (Entre Justin.)

## SCÈNE II

BLANCHE, MÉLANIE, JUSTIN

JUSTIN

Je t'annonce M. le curé.

BLANCHE

Oui, je lui ai fait dire de passer chez nous... Est-ce qu'il est dans la salle du bas ?

JUSTIN

Je l'ai aperçu qui traversait le jardin et je viens te prévenir.

BLANCHE

Mélanie, va donc lui dire qu'on l'attend ici. Emporte en même temps ces ustensiles.

MÉLANIE

Bien, Madame. (Elle sort chargée du matériel de nettoyage.)

## SCÈNE III

BLANCHE, JUSTIN

JUSTIN

Je reviens d'une grande promenade avec Rosa... Elle a revu les coins où nous avons vagabondé ensemble... Je me sentais rajeuni, elle paraissait contente.

BLANCHE

Pourquoi n'est-elle pas montée avec toi ?

JUSTIN

Elle a eu chaud... En ce moment elle change de linge... Quant à Fleutet, il s'était retiré chez lui... Je ne l'ai pas revu.

BLANCHE

Il a eu ce qu'il voulait... Il se repose...

JUSTIN, riant.

Sur ses lauriers... Et ce curé ?... Il n'arrive pas ?

BLANCHE

Au lieu de venir droit à la maison, il reste toujours un temps infini à bavarder avec les ouvriers. Aujourd'hui surtout qu'il arrive le bec enfariné du bel enterrement que lui a promis le docteur, je parie qu'il questionne le jardinier pour savoir si nos gens sont d'avis que je suis au bout de mon rouleau... Ma foi je vais lui raconter que je suis guérie, remise à neuf... Ce sera un gros mensonge, car depuis le déjeuner mon cœur saute comme si j'avais couru.

JUSTIN

Tu es étonnante !... Tu grimpes les escaliers, tu fais la chasse à la poussière, et tu te plains de souffler un peu !

BLANCHE

En tout cas, devant le curé, je me féliciterai, et tu verras s'allonger sa mine.

JUSTIN

Si tu es pressée de t'offrir ce spectacle, tu ferais mieux d'aller le recevoir en bas.

BLANCHE

Non... J'ai un conseil à lui demander ici même. (On frappe à la porte.) Enfin le voilà !... (Élevant la voix.) Entrez !... (Apparaît un prêtre très vieux, tout blanc de cheveux, la taille courte ramassée et dodue.)

## SCÈNE IV

BLANCHE, JUSTIN, LE CURÉ

LE CURÉ, saluant.

Monsieur Riolle, j'ai bien l'honneur... (Poignée de main.) Je vous salue, Madame... La santé se remet, à ce qu'il paraît?...

BLANCHE, avec un sincère accent de triomphe.

Monsieur le curé, vous êtes un mauvais emballeur... La dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'avez soigneusement expédiée dans l'autre monde... Eh bien, vous étiez à peine hors de la chambre que j'allais déjà mieux et vous me retrouvez aussi guillerette qu'à quinze ans...

LE CURÉ, riant.

Vous avez une façon de remercier les gens en les insultant... Mauvais emballeur!... Comment, je viens marmotter mes prières sur une pauvre femme qui n'en peut plus, et instantanément la voilà guérie!...

JUSTIN

Vous avez tout bonnement accompli un miracle!

LE CURÉ, souriant.

Pour dire la vérité, on m'a aidé... J'ai fait faire une neuvaine aux enfants du catéchisme pour la

santé de Mme Riolle, et Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits... » s'est laissé toucher.

BLANCHE, très émue.

Ah ! je ne m'attendais pas... C'est trop de bonté pour ce que je vaux...

LE CURÉ

Mon devoir, au contraire, est de secourir ma fidèle paroissienne... Je vous ai fait faire la première communion, j'ai béni votre mariage...

JUSTIN, riant.

Et vous reculez devant l'enterrement !...

BLANCHE

Tais-toi, vilain sans-cœur !... Monsieur le curé, dimanche, en allant à la messe, je déposerai chez vous des tartes aux pruneaux pour les enfants du catéchisme.

LE CURÉ

Ils ne les auront pas volées, parce que je vous assure qu'ils ont exactement prié pour Mme Riolle... (Regardant autour de lui.) Voilà des siècles que vous n'aviez pas ouvert ce local... Pour mon compte, je n'y suis pas entré depuis votre noce.

BLANCHE

On n'y est plus venu à partir du moment où mon père a cessé de dessiner... Vous voyez, on n'y a rien changé...

LE CURÉ

Heureusement, parce que c'est comme un petit musée... (Examinant autour de lui.) Je reconnais l'armoire antique que votre père avait achetée aux demoiselles Plassiard... Pas cher, même pour l'époque... Soixante francs, si ma mémoire ne me trompe pas... (Apercevant le squelette.) Tiens, vous avez tenu à conserver ça ?...

BLANCHE

Justement c'est de ce mort que je désirais vous parler... Pendant ma maladie il est plusieurs fois descendu dans ma chambre : je l'ai vu, comme je vous vois, debout auprès de mon lit... Si vous croyez que c'est agréable !...

JUSTIN, riant.

Il est surtout fâcheux d'avoir quarante degrés de température.

BLANCHE

J'avais le délire, je ne dis pas le contraire, mais le délire peut recommencer et lui en profiterait pour me tourmenter de nouveau. Aussi me feriez-vous bien plaisir, monsieur le curé, en l'enterrant pieusement dans un coin du cimetière, après avoir célébré la messe pour le repos de son âme.

LE CURÉ

Ce que vous demandez là est impossible !

BLANCHE

Pourquoi donc ?

JUSTIN, *toujours pressé de tout expliquer.*

M. le curé a des scrupules... On ne le connaît pas, ce mort... Peut-être était-ce un protestant... peut-être un suicidé...

BLANCHE

Quelle horreur!...

JUSTIN

Il est interdit aux prêtres d'admettre en terre bénite les restes de ces gens-là...

LE CURÉ

Ce n'est pas ma raison... Dans le doute, je suis autorisé à choisir l'interprétation la plus favorable au défunt, et à le présumer catholique. Mais dans le cas présent, il n'y a pas doute... Le squelette que voilà n'est ni catholique, ni protestant, ni suicidé... Ce n'est rien!...

JUSTIN

Il n'avait pas de religion?... Vous l'avez donc connu?...

LE CURÉ

Comment aurais-je pu le connaître?... Il n'a pas existé... Vous n'avez pas devant vous les restes d'un mort sérieux... Cela n'a jamais été une personne et n'a jamais porté de nom...

JUSTIN

Sacrebleu! Ce sont de vrais os, pourtant!... Expliquez-vous, curé!

LE CURÉ, qui ne désire que cela.

Je me trouvais un jour dans cet atelier avec le prédécesseur de notre médecin actuel...

JUSTIN

Le père Dauphin... J'ai été son ami... Un homme instruit...

LE CURÉ

Je vois encore la scène comme si cela datait d'hier... Il faisait très chaud... Nous buvions de la bière, votre beau-père, Dauphin et moi... Tout à coup Dauphin qui, depuis un instant, guignait le squelette, se lève, va le décrocher, le prend sur ses genoux comme un gros polichinelle et l'examine longtemps. Enfin il part d'un éclat de rire et dit à votre beau-père : « Votre squelette est une attrape. Vous vous êtes fait rouler... Je pourrais vous indiquer la maison du Quartier Latin qui a la spécialité de ces sortes de contrefaçons. » Naturellement votre beau-père s'est écrié, comme vous tout à l'heure : « Ce sont de vrais os, pourtant ! »

JUSTIN

Et qu'a dit le père Dauphin ?

LE CURÉ

Il a ri de plus belle... — vous vous rappelez, il avait le caractère très gai, — et il a repris : « Oui, les os sont vrais, mais ils sont associés dans un squelette de fantaisie par un industriel qui les achète aux carabins, les assortit, les monte sur fil de lai-

ton et produit un bonhomme très présentable à l'enfantement duquel au moins dix mères ont participé... Regardez-moi ces deux jambes... Je garantis que de leur vivant elles n'ont jamais rempli le même pantalon... Et ce bassin... et ces côtes... sont-ils assez surpris d'être enrôlés dans le même corps!... (Tout en discourant, le curé, pour mieux imiter le père Dauphin, s'est approché du squelette et, sur place, achève la démonstration.) « Ah, voici qui est particulier!... » — C'est toujours Dauphin qui parle. — « Voyez, on distingue nettement, au milieu du cou, une vertèbre de transition qui a été cueillie sur un corps moins volumineux que celui auquel appartenait la colonne vertébrale et cependant plus fort que celui dont proviennent la tête et le reste du cou. C'est vraiment bien arrangé et il faut être de la partie pour s'en apercevoir... » (Revenant vers ses auditeurs.) Il riait, le brave Dauphin, et moi-même je me faisais du bon sang, car je n'aurais jamais imaginé qu'on pût fabriquer un bibelot de ce genre-là.

BLANCHE

A présent je comprends pourquoi mon père appelait son squelette un imposteur.

JUSTIN

L'appeler imposteur!... Quelle injustice! Mais ce squelette incohérent est le meilleur emblème de l'homme qu'on puisse imaginer... Sa composition bizarre est l'image exacte de la vôtre, de la tienne, de la mienne, car la nature, en nous bourrant d'hé-

rédités baroques, enseignait le métier de truqueur à votre industriel du Quartier Latin.

BLANCHE

Dans tout ce que vous racontez, monsieur le curé, je ne vois aucun prétexte pour priver ce mort d'une place au cimetière.

LE CURÉ

Réfléchissez donc, Madame, que, puisqu'il n'a rien été, le tombeau où on le mettrait serait un tombeau vide.

JUSTIN

Je vous attendais là !... Que de fois je vous ai vu officier autour de catafalques sous lesquels il n'y avait rien...

LE CURÉ

Au catafalque désert correspondait une tombe habitée... J'appelais la miséricorde de Dieu sur une personne défunte. Or, ici, pas la moindre personne, c'est de toute évidence !

JUSTIN

Vous allez un peu vite... D'après vous, qu'est-ce qui constitue la personne ?

LE CURÉ

La conscience d'être une créature indépendante, maîtresse d'agir suivant sa volonté... En un mot, la personne c'est une âme gouvernant un corps qui lui obéit.

JUSTIN

Dans quelle partie du corps placez-vous le siège du gouvernement ?

LE CURÉ

On nous enseignait au séminaire que l'âme est également répartie dans tout le corps et en anime les moindres molécules...

JUSTIN

Vous avouerez que si on coupe la cuisse à quelqu'un, on lui supprime une moindre portion d'âme que si on coupait la tête. Celle-ci est donc l'organe qui détermine la personne et notre squelette possède une tête plus que complète puisqu'il s'y ajoute la moitié du cou... Dès lors, pourquoi ne pas consentir à le traiter comme la dépouille d'une créature bien définie qu'on peut recommander à Dieu ?

LE CURÉ

Une petite question : Est-ce avec la tête que l'homme fabrique sa descendance et transmet à ses enfants, non seulement ses caractères physiques, mais les qualités et les défauts de son âme ?...

JUSTIN, riant.

Ah, sacré curé !... Si vous le prenez sur ce ton, nous en avons pour huit jours à discuter !... Voyons, sans se noyer dans le verre d'eau de la philosophie, ne pourrait-on pas, avec un peu de bonne volonté, délivrer ma femme de ce cau-

chemar ? Supposons que vous soyez curé d'une commune sur le territoire de laquelle se trouve un ancien champ de bataille. On a décidé de réunir dans une seule tombe les restes de tous les combattants... Jamais le clergé n'a marchandé sa bénédiction au monument qui recouvrait cette masse anonyme. Le squelette que voici n'est, en somme, qu'un tas d'ossements qui jonchaient un champ de bataille où les maladies et les médecins font un horrible carnage et qu'on nomme l'hôpital... Hein, je crois que nous tenons la question par le bon bout ?...

LE CURÉ

Envisagée à ce point de vue, il est certain qu'elle prend une tournure plus orthodoxe... Allons, coupez tous les fils de manière à démolir ce macabre pantin et je donnerai une sépulture chrétienne aux pauvres débris.

BLANCHE

A quel jour fixons-nous l'enterrement ?

LE CURÉ

Demain, de bon matin, on creusera la fosse, et vers onze heures nous ferons une présentation à l'église — tout ce qu'il y a de plus modeste comme cérémonie — et puis l'inhumation...

BLANCHE

Convenu !

JUSTIN, riant.

Et vous voyez une femme bien contente !...

LE CURÉ, prenant son chapeau et s'approchant de Blanche.

Madame, je vous dis au revoir... Vous avez de la visite en ce moment et il ne faut pas vous déranger plus longtemps...

BLANCHE

J'espère que vous allez vous remettre à déjeuner chez nous tous les jeudis.

LE CURÉ

Avec plaisir... Il faut respecter les vieux usages... (Serrant la main de Justin.) Alors à jeudi prochain, monsieur Riolle.

JUSTIN

Je vous laisse aller seul, parce que si je ne surveille pas ma femme elle va se remettre à tout ranger...

LE CURÉ

Je vous en prie... Le mari doit gouverner sa maison. (Il sort.)

## SCÈNE V

BLANCHE, JUSTIN

JUSTIN

Vois, ma vieille, combien tu avais tort de prendre notre pensionnaire au sérieux... Ce n'est rien !... Tu as entendu le curé... Rien !

BLANCHE

Un rien qu'on voit et qu'on touche c'est beaucoup, puisque bien moins que cela, ce qui passe par la tête, suffit pour me bouleverser... Tu l'as vu ce matin...

JUSTIN, cherchant.

Qu'ai-je vu ?... (Subitement éclairé). Ah, ton emballement pour Fleutet ?

BLANCHE

Oui... J'en ai honte !... Cela me tient de plus en plus...

JUSTIN

On ne s'en douterait pas... A table je n'ai pas surpris une seule fois ton regard fixé sur lui...

BLANCHE

C'est que tes petits yeux malins me guettaient... Je sens que s'il me faisait signe, je le suivrais jusqu'au bout du monde...

JUSTIN

Pas jusqu'au bout du jardin... Tu es de ces femmes dont l'imagination risque tout et qui, le moment de l'action venu, restent sages comme des images...

BLANCHE

Sage avec lui !... Je ne pourrais pas...

JUSTIN, riant.

Admettons : tu serais folle... Supposition gra-

tuite, car, pendant notre promenade, Rosa m'a dit qu'elle partait ce soir pour Paris avec M. Fleutet...

BLANCHE

Ah ! quel bon débarras !... Cet homme ne sera pas plutôt hors de chez nous, que j'irai me confesser au curé.

JUSTIN

Tu attendras bien jusqu'à demain ?

BLANCHE

Non !... Vois-tu que cette nuit mon cœur en compote s'arrête subitement, et que je paraisse devant Dieu avec un énorme péché mortel sur la conscience...

JUSTIN, souriant.

La miséricorde du Tout-Puissant ne raterait pas une si magnifique occasion de se manifester...

BLANCHE

Oh! je sais bien que si tu étais Dieu, tu ne serais pas plus sévère pour moi que pour Riquette et Biquette, nos deux chèvres, lorsqu'elles montrent qu'une visite au bouc les amuserait.

JUSTIN

Tu crois donc que Dieu serait moins indulgent pour toi que pour nos chèvres ?...

BLANCHE

Stupide question !... Que le bouc soit blanc ou

noir, Riquette et Biquette s'en moquent, pourvu qu'il soit bouc... Si je faisais l'amour avec M. Fleutet, mon corps tout seul s'en réjouirait... Quant à mon âme, pour avoir permis à mon corps de se conduire à la manière des chèvres, elle aurait un rude compte à régler devant Dieu.

JUSTIN, riant.

Mme Riolle mettant son orgueil à rudoyer un corps qui la retient captive du règne animal, c'est toute l'histoire de la morale... Un spirituel Anglais se demandait, il y a deux cents ans, pourquoi nous avons tant de honte à laisser voir ce qui sert à donner la vie, au lieu que nous brandissons avec ostentation les instruments qui provoquent la mort. Comment ne s'apercevait-il pas que nos nudités évoquent le souvenir de cousinages dont on n'est pas fier, tandis que les armes, en supprimant le corps, font disparaître un témoin gênant ?

BLANCHE

Faut-il que tu aies du temps à perdre pour te régaler ainsi des cochonneries d'un Anglais !... Vraiment je rage de voir que les idées de mon Justin sur l'amour sont les mêmes que celles d'un mâle à quatre pattes méditant à l'écurie, le nez dans l'auge.

JUSTIN, souriant.

Mes idées, que tu prétends si bien connaître, laisse-moi te les dire. Souvent je me représente les premiers hommes, ceux qui disputaient aux ours

l'abri des cavernes, et livraient des batailles encore plus tragiques à l'animalité intérieure. Je songe à ce que ces demi-brutes ont dû remporter d'obscures victoires avant d'installer dans leurs consciences à peine ébauchées les sentiments désormais inséparables de nos âmes. Ils ont transformé en amour filial la goinfrerie satisfaite du petit jouant avec la mamelle de sa mère. Mais c'est dans leur façon d'ennoblir les fatalités du sexe qu'ils ont accompli des merveilles. Sous l'acte brutal qui les ramène au niveau de la bête, ils aperçoivent un jour la perpétuité de la vie, et l'éternité leur apparait dans l'éclair d'un spasme. L'infini qu'ils avaient entrevu à l'horizon des mers et parmi les étoiles, ils le retrouvent au fond des yeux qu'allume le désir, si bien que le plus grossièrement matériel de nos actes leur enseigne une tendresse purifiée de toute préoccupation sensuelle et les élève jusqu'à un idéal presque divin. C'est le miracle humain qui se renouvelle chaque fois que nous aimons avec un parfait désintéressement, comme toi, par exemple, lorsque tu repousses avec horreur jusqu'à la pensée d'être infidèle à ton vieux sacripant de Justin, lequel, de son côté, te porte dans son cœur...

BLANCHE

Le plus grand miracle, c'est de parler si gentiment à une femme qui témoignait son amour en marmottant autour de toi des histoires de lessive, de basse-cour et de confitures...

JUSTIN

Tu es une excellente épouse qui sait se retourner dans sa cuisine : double trésor !...

BLANCHE

L'excellente épouse n'a même pas su te procurer ce qu'un homme qui couche avec sa cuisinière peut espérer.

JUSTIN

Ici, je proteste : la maison est parfaitement tenue.

BLANCHE

Malgré cela notre intérieur n'est pas agréable : tantôt je grogne, tantôt je boude...

JUSTIN, *souriant.*

Admettons que tu as quelquefois de bonnes raisons pour faire mauvaise figure.

BLANCHE

Je devrais comprendre qu'une créature insignifiante ne saurait t'occuper toute la sainte journée... Car je suis insignifiante au point de ne pas compter pour une personne... Étais-tu mon mari pendant que je te racontais ma passion pour un autre homme? Pas du tout... Tu discutais ma folie aussi tranquillement que tu raisonnais sur ton livre... Est-ce que je suis une personne aux yeux de Rosa et de son amoureux?... Allons donc!... Pour eux je ressemble tellement à zéro que devant moi ils

disent tout sans se gêner... Je n'ai même pas d'oreilles comme les murs, je n'existe pas!...

JUSTIN, souriant

Ton ardeur à t'en plaindre prouve le contraire.

BLANCHE

Rosa et lui, en voilà deux qui vivent!... Une de leurs minutes vaut dix de mes années!

JUSTIN, riant.

Évidemment, l'univers qui évolue en dehors de la haie de notre jardin enfonce joliment le petit monde que nous formons, toi, moi, et nos deux servantes.

BLANCHE

Ne te range donc pas avec nous, toi le plus vivant et le plus compliqué de tous... Va, tu as lâché une parole qui n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde lorsque tu as raconté que, dans ta jeunesse, tu rentrais au pays tout bouillant des passions que tu apportais de Paris. Jamais, tu entends, jamais je ne m'étais doutée que tu étais capable d'avoir, comme tu as dit, le corps et l'âme embrasés à cause d'une femme... Est-ce juste, cela?... Il y a des filles qui ont connu avec toi les grands bonheurs de l'existence, au lieu que tu as fait l'innocent avec ta femme ainsi que tu le faisais tout à l'heure avec le curé.

JUSTIN

Que nous ayons passé notre temps à être bêtes le curé, toi, moi et toute la paroisse, je suis prêt à en convenir...

BLANCHE

Tais-toi!... Es-tu à ta place, dans un désert, sans personne qui te comprenne, avec ton esprit ?

JUSTIN

Eh oui, parce que je suis un rêveur dont les jours se sont passés à construire des théories creuses...

BLANCHE

A écouter les caquets d'une idiote...

JUSTIN

Idiot moi-même, alors, car à l'exception des moments où la frivolité de mon tempérament s'égratigne aux épines de ton caractère, nous nous entendons, en somme, à merveille.

BLANCHE

Il y a un terrain, oui, sur lequel nous nous rencontrons : nous n'avons vécu ni l'un ni l'autre!

JUSTIN

Dans un certain sens, tu as raison, car nous n'avons pas créé. Notre union a été stérile et mon intelligence n'a enfanté qu'un ouvrage mort-né. (Long silence.) A quoi pense Rosa?... Il était convenu qu'elle viendrait me rejoindre ici. Je vais la chercher.

BLANCHE

Je vous attends. Reviens avec une lampe... Le jour baisse... (Montrant le squelette.) Par la même occasion, emporte-le... Ce sera autant de fait.

JUSTIN

Je veux bien, mais je connais une gentille dame dont les beaux yeux vont pleurer.

BLANCHE

Laquelle ?

JUSTIN, montrant le mannequin.

Celle-ci, avec laquelle, depuis tant d'années, il vit dans une union... stérile aussi.

BLANCHE, riant.

Tu as des idées !... Oui, bien sûr, ce joli garçon va lui manquer... (Palpant les draperies du mannequin.) Dans ma jeunesse, ai-je tourné autour de la dame !... J'aidais à l'habiller... Elle était alors très élégante et changeait de costume pour chaque tableau. Je ne me rappelle pas bien ce qu'elle est censée représenter, telle que la voilà.

JUSTIN

Une patricienne romaine... En dernier lieu elle a servi de modèle pour les deux tableaux qui se font pendant à droite et à gauche du vestibule, chez le cousin Mercier. L'un représente : *le Bain de Messaline*, l'autre *la Mort de Lucrèce*.

BLANCHE

De quoi donc Lucrèce est-elle morte ?

JUSTIN

D'avoir été violée.

BLANCHE, avec une moue de dédain.

Ne te fiche donc pas de moi.

JUSTIN

Laisse-moi finir... Elle n'a pas voulu survivre à sa honte et s'est suicidée.

BLANCHE

Et Messaline?

JUSTIN

Celle-là se garait du viol d'une façon encore plus radicale: elle était le consentement même et pour laver ses innombrables souillures un simple bain suffisait. Espérons, du moins, que c'était là l'idée de ton père, ce serait sa seule excuse d'avoir été aussi pompier.

BLANCHE

Dis donc, est-ce qu'il n'y a pas, dans cette armoire, des livres qui pourraient me renseigner sur les gens que papa mettait en peinture?

JUSTIN

Je crois que oui... (Ouvrant l'armoire.) Voici un vénérable dictionnaire historique.

BLANCHE

Ces énormes volumes!... Je me sens essoufflée rien qu'à les regarder... Place-les-moi sur cette table.

JUSTIN, disposant les livres à l'endroit indiqué.

Tu as de quoi t'amuser pendant que je serai

parti... (Allant vers le squelette.) Au tour de celui-ci maintenant.

BLANCHE

Oh quant à lui, on ne demande pas ce qu'il posait. On le voyait toujours enveloppé d'un linceul et brandissant une faux.

JUSTIN

Oui, l'attirail classique. (Pendant qu'il travaille à décrocher le squelette.) Depuis que je connais son histoire, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la sympathie pour lui... mon moral incertain fraternise avec sa structure dégingandée... Regarde-le bien... (Il se range de côté et montre l'objet.) C'est pour la dernière fois...

BLANCHE

Le ciel t'entende !... Mon malaise ne fait qu'augmenter et si une nouvelle crise me reprend, j'ai peur de le revoir...

JUSTIN

Tu l'aurais dans la cervelle et non devant les yeux...

BLANCHE

C'est égal !... Ne me laisse pas trop longtemps seule et rapporte-moi mon sirop calmant. Il me semble qu'une cueillerée me ferait du bien.

JUSTIN

Ne te tracasse pas... Je vais me dépêcher... (Au squelette en l'emportant.) Allons viens, vieux frère !... (Il sort.)

## SCÈNE V

### BLANCHE, LE SQUELETTE.

A peine seule, Blanche se met à feuilleter les volumes préparés par son mari, en prend un, et va s'asseoir dans un fauteuil pour y lire l'article qu'elle a choisi. Elle s'installe à demi tournée vers le public et faisant face à l'endroit autrefois occupé par le squelette et encore habité par le mannequin. A présent elle s'applique à sa lecture; mais il fait très sombre. Elle a beau exposer le livre au peu de lumière qui filtre du vitrage, elle déchiffre de plus en plus péniblement. Elle se décourage et avec un geste de lassitude veut remettre le volume là où elle l'a pris. En vain elle essaye de se lever, elle retombe sur son siège haletante, pliée en deux, le visage touchant presque le volume ouvert sur ses genoux. Enfin elle se redresse la bouche ouverte, pour aspirer l'air, et au même instant apparaît le squelette, debout à côté du mannequin, dans l'attitude qu'il gardait depuis des années Blanche se frotte les yeux. Rêve-t-elle ?... Mais non... C'est bien lui (1) !

BLANCHE

Encore toi, maudit squelette, maraud, mauvais drôle !... Passe ton chemin... Je ne suis plus malade...

LE SQUELETTE

Blanche, ne mens pas... Le cœur s'arrête... Tu connais à présent la place où on te ramassera.

BLANCHE

Possible que j'aie la fièvre, puisque je te vois...

(1) *Au Théâtre des Arts, le squelette apparaissait effectivement, mais cette apparition peut très bien être supprimée. Il suffit que par son jeu l'actrice chargée du rôle de Blanche fasse comprendre au public que la vision est sans cesse devant ses yeux.*

sans te voir, car tu es en bas dans la chambre de Justin.

LE SQUELETTE

Je suis là où on ne m'attend pas... Rappelle-toi la parole que le curé répète si souvent en chaire : Je viendrai comme un voleur.

BLANCHE, montrant le mannequin.

Tu grillais de rejoindre cette gentille dame, ta bonne amie.

LE SQUELETTE

Ma bonne amie, une poupée qui ne sait même pas si elle est Lucrèce ou Messaline !... Une poupée pareille à toi !...

BLANCHE

Je vaux toujours autant que toi qui n'es rien !...

LE SQUELETTE

Rien !... Ma tête a été celle d'un grand savant.

BLANCHE

Ma tête à moi est copiée sur celle de ma mère, une créature toute simple qui ne s'intéressait qu'au ménage.

LE SQUELETTE

Mon échine formait le dos d'un assassin qu'on a guillotiné !

BLANCHE

J'ai le sang de mon père, un artiste, qui changeait d'amour comme de chemise.

LE SQUELETTE

Mon bras droit vient d'un prêtre et touchait l'hostie sacrée, mon bras gauche appartenait à un banquier.

BLANCHE

Une de mes grand'mères était une femme très pieuse qui avait peur du diable... Elle voyait des revenants la nuit au bout des corridors... C'est avec ses yeux que je te vois, vieux bric-à-brac... Mon autre grand'mère s'amusait sur les tas de paille de la grange avec les garçons de ferme... Elle a fini dans une maison de fous... J'ai son...

LE SQUELETTE

Tu as tout ce qu'il faut pour être une personne, car tes morceaux sont aussi mal assortis que les miens. Seulement, se démonter pièce à pièce comme tu le fais, sais-tu que c'est mourir ?

BLANCHE

Alors je meurs ?

LE SQUELETTE

Tout simplement.

BLANCHE

Quelle misère !... Arriver devant mon Créateur avec une âme en folie !

LE SQUELETTE

Ton âme n'est plus en folie !

BLANCHE

Tiens, c'est vrai! M. Fleutet ne m'ensorcèle plus... Je cesse d'être cousine des bêtes.

LE SQUELETTE

Enfin tu entres dans ta vraie famille.

BLANCHE

Celle des anges, n'est-ce pas, qu'on ne peut pas nommer sans que Justin se fâche tout rouge.

LE SQUELETTE

Oui, tu vas être un ange... On te prépare dans la Jérusalem céleste une entrée triomphale.

BLANCHE

Mon Dieu, qu'ai-je fait pour être reçue comme César, un de nos vieux rois, qui avait conquis je ne sais quel pays?

LE SQUELETTE

Est-ce que ton mari ne t'a pas félicitée d'avoir vaincu un monstre plus terrible qu'un ours au fond d'une caverne? Là-haut les saints crieront sur ton passage : — Gloire à Blanche Riolle qui a bravement lutté contre toutes ses petites misères féminines pour demeurer fidèle à son vieux sacripant de Justin!... Saluez notre souveraine éblouissante!

BLANCHE

Hier, dans ma basse-cour, princesse des vaches et

des veaux, ce soir reine éblouissante parmi les séraphins... Et dire que ces merveilles sortent de ta vilaine bouche!... Merci tout de même du plaisir inouï que tu me donnes.

LE SQUELETTE

Pour la première fois de sa vie l'idiote éprouve une jouissance, et c'est par l'esprit!... (Il disparaît.)

BLANCHE

Où es-tu?... Je ne te vois plus!... Et j'ai si mal!... Je suis si seule!... Montre-toi donc!... Ta hideuse figure, c'était au moins quelqu'un... (Elle se débat.) J'étouffe!... Quelle torture!... De l'air!... (Un suprême effort pour se lever, puis elle retombe le front penché sur son livre; un long frémissement parcourt son corps qui se pelotonne, se tasse et enfin ne bouge plus, assis dans le fauteuil.)

## SCÈNE VI

ROSA, MICHEL, puis JUSTIN

Entrent Rosa et Michel. D'abord ils n'aperçoivent pas le corps de Blanche, caché par le haut dossier du siège.

ROSA

Tante a manqué de patience!... Elle est partie sans nous attendre.

MICHEL

Et nous pouvons nous embrasser tout à notre aise pendant que l'oncle se débarrasse de son hideux pantin. (Il cherche à l'enlacer.)

ROSA

Laisse-moi, grand fou !... Puisque nous partons ce soir, tu auras le temps là-bas... (Non sans avoir essuyé quelques baisers elle se dégage et, dans sa fuite, contourne le fauteuil de la morte qu'elle aperçoit.) Tante !... Elle écoutait !... (Élevant la voix.) Tante !... Tante !... Elle ne bouge pas... Dort-elle ?... Oh, ces yeux fixes !...

MICHEL, penché sur le visage de Blanche.

Mais je crois que... Elle est morte !... (Justin portant une lampe allumée, entre à temps pour entendre les derniers mots.)

JUSTIN

Qu'est-ce que vous dites ?... Ma femme ?... (Il éclaire en plein le visage de Blanche.)

ROSA

J'ai peur que ce ne soit fini... Voyez... (Elle pose doucement la main sur la tête immobile pour montrer qu'aucun contact ne la réveillera plus.)

JUSTIN

Le docteur m'avait prévenu qu'elle passerait ainsi... Pauvre vieille amie !...

ROSA

Morte un livre à la main. (Réprimant un demi-sourire.) Cela lui ressemble si peu !...

JUSTIN

Son doigt indique encore la page qu'elle lisait...

Voyons ce qui occupait sa dernière pensée... (Avec précaution il dégage le livre de la main crispée et, après un coup d'œil sur la page qu'elle préservait du doigt, il regarde ironiquement ses compagnons en disant : Messaline !...)

RIDEAU

# TABLE

## DU TOME CINQUIÈME



5092. — Tours, imp. E. Arrault et Cie.

